

LES DOCUMENTS
CHOCS
DU MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR

SECRETS D'ÉTAT

**Les dossiers interdits
de l'Histoire**

L'autre scandale de Panamá

De Gaulle manipule les Anglais

Le protocole caché du canal de Suez

Lénine pisté par les Renseignements généraux

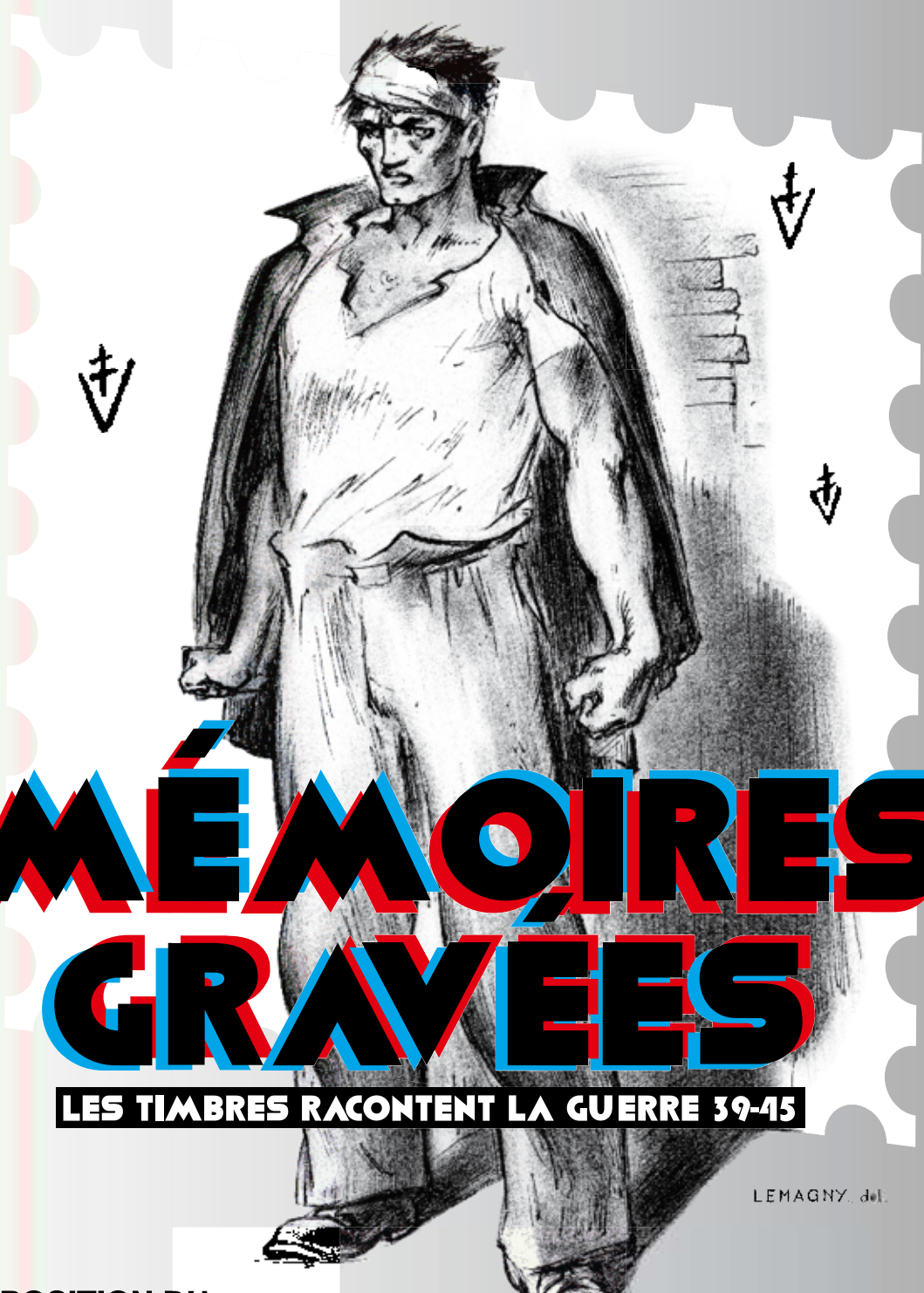
Libération: des Allemands au service de l'industrie française...

M 05067 - 822 - F - 5,70 € - RD



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MÉMOIRES GRAVÉES

LES TIMBRES RACONTENT LA GUERRE 39-45

**EXPOSITION DU
12 MARS - 8 NOVEMBRE 2015**



- Musée du Général Leclerc de Hauteclouque et de la Libération de Paris
- Musée Jean Moulin

EN ASSOCIATION AVEC

L'ADRESSE
MUSÉE DE LA POSTE

**Rencontres, conférences,
démonstrations de gravure...**

Retrouvez le programme sur
www.museesleclercmoulin.paris.fr
Métro : Montparnasse- Bienvenue

HISTORIA – 8, rue d'Aboukir,
75002 Paris. Site Internet: www.historia.fr

**Président-directeur général
et directeur de la publication :**
Thierry Verret. **Directeur éditorial :**
Maurice Szafran. **Directeur délégué :**
Jean-Claude Rossignol **Assistante
de direction :** Christie Mazataud.

Abonnements : Historia service
abonnements, 4, rue de Mouchy,
60438 Noailles Cedex. Tél. France :
01 55 56 70 56; étranger : 00 33 1 55 56 70 56.
E-mail : abo.historia@biwing.fr

Tarifs France 2015: 1 an, 12 numéros
Historia: 58 €; 1 an, 12 *Historia* (mensuel)
+ 6 *Historia Spécial* (bimestriel): 86 €.
Tarifs pour l'étranger: nous consulter.
Anciens numéros: Sophia Publications,
BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux.
Tél.: 02 38 33 42 89.

Rédaction – Directeur de la rédaction :
Pierre Baron; **assistante :** Florence
Jaccot. **Rédacteur en chef :** Éric Pincas.
**Rédacteur en chef adjoint chargé des
Spéciaux :** Victor Battaglion. **Secrétaires
de rédaction :** Alexis Charniguet;
Xavier Donzelli; Jean-Pierre Serieys.

Directeur artistique : Stéphane Ravoux;
rédacteurs graphistes : Davy Auclert;
Nicolas Cox. **Rédactrices photo :** Annie-
Claire Auliard, Claire Ballard Segura.

Conseillère éditoriale : Georgette Elgey.

Comité éditorial : Georgette Elgey,
Patrice Gélinet, Rémi Kauffer, Catherine
Salles, Laurent Vissière, Olivier Coquard.

La rédaction est responsable des titres,
intertitres, textes de présentation,
illustrations et légendes.

**Directrice administrative et
financière :** Émilie Cormier;
responsable de la comptabilité : Sylvie
Poirier. **Directrice des ressources
humaines :** Rime Louhaichi.

Directrice des ventes et promotion :
Éveline Miont; **ventes messageries :**
À JUSTE TITRE. Agrément postal
Belgique n° P207 231.

Directrice commerciale et marketing :
Virginie Marliac; **responsable
marketing direct :** Anne Alloueteau;
**responsable de la gestion des
abonnements :** Isabelle Parez.

**Publicité – directrice commerciale
publicité et développement :** Caroline
Nourry; **directrice de clientèle**
secteur littéraire: Marie Amiel;
directrice de clientèle secteur culturel:
Françoise Hullot.

Responsable de la communication :
Élodie Dantard.

Fabrication : Christophe Perrusson.

Impression : G. Canale & CSPA,
via Liguria, 24, Borgaro T. se 10071,
Turin (Italie). Imprimé en Italie/
Printed in Italy. Dépôt légal: juin 2015.
© Sophia Publications. Commission
paritaire: n° 0316 K 80413. ISSN: 0018-2281.
Historia est édité par la société Sophia
Publications.

Ce numéro contient un encart
abonnements sur les exemplaires du
kiosque, un encart «Edigroup» sur
les exemplaires kiosque de Suisse
et Belgique et un encart *Sciences et
avenir* sur une sélection d'abonnés, un
encart European Lottery Guild (ELG)
sur les abonnés. Photos
de couverture – dossiers:
J. Loic/Photonostop/
AFP photomontage
Historia; archives :
Archives nationales (fonds
Panthéon).

Une autre Histoire



Gil Lefaucomier

Pierre Baron

Directeur
de la rédaction

En vous proposant ce mois-ci un dossier consacré aux secrets d'État, nous avons mis la barre très haut, tant ces termes peuvent être galvaudés. Et pourtant, les documents que nous publions, ou les faits que nous rapportons, sont, pour la plupart, inconnus du grand public. Face aux diktats du confidentiel, les rédactions avaient, en ces temps de III^e République, davantage le goût de l'investigation que celui de relayer ou de commenter la communication officielle. Et la gratuité de l'information (traitée, vérifiée, hiérarchisée, mise en perspective) ne serait venue à l'idée de personne, tant la dimension civique de la presse avait fini par s'imposer comme une nécessité pour les démocraties. On voit ce qu'il en est advenu : un secteur où, trop souvent, l'influence supplante la compétence. Au détriment de l'esprit critique. Et au grand bonheur du politiquement correct.

Rappelons donc ici l'évidence : il n'y a pas de pouvoir sans basses œuvres ni secrets plus ou moins avouables. Pas plus aujourd'hui qu'hier. Les «mouches» de Louis XV, les mouchards de Vidocq, les officines de la V^e République ont toujours grenouillé. Rien de neuf sous le soleil de l'Histoire. La vraie. Pas celle des manuels aseptisés ou de la propagande d'État. Celle que l'on a toujours aimé, ici, à *Historia*, celle qui a valu à l'un de ses patrons de mourir en déportation. Cette histoire-là, nous la cherchons sans cesse. Pour vous. Parce que nous partageons la même passion.

P.-S. : Après seize ans passés à la tête d'*Historia*, ma vie professionnelle va prendre un nouveau cours. Un immense merci à vous, lecteurs, pour votre fidélité et votre exigence. Toute ma reconnaissance aux auteurs, historiens et journalistes, sans qui rien ne sera jamais possible. Toute ma gratitude envers le comité éditorial pour la qualité du travail effectué ensemble. Toute mon estime à la rédaction pour son professionnalisme et son esprit d'équipe. Bonne route à tous. Et longue vie à *Historia* !



CONTRIBUTEURS



Bruno Fuligni

Auteur de *Secrets d'État. Les grands dossiers du ministère de l'Intérieur : 1870-1945* (L'Iconoclaste, 2014), il décortique le scandale de Panamá (p. 22).



Martine Devillers-Argouac'h

Historienne, traductrice d'une biographie de Lénine, elle reconstitue le parcours du révolutionnaire russe en exil (p. 28).



Dominique Lormier

Cet historien prolifique a publié *La France s'est faite à coups d'épée* (Armand Colin). Il dévoile les succès et les ratés de la police face à Landru (p. 30).



Denis Lefebvre

Il revient sur le coup d'éclat de «fort Chabrol» en 1899 et sur les dessous du coup de force militaire franco-anglo-israélien de Suez en 1956 (p. 36 et 48).



François Malys

Grand reporter au *Point*, il a exhumé un rapport britannique : jamais de Gaulle ne refusa de politique... Nous sommes alors en mars 1958 (p. 40).



Rémi Kauffer

Historien, membre du comité éditorial d'*Historia*, il dévoile l'apport des cerveaux allemands dans la recherche industrielle française de l'après-guerre (p. 44).



Jean Tulard

Pourquoi le coup de dé de Waterloo n'a-t-il pas fonctionné ? L'immense spécialiste de Napoléon livre le récit de la bataille, heure par heure (p. 54).



Jean-François Bouchard

Économiste, son livre *Hjalmar Schacht, le banquier du diable* (Max Milo, 2015) lève le voile sur le financier de Hitler (p. 62).

6

<Sans lien d'intersection>



10

<Sans lien d'intersection>



SOMMAIRE

6 Actualités

Du Cinématographe au septième art

10 À l'affiche

Expositions, cinéma, théâtre... la sélection d'*Historia*

18 L'art de l'Histoire

Ernest Meissonier, un «pompier» au service de la patrie

54 Ce jour-là

18 juin 1815 : la bataille de Waterloo

62 Portrait

Hjalmar Schacht, le banquier de Hitler Ce brillant économiste a tiré l'Allemagne de Weimar de la crise, avant de mettre ses talents au service du projet nazi.

68 Les hauts lieux

de la préhistoire La «Vénus de Hohle Fels»

70 L'inédit du mois

La promesse d'un sacre



20



54

Art Archive / Victoria and Albert Museum London / Elton Tweedy



82

Office de tourisme de Belle-Île-en-Mer / Philippe Ulliac

Dossier

Secrets d'État

Ces affaires ont fait trembler la République. Crimes en série, malversations, aventures militaires... un cocktail étonnant et détonant qu'*Historia* éclaire d'un jour nouveau grâce à la présentation d'archives longtemps tenues secrètes.

- // **22** Le scandale de Panamá signe l'arrêt de mort du président Carnot
- // **28** Lénine pisté par les policiers français !
- // **30** Landru : mais qu'a fait la police ? !
- // **36** «Fort Chabrol» : les dessous d'un siège
- // **40** «De Gaulle ne reviendra pas» : parole d'Anglais !
- // **44** 1945 : la course aux cerveaux allemands
- // **48** Le «protocole» secret de l'affaire de Suez

71 Un mot, une expression
La Voie lactée

72 L'air du temps
In the Mood

74 Pas si bête !
Aboul Abas, l'éléphant de Charlemagne

76 À table
La socca niçoise

78 Un illustre inconnu
Hippocrate

80 Mythologie
La belle Hélène

82 Reportage
Le fortin de Sarah Bernhardt
Sur la pointe nord de Belle-Île, l'actrice s'aménage un refuge unique en son genre : une vieille batterie côtière, vite transformée en une agréable bonbonnière.

91 Mots croisés

92 Livres

98 Les couacs de l'Histoire
Le chaud et froid de Pétain !

L'invention des frères Lumière fête ses 120 ans cette année. L'occasion de revenir sur une révolution technique et culturelle... permanente.

DU CINÉMATOGRAPHE AU SEPTIÈME ART

1895



Institut Lumière/service de presse

RUSH Le 19 mars est tournée *La Sortie des usines Lumière*. Sa troisième version (*ci-dessus*) fera l'objet de la toute première projection payante, qui attirera, le bouche-à-oreille aidant, jusqu'à 2 500 spectateurs par jour.

Alors que vient de s'achever la 68^e édition du Festival de Cannes, le 120^e anniversaire du Cinématographe prend une résonance particulière. En 1895, quelques images fugaces tournées par les frères Louis et Auguste Lumière aux portes de leurs ateliers, sous un soleil printanier, changent la face du monde. Dès sa projection inaugurale, à Paris, *La Sortie des usines Lumière*, pre-

mier documentaire de l'histoire du cinéma, suscite un formidable engouement. Louis Lumière vient de mettre au point le Cinématographe, littéralement « l'écriture du mouvement ». Son invention fait un triomphe à l'Exposition universelle de 1900. Et marque le début de l'épopée du cinéma français.

Premier objectif : la photo. Les frères Lumière ont de quoi tenir. La chasse aux images fixes ou animées est un sport familial. Leur père, Antoine, peintre et photographe à Lyon, où il exerce en qualité de portraitiste dans un studio du centre-ville, ami du grand Nadar, est un esprit curieux, toujours en quête d'innovations. Il transmet sa passion à ses fils. En 1881, Louis, le cadet, invente une plaque photographique instantanée prête à l'emploi permettant à n'importe quel amateur de prendre des photos. Une révolution ! Le succès est tel que Lumière père abandonne son atelier et crée une fabrique de produits photographiques dans le quartier Monplaisir à Lyon. La société porte le nom Antoine Lumière et ses fils. En 1892, leur entreprise, qui compte à présent plusieurs usines, est la première industrie européenne de plaques photographiques et se place au deuxième rang mondial, derrière la société américaine Kodak. Les frères Lumière poursuivent leurs recherches. Ils s'intéressent depuis longtemps à la vision d'images animées telle que l'ont rendue possible les jouets optiques et les inventions techniques du XVIII^e et du XIX^e siècle. Ils s'inspirent en particulier des travaux menés par Émile Reynaud, père du praxinoscope (1877), d'Étienne Jules Marey et de Thomas

REPÈRES

- 1891** Edison invente le kinétoscope : la photo se met en mouvement.
- 1902** Léon Gaumont met au point des procédés de cinéma parlant.
- 1903** La société des frères Pathé produit 500 films, soit sept fois plus que deux ans plus tôt.
- 1914** Avec son casting trois étoiles, *L'Assassinat du duc de Guise* inaugure le star-system.

Edison, inventeurs respectivement du fusil chronophotographique (1882) et du kinétoscope (1891). Celui-ci, qui permet la projection de films très courts visibles à travers un œilleton, est considéré comme le premier véritable appareil cinématographique. Louis réussit à projeter sur un écran des images photographiques en mouvement grâce à « un appareil servant à l'obtention et à la vision des épreuves chronophotographiques » – autrement dit, une caméra de prise de vues doublée d'un projecteur de cinéma, dont il dépose le brevet le 13 février 1895. Le Cinématographe devient une marque déposée.

Aucun avenir commercial. Pour la première fois, une séance payante de *La Sortie des usines Lumière* est organisée le 28 décembre 1895 à Paris, au Grand Café du boulevard des Capucines, l'actuel hôtel Scribe. Une affiche d'Henri Brispot est même éditée pour l'occasion et montre l'afflux du public. D'abord confidentielle, la projection attire en masse les spectateurs quelques semaines plus tard. Ils seront jusqu'à 2500 à se presser chaque jour pour assister à des séances d'une vingtaine de minutes. Cet événement marque le début de l'exploitation commerciale du Cinématographe et de sa production en série.

Dès 1896, Louis et Antoine envoient leurs opérateurs dans le monde entier pour tourner des films, mais aussi pour les projeter et faire ainsi connaître leur appareil auquel de nombreuses améliorations techniques seront apportées ultérieurement. En dépit des propositions d'achat qui leur sont faites, les frères Lumière gardent l'exploitation exclu-

2014



PODIUM Avec 213 millions d'entrées, la France détient la palme d'or de la meilleure fréquentation en Europe (près de 1 spectateur sur 4). Une place forte dont le Festival de Cannes est la vitrine internationale et glamour.

sive de leur invention en prétextant qu'elle n'a aucun avenir commercial. Un certain Georges Méliès, prestidigitateur de formation et directeur du théâtre Robert-Houdin, a offert, en vain, 10 000 francs pour l'acquérir. Le futur réalisateur du *Voyage dans la Lune* (1902) achète le procédé de l'isolatographe, un projecteur mis au point par les frères Isola, et fonde sa propre société de production, Star Film. Il construit également à Montreuil un

Non seulement ce nouveau projecteur supprime le risque d'incendie et offre une plus grande liberté de manœuvre à son utilisateur, mais en plus il est bon marché et – enfin! – silencieux

1895



Institut Lumière/Service de presse

DANS LA BOÎTE Auguste et Louis Lumière imaginent le Cinématographe, dont le brevet est déposé le 13 février. L'appareil enregistre et projette 15 images par seconde, un rythme qui assure une bonne fluidité aux mouvements.

vaste studio de prises de vues, comprenant une scène semblable à celle du théâtre Robert-Houdin, une fosse, des dégagements, des coulisses, des loges, un atelier de décors et, bien sûr, une cabine réservée à l'opérateur. Cet espace est considéré comme le premier studio de l'histoire du cinéma français. Le génial illusionniste y explore un genre nouveau, les «vues fantastiques», qui intègre de nombreux trucages et effets d'optique – il emploie des procédés venus de la photographie, comme la surimpression et les fondus enchaînés –, et lui vaut le surnom de «cinémagicien».

D'autres contemporains des frères Lumière se sont intéressés très tôt aux images animées. Ainsi Léon Gaumont, directeur du Comptoir général de la photographie, acquiert les droits

du chronophotographe auprès de son inventeur hongrois, Georges Demenÿ. Cet engin, par une succession de clichés, décompose le mouvement du sujet photographié, comme un cheval au galop.

Paroles d'anciens. En s'appuyant sur ce procédé, il met au point le projecteur chronophotographe Gaumont et le commercialise. En plus de supprimer le risque d'incendie, l'appareil, facilement actionné par une manivelle, est silencieux – ce qui est un progrès notable! –, bon marché, et offre une grande liberté de manœuvre: le magasin inférieur peut contenir près de 60 mètres de pellicule. Léon Gaumont étudie également les questions de la couleur, avec le chronochrome, mais aussi de la sonorisation. À partir de 1902, il développe puis perfectionne le procédé du chronophone, grâce auquel du son, le plus souvent de la musique, est synchronisé aux images. D'où des séances de «phonoscènes», ancêtres du cinéma parlant, qui seront très à la mode entre 1908 et 1917. Mais Gaumont ne tourne pas de films. C'est sa secrétaire, Alice Guy, qui, à partir de 1897 et jusqu'en 1906, assure la réalisation de saynètes puis de séquences de plus en plus longues, et explore tous les genres, de la comédie au mélodrame. En 1907, elle suit son mari, Herbert Blaché, aux États-Unis, où il vient d'être nommé directeur de la firme Gaumont. Alice Guy entame outre-Atlantique une nouvelle carrière. Première femme réalisatrice de l'histoire du cinéma, elle est aussi la première femme productrice au monde, fondatrice de la Solax Film Co. Son scénariste attiré en France, Louis Feuillade, devient après son départ pour l'Amérique le directeur artistique de Gaumont. Il réalise à son tour de grands films du cinéma français, comme *Judex*, la série *Fantômas* et *Les Vampires*. En 1906, la compagnie Gaumont, devenue la Société des établissements Gaumont, se dote d'un logo, créé par Léon Gaumont en souvenir de sa mère, Marguerite. Les tournages ont lieu dans les studios Elgé (LG, comme les initiales du fondateur) dans le quartier parisien des

Buttes-Chaumont. En 1911, un nouveau pas est franchi avec l'ouverture de salles de cinéma, dont la plus célèbre sera celle du Gaumont-Palace, à Paris, aujourd'hui disparue.

Les apaches terrorisent Paris. Le principal concurrent de Léon Gaumont s'appelle Charles Pathé. Celui-ci a commencé par des démonstrations du phonographe d'Edison dans les foires. Puis, le succès aidant, il ouvre un magasin cours de Vincennes, près de la Foire du Trône, où il vend à bas prix des appareils phonographiques qu'il achète en Grande-Bretagne. Comme l'affaire est devenue prospère, Charles et son frère aîné, Émile, décident de fonder leur société en 1896. Conscients des possibilités offertes par la toute jeune industrie du cinéma, ils élargissent leur production au matériel cinématographique (des caméras aux projecteurs en passant par les accessoires); ce qui ne les empêche pas de développer en parallèle leur autre activité, également vouée à un grand avenir, celle de l'enregistrement du son. Charles et Émile fondent deux premiers studios de cinéma, à Vincennes et à Montreuil. C'est dans celui de Montreuil que sont tournés deux drames figurant dans les annales de la filmographie Pathé, *Roman d'amour* (1904) et *Les Dessous de la capitale* (1906), sur les méfaits des apaches, les voyous de la Belle Époque, terreur des Parisiens. D'autres studios ouvriront leurs portes à Joinville-le-Pont, Belleville, Marseille et Nice. La production des films Pathé passe de 70 en 1901 à 500 en 1903. Cette même année, Pathé dispose déjà d'un catalogue de 500 films. Star Film, de Méliès, en propose 350; les frères Lumière, 500; et Gaumont, 650. De 1902 à 1904, des succursales sont ouvertes en Europe et aux États-Unis, où elles se heurtent dès le premier tiers du XX^e siècle au géant hollywoodien, alors en plein essor. La société Pathé doit elle aussi se choisir un emblème: ce sera le coq gaulois, qui est toujours présent aujourd'hui. À l'heure actuelle, Pathé peut se targuer d'être la plus ancienne société de cinéma encore en activité après Gaumont. ■

1897



ALUNISSANT ! Le cinéaste Georges Méliès construit à Montreuil le premier studio du monde. Il y projette ses comédies réalisées au théâtre Robert-Houdin, à Paris. Cet illusionniste poétique est aussi le pionnier des trucages.

1911



BOX-OFFICE En juillet 1910, Léon Gaumont se porte acquéreur de l'hippodrome du 1, rue Caulaincourt, à Paris. Il le transforme complètement pour y ouvrir l'année suivante une salle de cinéma de 3 400 sièges, un record à l'époque.



Le 7^e art est né de l'imagination compulsive de deux frères de génie, Auguste et Louis.

Pascal Amoyel / Institut Lumière

Lumière. Le cinéma inventé

Les « lumières de la ville », ce sont eux, les Lumière père et fils. Et, à 120 ans, ils font toujours leur cinéma ! Mais quelle stupeur lors des premières projections en 1895... Un sentiment que l'on (re)découvre, au fil de cette imposante exposition, retraçant leur extraordinaire aventure technique, industrielle, familiale et artistique. En préambule, le premier film de l'histoire du cinéma, *La sortie des usines Lumière* : quarante-cinq petites secondes en noir et blanc. Symbole de leur réussite, l'établissement fut fondé sur une passion commune et la volonté d'aller toujours plus loin dans leurs recherches. Les deux frères, Auguste et Louis, ont épousé deux sœurs et ont fait le serment de ne pas se séparer. Un autochrome (ou photographie couleur) – invention dont Louis était particulièrement fier – a fixé, avec la délicatesse de coloris d'un Renoir, un déjeuner dans leur résidence de La Ciotat. Si la célébrité de Louis a éclipsé celle d'Auguste, on découvre à travers maquettes, affiches, pho-

tographies et films bien sûr l'exceptionnelle trajectoire qui les a conduits de l'atelier photographique lyonnais d'Antoine, ami de Nadar et peintre à ses heures, à un empire industriel de fabrication de plaques photographiques, le deuxième dans le monde après Kodak. La reconstitution (imaginaire) du salon indien du Grand Café, boulevard des Capucines, où eut lieu la première séance publique payante de cinéma, le 28 décembre 1895, est au cœur de

l'exposition. Trente-trois spectateurs par séance – il y en eut plus de 2500 par jour les semaines suivantes –, et, parmi eux, Georges Méliès, proposant une fortune à Louis Lumière pour acheter son invention... Puis Charles Pathé et Léon Gaumont, qui feront du cinéma une industrie. La star incontestée est un modeste boîtier de bois, doté d'un objectif, d'une manivelle et d'un trépied : le Cinématographe n° 1, celui qui servit lors de la première projection au Grand



Pascal Amoyel / Institut Lumière

Le salon du Grand Café, reconstitué, qui abrita la première séance parisienne...

EXPOS L'ÉVÉNEMENT DU MOIS



Café. Il est l'aboutissement de longues recherches menées depuis le XVII^e siècle. Aux lanternes magiques des forains ont succédé des jouets optiques perfectionnés, thaumatrope, phénakistiscope, zootrope, praxinoscope..., témoignant d'un engouement pour la magie de l'image – anagramme parfaite – qui s'épanouit avec la génération des Lumière et avec d'autres pionniers géniaux, tel Edison. Le Grand Palais, construit pour l'exposition de 1900, dont les frères Lumière furent les vedettes, est redevenu pour quelques mois le temple du cinéma, avec la projection en continu de centaines de films restaurés, trésors de l'institut Lumière, à Lyon, dont la totalité de ceux des deux frères – 1 400, soit vingt-trois heures de projection – et ceux tournés dans le monde entier par leurs émissaires. Depuis 1995, le numérique a ouvert une nouvelle page de l'histoire du cinéma, mais, loin de renvoyer celui des Lumière à l'obscurité du passé, il lui confère l'intense rayonnement que l'on doit aux icônes. ■ Joëlle Chevé
Grand Palais, Paris (16^e), jusqu'au 14 juin.
Rens. : 01 44 13 17 17
et www.grandpalais.fr

Nicolas Mathieu / Collection du musée Gaumont



Cinéma. Premiers crimes

Le film criminel, dont Léon Gaumont fut l'un des principaux producteurs avec *Fantômas* ou *Les Vampires*, s'épanouit avant la Première Guerre mondiale. Inspirées par les romans populaires et les faits divers affichés à la une des grands journaux, ces fictions décrivent les bas-fonds de Paris et de New York, peuplés de bandes d'apaches, de gangsters et de détectives, mais aussi les fantasmes de spectateurs en mal de fantastique. Plus de 200 documents, affiches, gravures et extraits de films en HD plongent le visiteur dans les grands frissons de la Belle Époque. ■ J. C.
Galerie des bibliothèques de la Ville de Paris, Paris (4^e), jusqu'au 2 août.
Rens. : 01 44 78 80 50 et www.paris-bibliotheques.org



BHVFP Paris

120 ans de cinéma. Gaumont, depuis que le cinéma existe

Léon Gaumont, fabricant d'appareils de projection et de caméras, fut, dès 1900, le bâtisseur d'un empire de production et de diffusion cinématographique sans égal en Europe. En 1911, le Gaumont Palace, qui accueillera jusqu'à 6 000 spectateurs, est la plus grande salle du monde. Films de patrimoine, affiches, costumes, objets rares, œuvres d'artistes contemporains évoquent, dans des décors issus des collections du musée des Arts forains, l'homme et l'œuvre qui se dissimulent derrière la marque à la marguerite. ■ J. C.
Le Centquatre, Paris (19^e), jusqu'au 5 août.
Rens. : 01 42 05 30 40 et www.104.fr

Le chronophotographe Demeny-Gaumont, inventé en 1897 (ci-contre), avec son concepteur, Léon Gaumont, qui prend la pose en 1905.



Collection du musée Gaumont

La nature reprend ses droits



Jérémy Eloy/Wanafilms.com

Le désensablement de la baie a permis de recréer le mariage de l'eau et de l'îlot.

Le Mont-Saint-Michel redevient une île

Le vœu de Victor Hugo est enfin exaucé : le Mont-Saint-Michel est redevenu une île.

Vingt ans de travaux ont été nécessaires pour canaliser le Couesnon et le doter d'un barrage refoulant les sables qui comblaient peu à peu la baie ; pour détruire l'ancienne digue-route, qui, depuis 1879, empêchait la mer de ceinturer le rocher ; pour éliminer les parkings ; pour retrouver enfin, entre ciel et eau, l'immensité singulière de ce site où les repères, les distances, les échelles sont mouvantes selon le vent, la brume, le soleil et les marées. Les grandes, surtout, qui ne ressemblent guère à un cheval au galop – encore Victor Hugo ! –,

sauf en cas de tempête, mais dont l'avancée, au gré du mascaret, offre ici un spectacle d'une incomparable majesté.

L'isolement du Mont-Tombe fut à l'origine de la fondation d'un oratoire par saint Aubert en 708, après trois injonctions de l'archange Michel. Puis les bénédictins transforment le site : un incroyable étagement pyramidal enroulé autour du rocher et une leçon d'architecture médiévale qui en font l'une des merveilles du monde, la première en France classée au patrimoine mondial de l'Unesco. De l'église préromane de Notre-Dame-sous-Terre, située à l'emplacement de l'oratoire primitif, à l'archange Gabriel en cuivre doré, battant des

ailes à 160 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est un millénaire de foi, de culture, d'architecture et d'art que l'on contemple. Et que l'on admirera à partir de cette année d'encore plus haut, dans le cadre des visites « Un dimanche dans le ciel de l'Archange », qui donnent accès à la haute terrasse du chœur de l'abbatiale et à l'escalier de dentelle, offrant un panorama vertigineux.

Le Mont, lieu de contemplation et d'accueil des pèlerins, est aussi une citadelle restée inviolée pendant la guerre de Cent Ans. Puis, après la Révolution, une prison fortifiée, sorte de petite île du Diable de la Manche, ce qui valut d'échapper à la destruction... De marche

en marche, on s'élève de la profondeur de cryptes aux robustes piliers à des pièces de plus en plus lumineuses : salle des hôtes, qui reçut Saint Louis et François I^{er}, réfectoire et salle de travail des moines, église abbatiale à l'imposante nef romane prolongée d'un chœur gothique et d'une terrasse ouverte sur l'immensité de la mer, fabuleux cloître à double rangée de colonnettes, chef-d'œuvre du gothique normand. Tour de Babel touristique, le Mont-Saint-Michel, entre insoutenable légèreté et insondable spiritualité, reste un de ces lieux où souffle encore l'esprit... ■ J. C.

Rens. : 02 33 89 80 00 et www.mont-saint-michel.monuments-nationaux.fr



RTL

LUNDI-JEUDI 20 H-22 H – « LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT »

Un mot d'ordre pour cette nouvelle émission : être passionné et passionnant ! Chaque soir, Sidonie Bonnet, Thomas Hughes et leurs invités se penchent sur des grands thèmes, tels que la science, l'art, la culture, les grands événements historiques ou encore les faits de société. La curiosité ne sera pas tant un défaut, mais plutôt une vertu indispensable au cours de ces deux heures d'émission en direct. Mercredi 27 mai, à partir de 20 heures sur RTL, Sidonie Bonnet et Thomas Hughes recevront Pierre Baron, directeur de la rédaction d'*Historia*, pour aborder notre numéro spécial consacré aux Vikings.

Churchill et de Gaulle

70^e anniversaire de la Libération, 50^e anniversaire de la mort de Churchill, un face-à-face entre les deux «monstres sacrés» de la Seconde Guerre mondiale s'imposait à travers une exposition exceptionnelle en forme d'homage, de leçon d'histoire et d'exercice de mémoire. Reconstitution d'un studio de la BBC, discours emblématiques, tableaux, photographies et documents, uniformes, objets personnels retracent leurs origines familiales, leurs carrières, leurs rencontres et leur commune vision d'une guerre inévitable. De Gaulle est un inconnu en 1940, Churchill est le Premier ministre de la Grande-Bretagne. L'un se dit un ver, mais un «ver luisant», l'autre se dit la France! Et tous deux se reconnaissent pour tels. L'épopée du conflit est évoquée dans tous ses aspects diplomatiques et militaires, sans négliger les sujets qui fâchent : la flotte française coulée



en rade de Mers el-Kébir le 3 juillet 1940 ou la rivalité des services secrets, BCRA pour la France Libre et SOE pour la Grande-Bretagne. L'uniforme austère du général de Gaulle et les incroyables «grenouillères» en velours rouge de Churchill montrent assez leurs différences, l'un dictant ses Mémoires dans son bain à une armée de secrétaires, l'autre les rédigeant seul dans le silence de son bureau de La Boisserie. Mais de Gaulle offrant à Churchill en 1958 une énorme croix de Lorraine en cristal exprime la force d'une union qui ne fut pas toujours transparente mais qui s'imposa pour que brille encore la liberté. ■ J. C.

Musée de l'Armée-Hôtel national des Invalides, Paris (7^e), jusqu'au 26 juillet.
Rens. : 01 44 42 38 77
et www.churchill-degaulle.com



Cigares et micro, les armes favorites de deux géants de l'Histoire...

La fabrique des saintes images Rome-Paris, 1580-1660

L'avènement de la Réforme a relancé, au milieu du XVI^e siècle, le combat contre les images, dans lequel Calvin se montra particulièrement intransigeant. La réaction fut à la hauteur de la répression. L'art de la Réforme catholique, animé par la papauté en Italie et par la France, fille aînée de l'Église, renaît alors avec une vitalité extraordinaire. De Guido Reni et Bernin à Vélasquez, Philippe de Champaigne, Eustache Le Sueur, Simon Vouet et Poussin, le catholicisme affirme, avec une pureté renouvelée et une magnifique efflorescence de formes et de couleurs, sa foi en la présence divine dans l'œuvre d'art. ■ J. C.

Musée du Louvre, Paris (1^{er}), jusqu'au 29 juin.
Rens. : 01 40 20 53 17 et www.louvre.fr



La Sainte Face, atelier de Philippe de Champaigne, (musée du Louvre).

À VOS AGENDAS

• VOIX CHEMINOTES. UNE HISTOIRE ORALE DES ANNÉES 1930 À 1950.

Témoignages de cheminots et de leurs familles. *Archives nationales, Pierrefitte, jusqu'au 20 juin.*

• **FRANÇOIS I^{er}.
POUVOIR ET IMAGES.**
Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, Paris, jusqu'au 21 juin.

• **DE CARMEN À
MÉLISANDE. DRAMES
À L'OPÉRA COMIQUE.**
Tout savoir de cette institution, née en 1715. *Petit Palais, Paris, jusqu'au 28 juin.*

• **L'ŒIL DU MAÎTRE.
ALEXANDRE-FRANÇOIS
DESPORTES (1661-1743).**

Hommage au grand paysagiste. *Petit Château, Sceaux, jusqu'au 28 juin.*

• **POUSSIN
ET DIEU.** Une découverte de la dimension spirituelle de son œuvre. *Musée du Louvre, Paris, jusqu'au 29 juin.*

• **VÉLASQUEZ
ET LE TRIOMPHE DE LA
PEINTURE ESPAGNOLE.**

Un hommage au «peintre des peintres». *Galleries nationales du Grand Palais, Paris, jusqu'au 13 juillet.*

• **WATERLOO 1815-2015,
VISIONS GUERRIÈRES
ET CAP SUR L'AMÉRIQUE.
LA DERNIÈRE UTOPIE
DE NAPOLÉON.**

Après Waterloo,

Napoléon embarque sur *La Méduse* avec ses ultimes rêves de liberté... Et de conquête?

Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, jusqu'au 20 juillet.

• **QUATRE RÉSISTANTS
AU PANTHÉON.**

Archives Nationales Pierrefitte-sur-Seine, jusqu'au 24 juillet.

• **PIAF SA VIE,
SA CARRIÈRE, SES
AMANTS, SES AMIS,
SES INTERPRÈTES, SA
PETITE ROBE NOIRE ET...
NOUS.** Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, Paris, jusqu'au 23 août.

RETROUVEZ LA SUITE DES EXPOS SUR www.historia.fr

NAPOLÉON ET PARIS

Musée Carnavalet - Histoire de Paris
16, rue des Francs-Bourgeois Paris 3^e - carnavalet-paris.fr

8 avril - 30 août 2015

1. Robert Lefèvre. Portrait de Napoléon 1^{er} (1799-1821), en uniforme de colonel des chasseurs à cheval de la Garde, 1809, commandé par la Ville pour l'Hôtel de Ville. © Stéphane Piers / Musée Carnavalet / Roger-Viollet.
2. Nicolas-Antoine Taunay. Entrée de la Garde impériale à Paris par la barrière de Pantin, 25 novembre 1807. © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Franck Raux. Design graphique: Estelle Martin (akavoinet)

À L'AFFICHE

Woyzeck



21 juin 1821, à Leipzig. Woyzeck, ancien soldat, coiffeur au chômage, assassine sa compagne par jalousie. À la demande des défenseurs, qui veulent prouver que leur client n'est pas responsable de ses actes, le tribunal demande un rapport psychiatrique. Le fait divers inspire à Büchner, alors pourchassé par les autorités pour ses écrits révolutionnaires, un drame qui deviendra une œuvre majeure. Il y met en scène le petit peuple, qui n'a pas la parole, en la personne de ce pauvre type délaissé par celle qu'il aime, exploité par un capitaine névrosé, cobaye d'un toubib et humilié par un tambour-major. La mise en scène, qui éveille les consciences, fait du public un être actif dans un dispositif étouffant. L'espace déambulatoire le conduit dans les méandres de l'esprit de Woyzeck, persécuté par la société. Dès le début, des forains – et une conteuse – incluent le spectateur dans la fête ; à l'entracte, il est invité à se déplacer. Les personnages nous sont plus proches par le traitement qui en est fait – comme dans cette scène où Woyzeck et Andrès coupent des joncs dans la campagne, actualisée en une déchetterie, suggérée par la lumière et les masques à gaz qui protègent d'un environnement hostile. Le changement de dispositif trouble la perception du spectateur et met en valeur toute la subtilité de la pièce. ■ Évelyne Sellés-Fischer

Pièce de Georg Büchner, mise en scène d'Ismaël Tifouche Nieto, théâtre de la Tempête, Paris (12^e), jusqu'au 7 juin, 20 h 30 et dim. 16 h 30.



Woyzeck, service de presse

arte

Chaque mois, Arte vous donne

Mardi 26 mai

> 20 h 50 : *Cheik Zayeb*.

Une légende arabe, doc.

de Fr. Mitterrand (2014, Fr., 90 min, inédit). Une histoire des Émirats arabes unis.

(Disponible pendant 7 jours après la diffusion sur Arte + 7.)

Samedi 6 juin

> 20 h 50 : *Luther, la Réforme et le Pape*, doc. de Thomas Furch (All., 2014, 52 min, inédit).

Le dossier Luther à la lumière des archives vaticanes...

Mardi 9 juin

> 20 h 50 : *Land of Promise*,

film de René Roelofs (P.-B., 2013, 107 min, inédit). Histoire de l'immigration en Europe, de 1950 à nos jours. (Disp. sur Arte + 7.)

Du 11 juin au 25 juin, les jeudis

> 20 h 50 : *1864*, série d'Ole Bornedal (Dan./All., 2014, 8 x 60 min). Le Danemark en guerre contre la Prusse...

Samedi 13 juin

> 20 h 50 : *Waterloo, l'ultime*

Le rêve inachevé de Léonard de Vinci



Patrick Foch/ Le Lokal production



En 1516, Léonard de Vinci, à son apogée, est mandaté par le roi de France. François I^{er} lui demande de construire un château à Romorantin, capitale de la Sologne. L'inventeur de génie commence alors à élaborer des plans. Son rêve est immense, tout comme l'édifice, dont les deux corps de bâtiment mesureront plus de 160 mètres de longueur ! Entre les deux, Léonard prévoit de faire couler un embranchement détourné de la Sauldre. Mais ce palais ne verra jamais le jour.

Qu'est-ce qui a poussé le maître italien à abandonner le projet ? Et surtout, à quoi aurait ressemblé le monument ? C'est ce château fantôme – qui hante la ville par son absence – que nous montre Patrick Foch. Pour lui donner vie, il utilise tous les outils informatiques. Mais d'abord, il faut enquêter en France, en Italie, en Angleterre... On assiste à l'évolution et aux tâtonnements de ses recherches. Un historien recommande d'aller à la bibliothèque de Windsor pour chercher un document ? On y va ! Patrick Foch se casse le nez devant des portes closes ? Il ne s'en cache pas. Un documentaire surprenant, parfois un peu maladroit dans la forme, mais qui sert d'écrit à la somptueuse présentation de la reconstitution en 3D du château. Incroyable de détail et de réalisme ! ■ **Clémentine Vieillard-Baron**
Documentaire de Patrick Foch, 52 min, diffusé sur France 3 Centre-Val de Loire le samedi 13 juin à 15 h 20.

rendez-vous avec l'Histoire

bataille, doc. d'Hugues Lanneau
(Fr., 2012, 90 min, inédit).
(Lire page suivante.)

Mercredi 17 juin
> 22h55 : *Les Films interdits du III^e Reich*, film de Felix Moeller
(lire page suivante).

Samedi 20 juin
> 20h50 : *Guédelon, renaissance d'un château*, doc. de Lindsey Hill (Fr., 2015, 90 min, inédit).

> 22h20 : *Les Énigmes du sphinx*,

doc. de Gary Glassman
et Christine Le Goff
(Fr., 2010, 90 min, rediff.).

Mardi 23 juin
> 22h30 : *Svetlana Allilouieva, la fille de Staline*, film de Jobst Krigge (All., 2014, 52 min).
(Disp. Arte + 7.)

Mardi 30 juin
> À partir de 22h45 : *Chine, le nouvel Empire*, doc. de J.-M. Carré (Fr., 2013, 3x60 min, rediff.). (Disp. sur Arte+7.)

Confidences sur une bataille devenue légendaire...



Waterloo

Le chant du départ



Par Falba, Regnault et Geminiani
Dossier de Jean Tulard

RÉCIT COMPLET DISPONIBLE AU RAYON BD

Glénat
www.glenatbd.com

Les Films interdits du III^e Reich



rbh/Blueprint Film



Faut-il montrer les films réalisés sous le III^e Reich ? C'est l'interrogation soulevée dans ce documentaire. Les archives de cette période regorgent de productions cinématographiques. Il y a *Le Juif Süß*, *Le Jeune Hitlérien Quex*, des œuvres de propagande nazie financées par l'État, mais aussi d'autres plus pernicieuses, comme *Suis-je un assassin ?*, qui, derrière la question de l'euthanasie, promeut discrètement l'extermination des malades mentaux et des handicapés. Cet héritage de l'Histoire est-il dangereux ? Faut-il laisser ces réalisations entre les mains de tous ? L'interdiction et la censure ne leur confèrent-elles pas encore plus d'influence ? ■ C. V.-B.

Documentaire de Felix Moeller, 52 min, diffusé sur Arte le mercredi 17 juin à 22 h 55.

Le Souffle



Le Souffle se déroule en août 1949, dans les jours qui précèdent l'explosion de la première bombe atomique soviétique, mais vous n'en saurez rien avant la fin. Car ce long métrage est avant tout une histoire de mœurs et d'amour, un récit sans paroles et bourré de poésie, qui, par des bruits et des plans prolongés, en disent plus que des mots. Il doit beaucoup à son héroïne, la comédienne Elena An, une sublime adolescente qui vit avec son père au milieu des steppes désertes et dont le cœur est convoité par deux jeunes



DR

garçons, un Kazakh et un Moscovite. Gestes lents et regards appuyés, l'histoire est simple mais le procédé surprenant, et de toute beauté. ■ Yetti Hagendorf
Film d'Alexander Kott, 95 min. Sortie le 10 juin.

Parole de kamikaze



Fujio Hayashi avait 21 ans quand il s'est porté volontaire pour la première opération kamikaze organisée par l'armée japonaise. Hanté par le remords, le vieil homme se livre : « D'un coup de crayon, j'envoyais à la mort des jeunes gens que j'avais moi-même formés. » La caméra fixe son visage tandis que de ses mains, à l'aide d'objets miniatures, il mime les opérations kamikazes. La voix est posée, monotone. Le vétéran évoque son père, ses camarades de mission, sa soumission à l'empereur. Des propos passionnants sur le sens du sacrifice et le rapport à la mort, mais une question reste en suspens : Quelle était sa fonction exacte pendant la guerre ? ■ Y. H.

Documentaire de Masa Sawada, 84 min. Sortie le 3 juin.

Waterloo, l'ultime bataille



Dans une reconstitution ultra-réaliste, entrecoupée d'extraits de fictions et de témoignages d'historiens, Hugues Lanneau nous emmène au cœur de la bataille. On suit Napoléon de sa première abdication jusqu'à son exil à Sainte-Hélène. Entre les deux, on assiste à son retour, la réaction des alliés et sa marche vers la Belgique pour affronter l'ennemi. Avec justesse et précision, le réalisateur montre l'horreur de la bataille. Âmes sensibles, s'abstenir ! ■ C. V.-B.
Documentaire de Hugues Lanneau, 80 min, également diffusé sur Arte, le samedi 13 juin à 20 h 50.



Vous écrivez ?



recherchent
de **nouveaux**
auteurs



Pour vos envois de manuscrits :

Editions Amalthée
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1

Tél. 02 40 75 60 78

www.editions-amalthee.com

Patagonie & Terre de Feu



• du 2 au 18 janvier 2016 depuis Paris •

Programme garanti à partir de 50 inscrits sauf cas de force majeure - Photo : Shutterstock - Cet événement est organisé par RCL Cruises LTD - IMO 75110178

Embarquez pour une croisière inoubliable !

- > Des escales authentiques : Argentine, Chili, Uruguay
- > Le mythe du Cap Horn, le détroit de Magellan...
- > Un accompagnement francophone depuis Paris
- > Un riche programme de conférences*: Histoire, glaciers...
- > À bord d'un navire raffiné : Le Celebrity Infinity****

Retrouvez le programme détaillé dans notre brochure

En partenariat avec **Celebrity X Cruises®**

Un panorama magnifique de l'Amérique du Sud



À partir de 4 290 €* - Tout compris - Vols inclus

Au départ de Paris - Du 2 au 18 janvier 2016 à bord du Celebrity Infinity****

3 possibilités pour recevoir/télécharger la documentation :

> Connectez-vous sur www.croisieres-exception.fr/patagonie

> Appelez le 01 75 77 87 48 du lundi au vendredi de 10h à 13h

> Renvoyez le coupon ci-dessous

* Prix par personne en cabine int. base double incluant les vols A/R depuis Paris, la pension complète, les conférences, les taxes et pourboires

CGV Services - Croisière « Patagonie & Terre de Feu » - 53 rue du Théâtre - 75015 Paris

☐ Mme ☐ M. Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : [] [] [] [] Ville :

Date de naissance : [] [] [] [] [] [] Tél. : [] [] [] [] [] [] [] []

Email :@.....



Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant. H0415





www.ruphoton.fr / Service de presse de Musées de Poissy

L'ART DE L'HISTOIRE

Ernest Meissonnier Un « pompier » au service de la patrie

Porté aux nues puis totalement oublié, cet amoureux du détail et de l'Histoire a immortalisé les faits d'armes des armées françaises. Une œuvre à redécouvrir au musée d'art de Poissy, jusqu'à la fin du mois de juin.

RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski / Service de presse.

« Je peins comme tout le monde. Seulement, je regarde tous les jours. Lorsque je peins le pied d'un fauteuil, je me lève et je vais regarder de près la forme précise. Savoir regarder c'est tout. » Fort de cette certitude érigée en précepte, Meissonnier opère, en 1849, à l'âge de 34 ans, un tournant dans sa production artistique. Jusque-là, il avait évité d'évoquer les événements de son temps, étant fort apprécié pour ses petites toiles inspirées de l'école flamande, dépeignant la vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais, farouche républicain, Meissonnier sert en juin 1848 dans la Garde nationale, engagée dans la répression des soulèvements qui menacent la jeune II^e République, proclamée en février après la chute de Louis-Philippe. L'artiste sort bouleversé de cette expérience : il réalise une huile sur toile, *Souvenir de la guerre civile*, d'après une première

ébauche aquarellée intitulée *La Barricade*. Il écrira, dans une lettre adressée en 1890 au peintre Alfred Stevens : « Quand je l'ai fait, j'étais encore sous la terrible impression du spectacle que je venais de voir et, croyez-le, mon cher Alfred, ces choses-là vous entrent dans l'âme. Quand on les reproduit, ce n'est pas seulement de faire une œuvre : c'est qu'on a été ému jusqu'au fond des entrailles et qu'il faut que le souvenir reste... Je l'ai vue [la scène de la barricade] dans toute son horreur, ses défenseurs tués, fusillés, jetés par la fenêtre, couvrant le sol de leurs cadavres, la terre n'ayant pas encore bu leur sang. » Il rejoint plus tard l'armée française en Italie pour observer la campagne contre les Autrichiens, en prévision de sa série sur Napoléon I^{er}, notamment pour *La Campagne de France*. Puis, en 1860, pour faire des croquis en vue de sa toile *Napoléon III à la bataille de Solferino*. Il exécutera également, dans

la même veine descriptive, *Napoléon III entouré de son état-major*. Ses convictions sont faites : « L'art devant avoir un but, devant être un enseignement moral, [...] l'art devant exprimer les grandes pensées, les dévouements, les nobles exemples. » Suit alors *Le Siège de Paris, allégorie*, réalisé à la mémoire des Parisiens défenseurs de la patrie durant le siège de la capitale par les Prussiens. Couvert de prix et d'honneurs grâce à cette nouvelle orientation héroïque, Meissonnier suscite la jalousie : cet autodidacte remporte plus de succès que de nombreux Prix de Rome, et ses toiles s'arrachent à des prix exorbitants. Il naît à Lyon en 1815 dans une famille de riches commerçants. C'est avec Léon Cogniet – peintre néoclassique et romantique – qu'il apprend le métier. Ce dernier lui conseille d'étudier les tableaux des maîtres accrochés au Louvre. L'exceptionnel talent d'exécution de Meissonnier le tire vite de l'anonymat : il

expose, avec succès, des petites gravures sur bois au Salon de Paris dès 1834, à l'âge de 19 ans. Et ses illustrations de *Paul et Virginie*, le roman de Bernardin de Saint-Pierre, lui assurent une première notoriété. Quant à ses petites scènes militaires, elles seront appréciées pour son goût maniaque du détail. Après sa mort, en 1891, sa peinture déclenche de féroces critiques. À propos de ses tableaux militaires, Degas dira qu'« il n'y a que la cuirasse qui ne soit pas en fer », et Baudelaire qualifiera leur auteur de « géants des nains », faisant allusion à la facture académique de ceux que l'on appelle les peintres pompiers. Pour l'heure, les passions étant retombées, l'avant-garde ayant triomphé, ses toiles se regardent plus sereinement, comme de précieux documents. Elles témoignent de l'engagement d'un artiste qui tenait la figuration pour la plus fidèle interprétation de la réalité. ■
Élisabeth Couturier



« LE SIÈGE DE PARIS (1870-1871) », huile sur toile (vers 1884), 53,5 x 70,5 cm. Paris, musée d'Orsay.

UNE PEINTURE DE PROPAGANDE ? Commencé le 19 septembre 1870, le siège de Paris dure jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871. Les assiégés tentent quelques sorties – sans succès – au prix de lourdes pertes. Meissonier explique à propos de cette œuvre : « J'ai voulu faire une sorte de *Symphonie héroïque* de la France. » Car, malgré la défaite, il réalise une peinture exaltant l'héroïsme de ses compatriotes. Une manière de les encourager à prendre leur revanche ?

1 LA FIGURE ALLÉGORIQUE. Ébranlé par le siège, épisode tragique de la guerre franco-prussienne, Meissonier jette tout de suite une première ébauche, mais termine son tableau bien plus tard, en 1884. Il y mêle réalité et allégorie. Au-dessus des ruines d'une barricade symbolisant Paris se dresse une femme imposante dans ses voiles de deuil, l'épée à la main et la tête couverte d'une peau de lion, qui illustre son courage.

2 LES MORTS. Pêle-mêle sur le sol gisent des soldats tués ou agonisants. Meissonier apporte un soin particulier à décrire, en détail, chaque visage et chaque vêtement. Plusieurs gradés sont reconnaissables. Au pied de la figure de Paris se meurt le peintre Henri Regnault, tué à l'âge de 27 ans durant la seconde bataille de Buzenval, en janvier 1871. Il représente la jeunesse décimée par cette terrible guerre.

3 LE CIEL. Le drapeau français flotte, déchiré, témoignant de la violence des combats. Il se détache sur un ciel lourd de nuages et chargé d'une immense trainée de fumée noire : Paris est en feu, au sens propre comme au sens figuré. En haut à gauche, une créature décharnée – symbole de la famine qui a accablé les Parisiens pendant ces longs mois de lutte –, accompagnée de l'aigle prussienne, plane au-dessus de l'incendie qui semble naître à son passage.

4 LES COMBATTANTS ET LES CIVILS. Les soldats continuent à se battre, chargeant le canon et sonnant la charge. À l'arrière, quelques civils rappellent que toute la population est touchée par cette guerre. Un vieil homme cherche son fils parmi les cadavres, une femme montre à son mari leur enfant mort, une autre pleure sur le corps de son époux.

DOSSIER

SECRETS D'ÉTAT

Les dossiers interdits de l'Histoire

Le fonds Panthéon, la caverne aux trésors

À l'origine, le « Panthéon » était un grand coffre-fort, au ministère de l'Intérieur, place Beauvau, où étaient mis sous clé les dossiers de personnalités : hommes politiques, diplomates, espions, agitateurs, syndicalistes, industriels, artistes et intellectuels... Le surnom est passé des policiers aux archivistes, puisque le fonds Panthéon désigne aujourd'hui

la section correspondante de la série F7 des Archives nationales, consultable au site de Pierrefitte-sur-Seine. Classés dans l'ancien Fichier central, créé en 1935, dissimulés sous l'Occupation, ces dossiers sensibles ont été versés aux Archives nationales le 29 décembre 1981. Les 228 boîtes du fonds représentent 34 mètres d'archives d'autant plus

intéressantes qu'elles émanent de la Sûreté générale, devenue Sûreté nationale en 1934 – l'ancêtre de notre Direction générale de la police nationale. Sauf quelques exceptions, comme l'ensemble des pièces concernant Landru, la plupart des dossiers n'ont pas été constitués dans le cadre d'une affaire, mais témoignent d'un travail préventif de renseignements intérieurs,

effectué à partir de 1870. Certaines pièces proviennent d'échanges avec les polices étrangères – on y trouve des documents relatifs à Mussolini dès 1903 et à Lénine dès 1904. En France, ex-communards, garibaldiens, socialistes puis communistes font l'objet d'une surveillance, tout comme les royalistes et les nationalistes, sans oublier les personnalités gouvernementales que peut

Éric Pincas
Rédacteur en chef



Thomas Silva

Info ou intox ? C'est la question que l'on était en droit de se poser en découvrant l'ouvrage de Bruno Fuligni. Que pouvait-il donc apporter de neuf sur des événements ayant défrayé la chronique, remontant, pour les plus anciens, aux années 1870 ? De fait, bien plus que nous ne pouvions l'envisager. Et ce, grâce au travail de fourmi des services de renseignements, qui ont œuvré sans relâche pour prémunir la III^e République des dangers qui la guettaient ou qui auraient pu l'entacher durablement. Nous avons sélectionné un certain nombre de ces documents, ceux qui nous sont apparus comme les plus édifiants, souvent en lien avec de hautes personnalités politiques de l'époque. Et nous sommes allés plus loin en investiguant dans les non-dits de l'après-guerre, jusqu'en 1958, où, là aussi, les dissimulations sont légion, et les surprises de taille. Ces archives longtemps confidentielles brisent le silence. Et invitent à une relecture de l'histoire récente.

menacer une affaire de mœurs ou d'argent. Rapports anonymes et sans en-tête d'un « correspondant », télégrammes de préfets, dépêches de presse, copies de messages privés, les dossiers comprennent des documents d'une grande diversité, parmi lesquels les rapports d'information rédigés par les « commissaires spéciaux des chemins de fer » sont généralement du

plus grand intérêt. Implantée dans les grandes villes, nœuds ferroviaires, ports et villes frontières, cette police spéciale, qui remonte à 1846 et se structure à partir de 1855, est le premier service de renseignements intérieurs français. Une circulaire du 18 juillet 1882 précise que « les commissaires spéciaux seront à la disposition des préfets pour tous les renseignements

dont ces derniers pourront avoir besoin ». Après la création de la Direction de la surveillance du territoire, en 1944, le fonds s'étiole, parce que celle-ci dispose de ses propres archives, comme les Renseignements généraux. Quelques dossiers et documents viendront néanmoins grossir le fonds, de manière ponctuelle, jusqu'à la fin des années 1960. ■
Bruno Fuligni



Secrets d'État. Les grands dossiers du ministère de l'Intérieur: 1870-1945, de Bruno Fuligni (L'Iconoclaste, 2014, 320 p.).

1882

Début des travaux, dirigés par Ferdinand de Lesseps.

1888

Vote par les Chambres d'une loi permettant de lever des fonds pour financer le gouffre du chantier.

1889

La liquidation judiciaire de la Compagnie du canal provoque la ruine de 85 000 souscripteurs.

1892

Une commission d'enquête publie les noms de 104 «chéquards», députés mouillés dans l'affaire.

Les faits

En révélant la collusion entre le milieu des affaires et la sphère politique, le scandale de Panamá attise le ressentiment contre une République corrompue. Les anarchistes, notamment, réagissent en lançant entre 1892 et 1894 une vague d'attentats – dont la plus retentissante victime sera le président Sadi Carnot.



MAISANT/Ludovic / hemis.fr

Le scandale de Panamá signe **l'arrêt de mort** du président Carnot

Le canal n'a pas fini de faire des remous. Deux rapports méconnus éclaboussent l'Élysée. Et donnent, à l'époque, des idées aux anarchistes...

Par Bruno Fuligni

O n l'appelait « le Grand-Français ». Ferdinand de Lesseps jouissait d'un immense prestige pour avoir ouvert le canal de Suez, en 1869. Certes, c'était sous le Second Empire, mais la République ne voulait pas être en reste, et ses autorités ne ménageaient pas leurs appuis au fondateur de la Compagnie universelle du canal interocéanique, qui s'attaquait cette fois à l'isthme centraméricain : « Le canal de Panamá s'achèvera comme s'est achevé

L'auteur



Maître de conférences à Sciences po, directeur de *Folle Histoire*, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur la politique française.

le canal de Suez, pour l'honneur et le profit de notre grande et chère France ! » affirmait-il encore à ses actionnaires le 20 janvier 1888. L'année suivante, tout s'effondrait. La République allait trembler sur ses bases, et le canal attendre 1914 pour s'ouvrir, sous pavillon des États-Unis...

Au ministère de l'Intérieur, le dossier du « Grand-Français » porte d'abord sur ses visites triomphales dans les provinces, à partir de 1876, pour convaincre les petits épargnants de miser sur son projet

grandiose. Aux perspectives de dividendes s'ajoutaient la motivation du patriotisme et la fierté de concourir à une œuvre immense de civilisation, ce que ne manquaient pas de souligner les officiels.

« Le Grand-Français » acclamé par la foule

Le 12 décembre 1885, à Reims, Ferdinand de Lesseps « a été reçu, dans les salles d'attente de 2^e classe transformées en salon et décorées de drapeaux tricolores, de ten- →

Paris. le 30 Janvier 1893.

Carnot

Paris. le 30 Janvier 1893.
(Londres 29 Janvier)

Rochefort prétend avoir la preuve
que M. H. Carnot a reçu 100 parts
de fondateurs de la C^e de Panama.
Il se réserve d'utiliser à son heure
les renseignements qu'il possède.

Je sors de chez Rochefort qui,
très confidentiellement, a dit à Louise
Michel, en ma présence, à propos de
l'affaire de Panama :

"Que, sur les quatre cents parts
de fondateurs de la société de Panama,
il savait qu'il y avait la preuve que
cent parts avaient été attribuées à
M. Hippolyte Carnot, père du
Président de la République.

"Qu'il y avait également certitude
à propos des 200.000 versés par la C^e
de Panama pour les bonnes œuvres de
Madame Carnot."

Rochefort déclare ne pas vouloir
utiliser personnellement, dans son journal,
les renseignements qu'il possède sur ce sujet,
mais il laissera faire par d'autres et,
dans tous les cas, il se réserve d'en user
au moment qu'il jugera opportun.

La valeur du document

Ce rapport de 1893 mentionne
Henri Rochefort, fondateur de *L'In-
transigeant*, journal polémiste qui
dénonce les malversations entou-
rant le chantier de Panamá. L'auteur
y affirme que Rochefort détient la
preuve que M^{me} Carnot et Hippolyte
Carnot, respectivement épouse et
père du président de la République,
ont touché des pots-de-vin de la
part de la compagnie fondée par
Ferdinand de Lesseps, le père du
canal. Informations qui vont mettre
le feu aux poudres...

NOTE DE POLICE DU 30 JANVIER 1893

En marge du document :

« Rochefort prétend avoir la preuve que M. H. Carnot a reçu 100 parts de fondateurs de la C^e de Panamá.
Il se réserve d'utiliser à son heure les renseignements qu'il possède. »

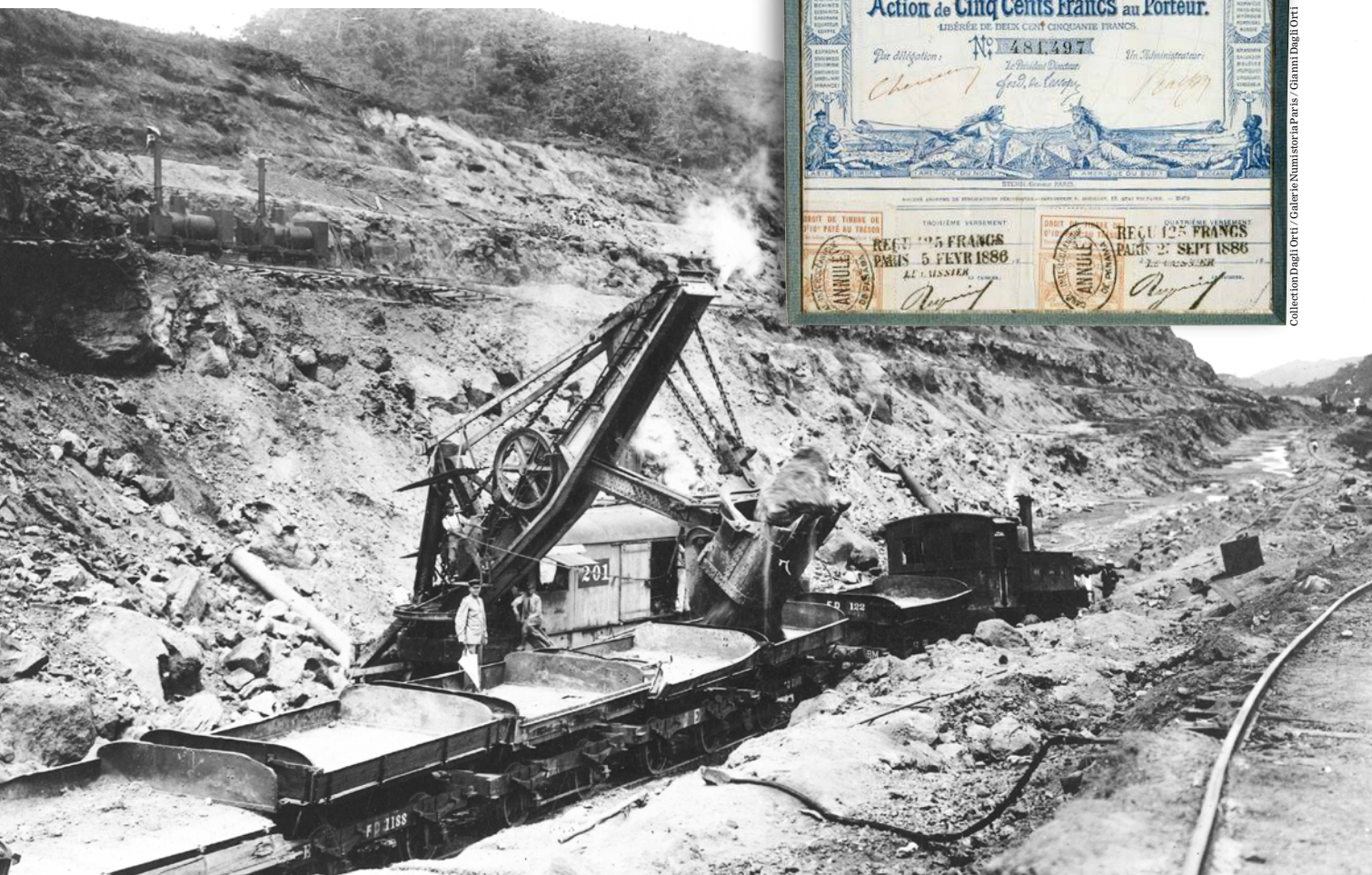
« Paris, le 30 janvier 1893 (Londres, 29 janvier)

Je sors de chez Rochefort qui, très confidentiellement, a dit à Louise Michel, en ma présence, à propos
de l'affaire Panamá :

» Que, sur les quatre cents parts de fondateurs de la société de Panamá, il savait qu'il y avait la preuve
que cent parts avaient été attribuées à M. Hippolyte Carnot, père du président de la République.

» Qu'il y avait également certitude à propos des 200 000 fr. versés par la compagnie de Panamá pour
les bonnes œuvres de M^{me} Carnot. »

(AN, F/7/1549/1)



Collection Dagli Orti / Galerie Numi storia Paris / Gianni Dagli Orti

ACTIONS Ferdinand de Lesseps, l'homme du canal de Suez, bénéficie d'un capital confiance auprès des Français, dans lequel il puise en leur vendant des parts (*ci-dessus*) de sa compagnie pour financer le chantier pharaonique de Panamá.

→ tures, etc., par la municipalité à la tête de laquelle se trouvait M. le maire, docteur Henrot, M. le général de division de La Hayrie, son état-major, les membres de la Société industrielle et ceux de la Ligue de l'enseignement, et de nombreux officiers de la garnison et de fonctionnaires», note dans son rapport le commissaire spécial de la police des chemins de fer, qui dénombre consciencieusement l'assistance : « Une foule considérable – 1 200 personnes environ – se pressait dans la cour de la gare et a acclamé le Grand-Français aux cris de « Vive M. de Lesseps ! » »

Accueil semblable à Nantes, le 25 mars 1886, où le fondateur de la Compagnie universelle du canal interocéanique est reçu à la gare par le préfet, le conseil municipal – maire en tête –, les membres de la chambre de commerce et les chefs de service des administrations.

Une fausse note passée sous silence

« Une foule très nombreuse s'était rendue aux abords de la gare pour saluer M. de Lesseps, et il a été accueilli par les cris répétés de : « Vive de Lesseps ! Vive la république ! » »

» Dès l'apparition du train, la musique municipale des sapeurs-pompiers a joué *La Marseillaise*. Monté dans une voiture découverte, où prenaient place à ses côtés le préfet, le maire et le président de la chambre de commerce, M. de Lesseps a été conduit à la préfecture.

» La population se pressait sur son passage.

» Les édifices publics, les navires du port et un grand nombre de maisons particulières sont pavoisés. »

Ces manifestations d'enthousiasme, suivies de banquets opulents et de toasts

« Le percement de l'isthme [...] est-il possible? [Cette] entreprise présente-t-elle des garanties du point de vue financier? » interroge, dès 1879, le préfet Paul Cambon

chaleureux, font totalement oublier une première fausse note, qui remonte au 31 juillet 1879. Pressé d'organiser un tel accueil à Lille, le préfet du Nord, Paul Cambon, trouve alors que les émissaires de la Compagnie y vont un peu fort et écrit à son ministre. Certes, il compte recevoir « M. de Lesseps, avec la déférence due à sa grande situation, à ses services », mais il s'étonne du caractère quasi officiel avec lequel il faudrait mettre en scène « les sympathies de l'administration pour l'entreprise projetée ».

Voulant « connaître la pensée du gouvernement », le représentant de l'État pose donc les questions qui fâchent : « Le percement de l'isthme de Panamá est-il possible ? Si ce percement s'effectue, l'entreprise présente-t-elle des garan-

ties du point de vue financier ? Enfin, en admettant le succès complet de cette entreprise, la France est-elle intéressée à la voir réussir ? On peut se poser toutes ces questions et les encouragements publics des représentants du gouvernement sembleraient indiquer qu'elles sont résolues. On pourrait égarer la confiance des capitalistes en leur faisant espérer ainsi une garantie du gouvernement français. »

Des wagons « charriant des cadavres »

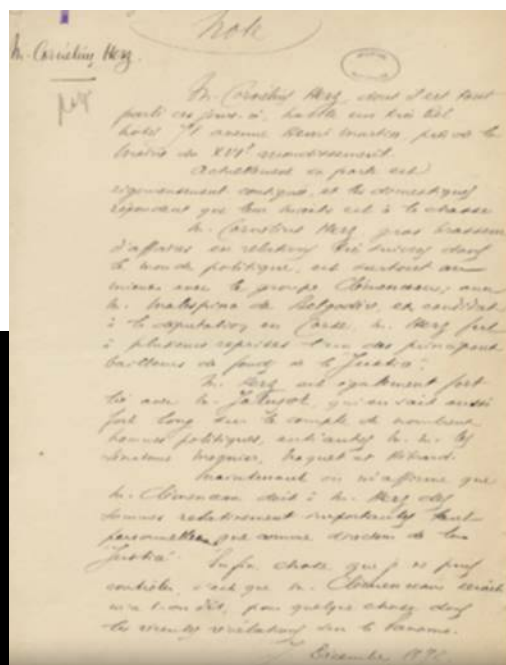
Ce judicieux avertissement restera parfaitement ignoré. De même, une fois les travaux commencés, toutes les rumeurs négatives continueront d'être perçues comme antifrançaises. Ainsi,

le 28 mars 1887, on s'inquiète qu'au sein des « groupes anarchistes » se prépare une campagne violente contre M. de Lesseps : « On lui reprocherait [...] la mortalité énorme qui se produit parmi les ouvriers de Panamá, les wagons, au lieu de transporter des matériaux, ne serviraient qu'à charrier des cadavres. » Le ministère de l'Intérieur ne se préoccupe pas beaucoup du sort des terrassiers panaméens. Le pro- ➔

Note de la police du 6 décembre 1892

« M. Cornélius Herz, gros brasseur d'affaires en relations très suivies dans le monde politique, est surtout au mieux avec le groupe Clemenceau. [Il] est aussi lié avec M. Saluzat, qui en sait aussi fort long sur le compte de nombreux hommes politiques [...]. »

Mandaté par Lesseps, Herz joue les intermédiaires auprès des politiciens pour les convaincre de débloquer des fonds pour la Compagnie. Il a aussi – avant l'affaire – renfloué *La Justice*, le quotidien fondé par Georges Clemenceau. (AN, F/7/155969/2)



M. Cornélius Herz, gros brasseur d'affaires en relations très suivies dans le monde politique, est surtout au mieux avec le groupe Clemenceau, avec M. Malaspina de Belgodère, ex candidat

L'informateur de la police rapporte des rumeurs dans le milieu journalistique concernant le patron de presse Clemenceau : *« L'opinion générale est que le député du Var [il y est élu en 1885] est absolument fini comme homme politique. »* Il pâtit en effet du scandale de Panamá en perdant son fief aux législatives de 1893, mais l'affaire Dreyfus signe le retour sur la scène politique du directeur de *L'Aurore*, quand Émile Zola y signe le célèbre *« J'accuse »*. Clemenceau deviendra sénateur du Var en 1902, puis président du Conseil (1906-1909, 1917-1920). (AN, F/7/155969/2)

L'opinion générale est que le député de var est absolument fini comme homme politique.

[illegible]

→ blème n'est nullement ce que révèle cette campagne, mais de «découvrir l'influence secrète qui y pousse»...

Malaria, fièvre jaune, mauvais équipement d'ouvriers qui parfois travaillent nus sous le soleil de plomb de Panamá : le caractère meurtrier du chantier n'a pourtant rien de fictif. Suez, déjà, avait coûté la vie à des centaines d'hommes, et il ne s'agissait que de creuser dans du sable. En Amérique centrale, c'est la montagne qu'il faut percer, l'isthme n'étant que le point le plus étroit de l'immense cordillère qui descend depuis l'Alaska jusqu'à la pointe méridionale des Andes. Le rêve d'un canal à niveau – plutôt qu'à écluses – rend encore plus difficile et sanglante une entreprise qui accumule retards et surcoûts.

encore déployer son sens de la persuasion, allant jusqu'à réunir ses soutiens dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Pour les politiques, la Compagnie a recours à l'arme de la corruption. Des députés, des sénateurs, des ministres sont achetés pour qu'ils continuent à cautionner l'entreprise engagée et, surtout, pour qu'ils votent une loi autorisant l'émission d'obligations. L'influent baron de Reinach ainsi qu'un intermédiaire bien introduit dans les milieux parlementaires, Cornélius Herz, arrosent la presse politique et les milieux gouvernementaux.

Le désastre pressenti par le préfet du Nord va survenir en deux temps. D'abord, en 1889, la liquidation de la société et la ruine de milliers d'épargnants. Puis, en novembre 1892, les révélations de la presse nationaliste et antisémite, exposant au grand jour la corruption de certains membres du gouvernement. Reinach est retrouvé mort à son domicile, Herz s'enfuit en Angleterre.

Édouard Drumont, dans *La Libre Parole*, puis le député Delahaye, à la tribune de la Chambre, fustigent une République vendue aux puissances d'argent. À l'extrême gauche, Jaurès n'est pas plus tendre, tandis qu'une partie de la classe ouvrière, n'attendant plus rien des républicains bourgeois ni du suffrage universel, se tourne vers l'anarchie.

Des bas de laine bien trop étroits

Une augmentation de capital devient nécessaire. Le bas de laine des Français est la solution toute trouvée, à la condition toutefois de ne pas perdre la confiance des épargnants. Lesseps doit donc

PASSE-PASSE

Le Petit Journal du 2 juillet 1894 égratigne Georges Clemenceau, chef du groupe radical à l'Assemblée, accusé – jusqu'au Palais-Bourbon – de jongler avec l'argent des petits épargnants.



Parmi les pièces délicates du ministère de l'Intérieur, deux rapports datés des 26 et 30 janvier 1893 laissent entendre que « M^{me} Carnot avait reçu, ainsi que le bruit en avait couru, 200 000 francs de la compagnie de Panamá ». Il s'agit de l'épouse du président de la République en exercice, dont le père aurait lui-même reçu cent parts. Ces bruits viennent d'un informateur proche de Louise Michel, à Londres, mais l'ancienne communarde les tient du polémiste Henri Rochefort et de l'ancien préfet de police Louis Andrieux, généralement bien informés. La corruption aurait donc gangrené jusqu'au chef de l'État, et ce n'est pas un hasard si celui-ci, le 24 juin 1894, est poignardé à Lyon par l'anarchiste Sante Jeronimo Caserio.

Une liste de suspects, un seul coupable

Lesseps, condamné à cinq ans de prison, ne les fera pas : il s'éteint en son château le 7 décembre 1894. Pour les responsables politiques, l'orage passe. Seul le ministre des Travaux publics, Charles Baihaut, fait l'objet d'une condamnation pénale : il a commis l'erreur d'avouer, tandis que les autres parlementaires ne risquent qu'une sanction politique. Aux législatives de 1893, la droite et les socialistes progressent, au détriment des radicaux.

Parmi les victimes de ce scrutin figure un certain Georges Clemenceau. Le ministre de l'Intérieur le décrit comme « très affecté » d'avoir



À LA BARRE Les fleurons de l'ingénierie française Lesseps et Eiffel ainsi que les administrateurs de la Compagnie Henri Cottu et Marius Fontane (de g. à dr.) sont les têtes d'affiche du procès qui s'ouvre en mars 1893. Les deux premiers prévenus, condamnés, seront graciés.



ÉPILOGUE

Panamá jette le discrédit sur cette « République bourgeoise et capitaliste » honnie des anarchistes. En 1893, Auguste Vaillant fait exploser une bombe à l'Assemblée. Le président Sadi Carnot, qui refuse de commuer la peine du terroriste – et dont l'épouse était elle aussi compromise dans le scandale... –, est poignardé en 1894 par l'un de ses homologues, l'Italien Caserio.

été mis en cause, en raison de sa proximité avec Cornélius Herz, et l'ex-député du Var est considéré comme « absolument fini comme homme politique »... Aucun document, pourtant, ne

prouve sa culpabilité, et rien ne pourra être opposé au retour de celui qui deviendra « le premier flic de France » en 1906, puis le Père la Victoire à la fin de la Grande Guerre. ■

1897

Collaboration des polices russe et française au sujet de l'activiste Oulianov.

1903

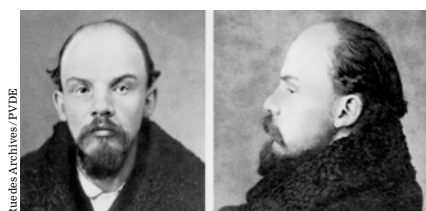
Oulianov est signalé en Suisse, où il est étroitement surveillé, comme d'autres anti-tsaristes qui s'y sont réfugiés.

1904

La police des chemins de fer française traque à son tour le révolutionnaire.

Le contexte

Camarade Lénine et sieur Oulianov : l'identité de l'«homme de la Lena», en exil depuis sa sortie de prison, en 1900, dupe jusqu'en 1908 les limiers lancés à ses trousses. Ce jeu de piste à grande échelle qui les mobilise à travers toute l'Europe et l'ampleur du protocole de surveillance révèlent aussi la peur que font peser, à l'aube du XX^e siècle, les menées des activistes rouges.



Lénine pisté par les policiers français !

La police politique suit à la trace un certain «Oulianov» depuis 1904 ! Mieux : les Français collaborent en toute discrétion avec leurs homologues suisses et russes. Rien ne filtrera.

Par Martine Devillers-Argouarc'h

Vladimir Oulianov prend le pseudonyme de Lénine en 1902 pour publier son plaidoyer en faveur d'un leadership – *Que faire ?* – qui le propulse au premier rang des opposants au tsar. Mais la police n'apprendra cela qu'en mars 1908, comme en témoigne le rapport d'un commissaire, exhumé du fonds Panthéon : « Il résulte d'indications qui me parviennent qu'il y aurait identité entre le sieur Lénine [...] et le sieur Oulianov. »

L'auteur



Historienne, traductrice d'une biographie de Lénine (Perrin, 2012), elle a publié *Charles Bell, chirurgien à Waterloo* (Michalon).

Longtemps secrètes – Lénine est un sujet brûlant, une boîte de Pandore à conserver à l'abri des regards curieux –, ces archives nous révèlent la longue traque d'un Lénine-Oulianov hautement suspect. Pendant sa relégation sibérienne, à la suite de son arrestation en 1895 avec tous ses collaborateurs de l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière, dont il est le leader, Oulianov est déjà dans le collimateur du ministère russe de l'Intérieur. Un peu plus tard, sans faire le rappo-

chement, les autorités ajoutent Lénine sur la liste des révolutionnaires à surveiller.

Au terme de trois années d'exil et de réflexion studieuse, Oulianov quitte la Russie pour la Suisse avec une étonnante facilité : négligence de l'Okhrana, la police tsariste, ravie de voir s'éloigner les esprits révolutionnaires, ou ruse savante pour mieux épier leurs faits et gestes ?

Cette «étincelle dont jaillira la flamme»

Car le fonds Panthéon nous apprend aussi qu'entre les polices française et tsariste les informations circulent. Et qu'en Suisse, où les opposants se sont regroupés, les Français ont aussi leur réseau. La police des chemins de fer d'Annemasse a ouvert un dossier « Surveillance des révolutionnaires russes » et collabore étroitement avec la Sûreté générale à Paris.

À Genève, Oulianov lance *Iskra* («étincelle»), journal clandestin dont le siège sera à Munich, loin des querelles internes. Il ne sait pas que cette «étincelle dont jaillira la flamme» est déjà repérée. Comme lui. L'agent parisien de l'Okhrana, Piotr Ratchkovski, signale son intention de «porter la lutte sur le terrain politique». En Russie, le policier Zoubatov veut faire tomber cette «tête de la révolution».

En 1902, Oulianov s'efface devant Lénine, à l'insu de la police secrète. L'heure n'est pas encore aux captures photographiques permettant de



MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
POLICE SPÉCIALE
des Frontières de l'Est et de la Frontière
COMMISSARIAT
d'ANNEMASSE (H^{te} Savoie)
N° 171

Annemasse le 29 Janvier 1906.

Rapport

Surveillance
générale des
révolutionnaires
Russes

au sujet du s^r
Lenine

Dans ma communication du 15
Janvier courant, j'indiquais que d'après divers
renseignements reçus par des réfugiés russes
résidant en Suisse, on croyait que le
s^r Lenine, parti de Genève pour prendre
part au mouvement révolutionnaire,
était du nombre de ceux qui avaient été
arrêtés à Moscou et fusillés.

Une information fait connaître
que Lenine a réussi à s'échapper de
Moscou au moment de la répression,
et qu'il se trouvait actuellement en
Finlande. En tout cas, il continue à
s'occuper de propagande révolutionnaire.

Le Commissaire spécial



La valeur du document

Dès avant son installation à Paris, en 1908, Lénine est dans le collimateur de la Sûreté générale. Le commissariat d'Annemasse, qui note ses faits et gestes, s'appuie pour ce faire, comme le révèle ce rapport, sur un réseau d'informateurs basés en Suisse, où le bolchevik fait de fréquents séjours depuis 1900.

confondre les visages. Fin 1904, Lénine prend la tête des maximalistes. La révolution de 1905 stimule ce théoricien en verve, apôtre de la violence, qui préconise des méthodes barbares. Il faut l'arrêter. On le croit bientôt englouti par la vague de répression, mais, en janvier 1906, « une information fait connaître qu'il a réussi à s'échapper de Moscou [...] et se trouverait actuellement en Finlande ». L'Okhrana intensifie sa traque, obligeant le centre bolchevik à quitter Kuokkala pour la Suisse, fin 1907.

Genève. Au début, Lénine supporte mal ; il a l'impression « d'être venu s'y enterrer », puis le moral remonte, mais l'acharnement des autorités suisses accentue la difficulté des révolutionnaires à dénicher un logement. Il faut partir. À Londres, la vie est trop chère.

Paris, un « trou infect » selon le bolchevik

Désormais, le centre de l'émigration russe est établi à Paris, « un trou infect », maugrée le chef des bolcheviks. Les autres cadres insistent. D'ailleurs, la conférence du Parti va s'y tenir. Lénine arrive en décembre 1908, avec épouse, sœur, belle-mère, vélo, livres et imprimerie, surtout. D'après les archives de la Sûreté, les autorités « s'attendent » depuis le mois d'août à l'arrivée du leader du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR), l'un de ses « meilleurs orateurs ». À Paris, Lénine est

déjà fiché ; en mai, venu pour une conférence, il a crié : « La lutte se rallumera bientôt ! » En octobre, tout se précise : « Les dirigeants du [POSDR] quittent Genève [pour] Paris [avec] les archives et le drapeau du groupe, dont le siège unique sera désormais la France. »

La surveillance de Lénine continue. Pas un seul de ses coups de pédale qui ne soit consigné : de son domicile du 14^e à la Bibliothèque nationale ou à l'imprimerie, ses flâne-

ries du côté des bouquinistes, ses visites à Paul Lafargue, le gendre de Marx, à Draveil, ses activités à l'école de Longjumeau pour les cadres du Parti. Se sachant épié, il rit du mouchard qui poireaute sous la pluie : « Qu'il se mouille donc, cela lui rafraîchira les idées ! » En avril 1912, le comité central décide de recentrer l'action en Russie, avec un nouvel organe, la *Pravda*. Pour rester l'homme fort du bolchevisme, Lénine doit quitter la France. ■

NOTE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR DU 29 JANVIER 1906

« Annemasse, le 29 janvier 1906

Dans ma communication du 15 janvier courant, j'indiquais que d'après divers renseignements reçus par des réfugiés russes, résidant en Suisse, on croyait que le sieur Lenine [sic], parti de Genève pour prendre part au mouvement révolutionnaire était du nombre de ceux qui avaient été arrêtés à Moscou et fusillés.

Une information fait connaître que Lenine a réussi à s'échapper de Moscou au moment de la répression, et qu'il se trouverait actuellement en Finlande. En tout cas, il continue de s'occuper de propagande révolutionnaire.

Le commissaire général [signature]

Surveillance générale des révolutionnaires russes. Au sujet du s^r Lenine. (AN, F/7/15978/1)

1902

Condamné par le tribunal de la Seine pour escroquerie. Landru échappe à la police en changeant de patronyme.

1904

Arrêté, il est incarcéré pendant deux ans.

1906

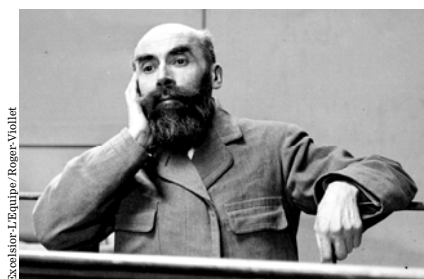
Il est écroué pour escroquerie et usurpation d'identité.

1910

Nouvelle arnaque, commise sous le nom de Paul Morel : trois ans de prison.

Les faits

Déjà fiché et condamné à plusieurs reprises pour abus de confiance et usurpation d'identité, Landru est, en 1914, sous la menace d'une nouvelle interpellation. Il bascule alors dans la clandestinité et, profitant du contexte trouble de la guerre, séduit des veuves sous des noms d'emprunt pour les voler, avant de les tuer en brûlant leur corps. Les forces de l'ordre mettront cinq ans à le confondre.



Excelsior, L'Équipe, Roger-Viollet

Landru : mais qu'a fait la police ? !

Quel amateurisme dans les recherches sur l'«escroc», devenu coupable de onze meurtres ! Rappel des faits, à la lumière d'archives accablantes pour les enquêteurs.

Par Dominique Lormier

Veuve et mère d'un garçon, Georgette Cuchet, la première des disparues, découvre en février 1914 cette annonce dans la presse : « Monsieur sérieux, désire épouser veuve ou femme inconnue entre 35 et 45 ans. » Elle décide d'y répondre et rencontre peu après, dans un café du faubourg Montmartre, un homme élégant âgé d'une cinquantaine d'années, les yeux noirs profondément enfoncés, portant une barbe brune qui pointe en avant. D'une conversation agréable, ce monsieur, qui dit s'appeler Diard, fait la

L'auteur



Historien et écrivain, il a publié plus de 100 livres. Le dernier : *Gabriele D'Annunzio ou le Roman de la Belle Époque* (Éd. du Rocher).

conquête de la veuve. D'autres rencontres vont suivre.

Diard ne fait rien d'extraordinaire, mais il prodigue chaque fois ces petites attentions qui font tellement plaisir : des chocolats ou des fleurs. Il prononce ensuite le mot tant attendu pour une veuve encore jeune, « mariage ». Georgette, séduite et conquise, se montre prête à épouser cet homme si convenable, si séduisant avec sa voix de baryton et, de surcroît, fonctionnaire... Diard accepte même d'accueillir comme son propre fils l'enfant du premier mariage de sa future épouse.

Le couple s'installe d'abord dans un appartement à Chantilly. Georgette fait part de son bonheur à sa famille et à ses amis. Sa sœur, invitée à prendre le thé chez les jeunes mariés, n'est pas du tout séduite par le personnage.

Mais Georgette, amoureuse, n'a que faire des inquiétudes de sa sœur. Diard, lui, a compris. Il décide de fuir la belle-famille. Il s'installe avec Georgette et son fils dans une villa à Vernouillet, près de Saint-Germain-en-Laye, dans les Yvelines, au début de 1915. La femme et le fils disparaissent subitement. Diard →

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR
DIRECTION
DE LA SURETÉ GÉNÉRALE
CONTROLE GÉNÉRAL
DES SERVICES DE RECHERCHES
JUDICIAIRES

169/73 9.67.672
République Française

RECHERCHES

au Service de l'identité Judiciaire

Nom Sandru
Prénoms Henri Désiré
Né le 12 April 1869
A Paris (19^e arr.)
Profession
Domiciles divers

Paris, le 5 April 1915

Le Contrôleur Général des Services

Résultat des Recherches

4 ans, la dernière
4 ans, 1000 fr. de
escroquerie (Paris)

Ministère
de l'Intérieur
Direction
de la Sûreté Générale
Police Judiciaire
1^{re} Brigade régionale
de Police mobile

Signalement

Age 45 ans
Taille 1 m 53,9
Cheveux ch. br.
Yeux br.
Moustes br.
Barbe br.
Classe 3.4
Ancienneté 2.2.4
Périphérie p. r. m.
Assurance p. r. m.
Indemnisation p. r. m.
Hauts p. r. m.
Longue p. r. m.

169/73 Modèle N°2
Notice Individuelle

à dater au moment de l'annotation

Nom Sandru
Prénoms Henri, Charles, Désiré
Surnoms
Né le 12 avril 1869
A Paris (9^e)
Domicile 76 Rue Roghechouart à Paris
Fils de Lucien, Sylvain
Et de Lucie, Moreuil
Profession de ses Domiciles
Quel est leur Domicile
Profession de l'individu mécanicien
Résidences antérieures
Est-il marié oui
Date et lieu du mariage

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR

DIRECTION
DE LA SURETÉ GÉNÉRALE

CONTROLE GÉNÉRAL
DES SERVICES DE RECHERCHES
JUDICIAIRES

169/73 67.672
République Française

RECHERCHES

au Service de l'identité Judiciaire

Nom Sandru (1)
Prénoms Henri Désiré
Né le 12 avril 1869
Paris 19^e

Profession ingénieur civil
Domiciles divers, objet mandat d'arrêt de M. Genty,
Parquet de la Seine, pour abus de confiance, révisé
30-6-1914.
Paris, le 17 juillet 1914

Le Contrôleur Général des Services de Recherches Judiciaires,

RÉSULTAT DES RECHERCHES

(1) Cet individu n'avait-il pas pris le nom de Natier-Dujardin?

C.C.A. Inc. 169 { mesuré et H à Paris
H. 70 { le 17 Xbre 1903 sous Natier-Dujardin
ou Landru - 38 ans.

Sous: Sandru, Henri, Désiré, né 30-

6 condamnations

2 ans 1000 fr. 4.1.1910. escroquerie abus de
confiance
3 ans 1000 fr. Paris 28.5.1910. escroquerie
abus de confiance
3 ans 1000 fr. Lille 9.8.1910. escroquerie

La valeur des documents

Landru, Dupont, Natier, Frémyet, Diard, Guil-
let... À qui a-t-on affaire? se demande-t-on
au ministère. À un escroc à la petite semaine,
multirécidiviste, à la fiche anthropométrique
établie. Pendant que la police tergiverse,
les familles s'inquiètent et multiplient les
démarches pour avoir des nouvelles des
disparues. On enregistre leur procès-verbal -
sans suite. Pour qu'enfin les choses bougent,
il faudra toute l'opiniâtreté d'une parente des
promises, qui adresse sa requête au procureur
de la République en 1919 - cinq ans après
le début de la cavale de Landru. Moins d'une
semaine plus tard, l'«escroc» était arrêté...

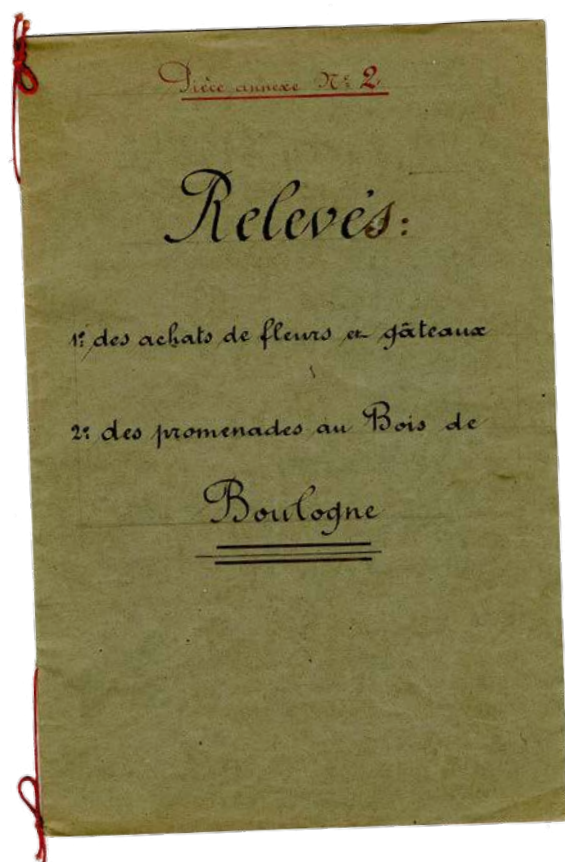
FICHES DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Ci-contre:

« Résultat des recherches
Cet individu n'aurait-il pas pris
le nom de Natier-Dujardin?
Mesuré et (?) à Paris le 17 Xbre
1903 sous Natier-Dujardin
ou Landru - 38 ans.

Sous: Landru, Henri, Désiré,
né (?), 6 condamnations. Les dernières:
2 ans, 50 fr., 10^e [chambre],
4.1.1910 escroquerie abus
de confiance
3 ans, 100 fr., Paris, 28.5.1910
escroquerie, abus de confiance
3 ans, 100 fr., Lille, 9.8.1910
escroquerie. »

(AN, F/7/15977/1)



Archives Nationales

FRAIS GÉNÉRAUX

Landru note les moindres dépenses consenties pour parvenir à ses fins avec ses conquêtes. Une habitude héritée de son mariage, quand il tenait la comptabilité du foyer.

→ tranquillise le voisinage en affirmant qu'ils séjournent en Grande-Bretagne pour une période indéfinie.

Il publie, sous de faux noms, d'autres annonces matrimoniales qui lui valent des dizaines de réponses, classées méthodiquement. La deuxième victime, une veuve de 46 ans, s'appelle Laborde-Line. Elle possède un beau mobilier, d'importantes économies. Il use de tout son charme pour la séduire. Il la convainc au bout d'une semaine de se marier avec lui. Le 15 juillet 1915, le couple s'installe à Vernouillet. Peu après, la nouvelle épouse ne donne plus signe de vie...

Nouvelle annonce, nouvelle conquête, nouvelle élue : M^{me} Guillin, 51 ans, pas très belle, mais venant de faire un important héritage. Le 2 août 1915, ils partent pour Vernouillet. Et puis plus rien...

M^{me} Héon cède comme les précédentes. Seulement, cette



Albert Harlingue / Roger-Viollet

PROMISE Au bras de Fernande Segret, 25 ans, sa maîtresse au moment de son arrestation. Elle connaît sa double vie mais ignore ses crimes. Ne s'étant jamais remise d'avoir perdu son amour, elle se suicidera en 1968, le jour anniversaire où il l'avait demandée en mariage.

fois, notre séducteur décide d'abandonner Vernouillet, où on commence à le remarquer : ces femmes qu'il amène avec lui et dont on n'entend plus parler, et puis, toujours cette fumée qui sort de la cheminée, cette odeur désagréable...

L'Ermitage, ce nid d'amour discret

L'homme emménage dans une villa à Gambais, à 60 kilomètres de Paris environ, dans un endroit éloigné de tout voisinage indiscret. La villa, qu'il a louée sous le nom de Dupont, se

nomme L'Ermitage. La femme disparaît subitement... Anne Collomb, veuve de 39 ans, dispose de 8 000 francs d'économies. Elle part pour Gambais le 27 décembre 1916 fêter le Nouvel An avec son futur époux. Pour la première fois, la famille de la disparue porte plainte, mais celle-ci n'aboutit pas. En 1916, la police a très peu d'effectifs, beaucoup de ses hommes se trouvent mobilisés au front ou traquent les déserteurs.

Andrée Babelay, la sixième conquête, fait figure d'exception : 19 ans, jeune et jolie, intelligente et sans fortune. Elle

« Je ne sais pas ce qu'il y a en lui, mais il me fait peur.
Son regard effrayant m'angoisse. On dirait le diable »

Anne-Marie Pascal, avant-dernière victime de Landru



Le dimanche 13 avril 1919, on remarque cet humble entre-filet publié dans *Le Petit Journal* : « La première brigade mobile a arrêté hier à Paris un individu élégamment vêtu, presque complètement chauve mais portant une abondante barbe noire. Il s'appellerait Henri Nandru. Il est actuellement inculpé de vols qualifiés et d'escroqueries, mais des charges plus lourdes pèseraient sur lui. »

Une carte de visite au nom de Lucien Guillet

La famille de M^{me} Collomb, la cinquième disparue dans la liste tragique, va être à l'origine de tout. Elle écrit au maire de Gambais pour demander des nouvelles de sa parente et d'un certain M. Fremyet – nom d'emprunt de Nandru, Landru de son vrai nom. Peu de temps après, la famille de M^{me} Buisson, la numéro sept de la liste, se manifeste à son tour auprès de l'édile, en demandant si M. Dupont habite bien la villa L'Ermitage, car c'est sous ce faux nom que Landru a loué cette maison.

Le maire trouve étrange ces deux disparitions, à si peu d'intervalle de surcroît : et si Dupont et Fremyet étaient la même personne ? Il transmet l'affaire à la police. Celle-ci agit rapidement. L'inspecteur Belin, chargé de l'enquête, rend visite à la sœur de M^{me} Buisson, qui ne peut donner qu'une description physique de l'individu recherché ; elle ne connaît pas sa véritable identité. Par une chance extraordinaire, elle →

n'a pas été recrutée comme les autres par annonce, notre séducteur l'a rencontrée dans le métro. Il a fait sa connaissance en lui cédant sa place. Le 12 avril 1917, ils partent pour Gambais. Le lendemain, par un beau jour de printemps, une nauséabonde fumée noire s'échappe de la cheminée de la jolie villa entourée de fleurs...

M^{me} Buisson, belle femme de 46 ans, met deux ans pour céder, de 1915 à 1917, puis finit par succomber. Le couple se rend à Gambais le 19 août 1917. Le « soupirant » retourne à Paris, seul... M^{me} Jaume, rencontrée en 1917 à la suite d'une annonce dans *L'Écho de Paris*, pose au séducteur un problème nouveau : catholique pratiquante, elle refuse d'aller à Gambais avant le mariage. L'homme se fait pressant et lui promet de l'épouser. Le 27 novembre 1917, ils vont

BOURREAU DES CŒURS

Le macabre tableau de chasse du don juan. (Une absente : M^{me} Héon, sa quatrième proie.)

ensemble au Sacré-Cœur pour prier le ciel de bénir leur prochaine union. Et c'est le départ pour Gambais...

Anne-Marie Pascal rencontre son futur mari au début de l'année 1918. Elle cède difficilement, non pas à cause de ses principes, mais par intuition. Elle écrit d'ailleurs à sa tante : « Je ne sais pas ce qu'il y a en lui, mais il me fait peur. Son regard effrayant m'angoisse. On dirait le diable. » Mais le mot magique de « mariage » joue encore son rôle. L'homme fait tout ce qu'il faut pour la séduire, sans ménager ses dépenses. Départ pour Gambais le 4 avril 1918...

Vient enfin la dernière, M^{lle} Marchadier, une ancienne prostituée. Ils partent le 13 janvier 1919 pour Gambais... Onze disparitions, dont dix femmes et le fils de la première, M^{me} Cuchet. La guerre est terminée depuis plusieurs mois.

La noire comptabilité des éléments à charge fait apparaître également des billets de train pour Gambais – **allers-retours pour Landru, allers simples pour les disparues**

→ aperçoit l'homme, quelques jours plus tard, rue de Rivoli, en compagnie d'une femme. Ils sont entrés dans un magasin pour acheter une porcelaine. L'inspecteur, prévenu par la sœur de M^{me} Buisson, s'y précipite. En consultant le livre des commandes, il découvre un nom et une adresse : Lucien Guillet, ingénieur, 76, rue de Rochechouart, Paris...

Dans la cuisinière, des os humains carbonisés

Le lendemain matin, à 6 heures, l'inspecteur Belin frappe à la porte de l'adresse indiquée. Un petit homme maigre en pyjama, la cinquantaine, chauve et barbu, ouvre. Le lendemain, 13 avril 1919,

paraît dans *Le Petit Journal* l'entrefilet relatant l'arrestation de «Nandru». Par la suite, la police perquisitionne chez celui qui se fait appeler Guillet. Outre qu'il s'appelle en réalité Landru, elle trouve bien des choses intéressantes, dont un carnet, avec les achats de billets de chemin de fer, les noms des dix femmes disparues et quelques dates, puis le fichier de 283 noms de femmes, classés par ordre alphabétique.

Durant plus d'une journée, cinq policiers interrogent Landru tour à tour, sans lui laisser une minute de répit. Au bout d'une vingtaine d'heures, après avoir répondu poliment et négativement aux questions, Landru s'endort ! Réveillé sans ménagement, il s'excuse. Les

policiers se remettent à le questionner, mais Landru s'affaisse de nouveau après dix minutes. Il est tout de même inculpé, sans avoir rien avoué.

Les interrogatoires se déroulent désormais dans le bureau du juge d'instructions, M. Bonin. Landru est accompagné de son avocat, M^e de Moro-Giafferi. On a découvert dans la cuisinière de Gambais des os humains carbonisés, provenant de trois crânes, cinq pieds et six mains. Il y a également ce hangar que possède Landru à Clichy, dans lequel était entassé du mobilier appartenant aux dix disparues.

Des riverains évoquent à leur tour des fumées épaisses et des odeurs nauséabondes venant de la mystérieuse villa,

La folle dérive d'un escroc ordinaire

Henri Désiré Landru voit le jour le 12 avril 1869 au sein d'une famille parisienne aisée : père industriel et mère couturière. À l'école religieuse, il se distingue par sa conduite irréprochable. Il manifeste même un penchant mystique. Enfant de chœur tous les dimanches, il sert la messe. Après l'école, il se spécialise dans le dessin et entre dans un bureau d'architecte. Pour arrondir ses fins de mois, il travaille

aussi comme comptable et comme vendeur. À 20 ans, il accomplit son service militaire et termine sous-officier. Il épouse ensuite Marie-Catherine Rémy, une cousine, avec qui il aura quatre enfants. Époux modèle, bon père et mari attentionné, il n'a jamais un mot plus haut que l'autre. Il ne boit pas, ne fume pas, ne fait pas parler de lui. Pour tous ses voisins, c'est un homme charmant et sympathique. Depuis son mariage, il a

pris l'habitude de noter sur un carnet toutes les dépenses du ménage. C'est cette mesquinerie qui va l'entraîner sur la mauvaise pente. Pour Landru, il n'y a pas de petits profits. Il ouvre un cabinet d'architecte et se livre à de petites escroqueries, pour lesquelles il est condamné à quelques centaines de francs d'amende et plusieurs jours de prison. En juillet 1914, il est condamné à quatre années

d'emprisonnement, mais par défaut, car il a disparu, abandonnant son foyer, sa femme et ses enfants. Introuvable, Landru demeure pourtant toujours à Paris, où il vit sous de faux noms. Durant les cinq années qui suivent, il se fait appeler Diard, Petit, Fremyet, Dupont, Guillet, Forest de Bergieux... Coupé du monde, en rupture avec la société, il se cache. Et c'est alors que lui vient l'idée de l'escroquerie de mariage... D. L.



Albert Harlingue / Roger-Viollet

FACE-À-FACE La police, enquêtant sur les disparitions, ne fait pas le rapprochement avec l'homme en fuite depuis 1914. Par chance, en 1919, une parente d'une des fiancées reconnaît le meurtrier présumé de sa sœur et alerte les forces de l'ordre.

où les perquisitions permettent également de découvrir les cadavres de trois chiens ayant appartenu à M^{me} Marchadier et celui du chat de M^{me} Pascal. Des villes portuaires et frontalières, lettres et télégrammes se succèdent pour confirmer que personne n'a vu ni enregistré les dix femmes disparues. La noire comptabilité des éléments à charge fait également apparaître des billets de train pour Gambais, allers-retours pour Landru, allers simples pour les disparues...

L'instruction dure deux ans et demi. Le dossier terminé comprend quelque 7000 pages. On a interrogé les 273 femmes figurant au fichier et qui n'ont pas disparu. Durant ces deux ans et demi, Landru s'est constamment rendu dans le bureau du juge, toujours aussi aimable, poli, saluant dans les couloirs les journalistes, les huissiers et les avocats.

Son procès s'ouvre à Versailles le 7 novembre 1921. Il attire toute l'attention du pays. On compte 150 témoins. Une foule immense, le Tout-Paris de la littérature, du spectacle, de la politique, du journalisme, et même des notables étrangers se pressent aux marches du palais. Pour le public, Landru est devenu un mythe.

L'ex-enfant de chœur ne veut pas de messe

La troisième journée du procès est marquée par l'énoncé des 11 meurtres. Les pièces à conviction présentées sont là pour le rappeler : objets ayant appartenu à des femmes – robes, corsets, bas, dentelles, des perruques, accessoires de maquillage... On se souvient alors que derrière ce petit homme barbu qui plaisante se cache en réalité l'un des plus grands criminels de l'Histoire.

Et c'est le défilé des témoins, dont la plupart appartiennent aux familles des victimes. Le public ne rit plus.

Le réquisitoire de l'avocat M^e Godefroy est terrible. Tout accable Landru. Le jury se réunit à 19 heures. Après deux heures de délibération, il rend son verdict : coupable, Landru condamné à mort. Le recours en cassation est rejeté le 2 février 1922.

Le 25 février, à 5 heures, la porte de la cellule s'ouvre. Entrent M. Beguin, substitut du procureur de la République, son avocat et un aumônier. Landru répète qu'il est innocent et s'habille. Il refuse le verre de rhum et la cigarette du condamné. À l'ecclésiastique qui lui propose d'entendre la messe, l'ancien enfant de chœur répond, et ce furent ses dernières paroles : « Non, monsieur l'abbé. Il ne faut pas faire attendre ces messieurs... » ■

7 Février 1893.

La Libre Parole

Notice

sur M. Jules Guérin

Rédacteur.

**La valeur
du document**

Jules Guérin est loin d'être inconnu des services de police quand éclate le rocambolesque épisode de «fort Chabrol». Ses brûlots de journaliste polémiste et son adhésion aux thèses nationalistes ont attiré sur lui l'œil de la Sûreté générale, comme l'atteste ce rapport de police, antérieur de six ans à l'événement. Une note qui dépeint – dans un style curieusement romanesque – le personnage sur les plans physique comme moral.

Note

M. Jules Guérin, demeure rue de Belleville n°.....

Physiquement : figure rasée, peu expressive, un peu somnolente. Tête énorme. C'est un homme de haute taille, le colosse de la "Libre Parole"; celui qui, dans les réunions publiques, se croise les bras et tient les tapageurs en respect. Sa force physique, son allure d'hercule, lui valent un grand succès dans le public des meetings. Dans le bataillon antijuif, il est le gros mousquetaire, Porthos, si M. de Morès en est le d'Artagnan. Quand il a un gourdin à la main, il fait plus qu'en imposer; il intimide.

Moralement : c'est un des plus convaincus dans le milieu antisémite, et M. Drumont l'aime pour sa franche nature. Il veut lutter

NOTE DU 7 FÉVRIER 1893

En marge du document :

« La Libre Parole/Notice sur M. Jules Guérin »

« 7 février 1893

Physiquement : figure rasée, peu expressive, un peu somnolente. Tête énorme. C'est un homme de haute taille, le colosse de la « Libre Parole »; celui qui, dans les réunions publiques, se croise les bras et tient les tapageurs en respect. Sa force physique, son allure d'hercule lui valent un grand succès dans le public des meetings. Dans le bataillon antijuif, il est le gros mousquetaire, Porthos, si M. de Morès en est le d'Artagnan. Quand il a un gourdin à la main, il fait plus qu'en imposer... il intimide.

Moralement : c'est un des plus convaincus dans le milieu antisémite, et M. Drumont l'aime pour sa franche nature. Il veut lutter contre les voleurs, les accapareurs; les souffrances du peuple ne lui sont pas indifférentes. »

(AN, F/7/15964/2 et/3)

1893

Jules Guérin officie comme journaliste à *La Libre Parole*, organe nationaliste fondé par Édouard Drumont.

1897

Il préside la Ligue anti-sémitique et antimaçonnique de France.

1899

Le groupuscule établit son siège rue de Chabrol, à Paris, dans un immeuble transformé en forteresse.

12 août

Arrestations des principaux meneurs nationalistes et antisémites. Guérin et certains ligueurs se retranchent dans leur QG.

20 sept.

Les assiégés se rendent sans effusion de sang.

Le contexte

En cette fin de XIX^e siècle, la III^e République vit une période trouble. En 1892, le scandale de Panamá éclabousse toute la classe politique et débouche sur une crise de confiance et une vague d'attentats. Deux ans plus tard, c'est l'affaire Dreyfus qui divise le pays en deux camps. Le ministère de l'Intérieur redoute un coup d'État des nationalistes et surveille ses meneurs les plus en vue, dont Jules Guérin.



Lax-In-Fine/Leemage

«Fort Chabrol» : les dessous d'un siège

À l'été 1899, les forces de l'ordre encerclent l'immeuble parisien du 51, rue de Chabrol. Leur mission : déloger les ultras nationalistes et leur meneur, Jules Guérin. Un assaut qui va durer... trente-huit jours !

Par Denis Lefebvre

En ce début d'année 1899, le mouvement nationaliste est à son apogée ; les incidents se multiplient. La mort du président de la République, Félix Faure, le 16 février à l'Élysée, entraîne deux jours plus tard l'élection d'Émile Loubet, que l'extrême droite exècre depuis l'affaire de Panamá (*lire p. 22*). Le 23 février, à l'issue des obsèques de Faure, Paul Déroulède, le chef de la Ligue des patriotes, tente un coup d'État, mais l'armée refuse de le suivre, et il est arrêté. L'agi-

L'auteur



Olivier Clément

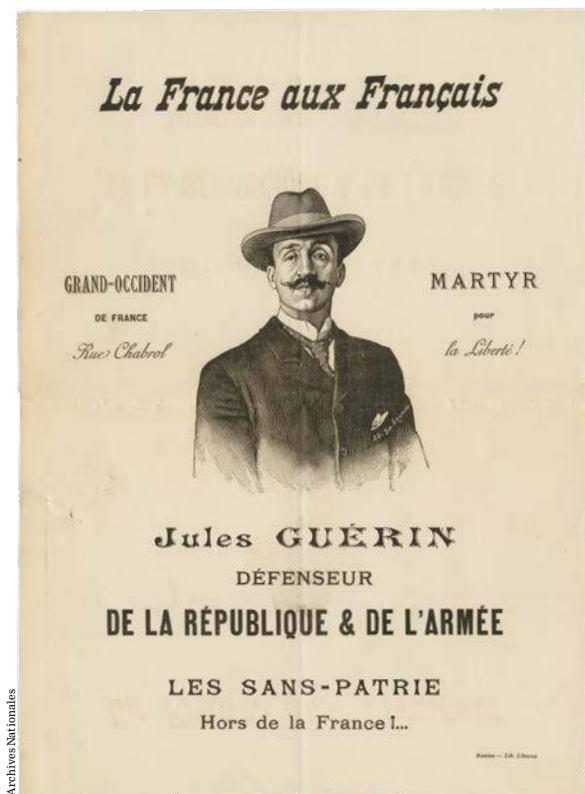
Journaliste, historien, directeur de collection («L'encyclopédie du socialisme») et auteur des *Secrets de l'expédition Suez* (Perrin).

tation est intense dans tous ces mouvements qui occupent la rue. Et s'ils ne s'entendent guère, ils ont pour points communs la haine de la République et l'antisémitisme.

La décision de la Cour de cassation, le 3 juin 1899, de casser le jugement de 1894 – qui avait condamné Dreyfus – et de demander la réouverture du procès met le feu aux poudres. Le lendemain, Émile Loubet est agressé pendant le Grand Prix d'Auteuil. Début août, des bruits de complot se répandent dans Paris ; le 12, les pouvoirs

publics procèdent à des arrestations dans les milieux nationalistes, antisémites et royalistes. Les quatre groupes les plus importants sont décapités : Ligue des patriotes, Jeunesse antisémitique, royalistes de l'Œillet blanc et Ligue antisémitique.

Un homme échappe au coup de filet, le patron de cette dernière organisation : Jules Guérin. Il se réfugie dans ses locaux de la rue de Chabrol, dans le 9^e arrondissement de Paris. Des lieux luxueusement aménagés, vastes et destinés à ➔



DANDY

«La France aux Français» : le mot d'ordre n'est pas nouveau. Guérin le fait sien sur cette affiche du Grand Occident de France – le nouveau nom, adopté en 1899, de sa Ligue antisémite.

→ plusieurs usages : salles de travail et de conférences, appartement personnel de Guérin, ateliers de fabrication du journal de la Ligue, *L'Antijuif*. L'ensemble est très bien protégé : volets blindés, porte cochère garnie de multiples verrous, grilles à barreaux de fer qui coupent les espaces intérieurs ; des armes aussi, pistolets et fusils de chasse, sans oublier quelques masses d'armes.

Guérin s'y barricade avec une dizaine de fidèles : l'homme vit entouré de gros bras recrutés aux abattoirs de la Villette, adeptes des bagarres, qui font taire les contradicteurs dans les réunions publiques. Ils sont monarchistes, Guérin aussi. Il en retire de nombreux subsides, qui lui permettent de mener grand train, souvent au grand dam des autres groupes nationalistes.

L'homme a de quoi séduire. Par son physique : il est beau, élégant, musclé. Par son bagou aussi, son art oratoire : il sait enflammer les foules avec des arguments et des slogans simples. Il s'en prend aux poli-



DÉCOR Sur la façade du «fort», un calicot reprend le slogan «Vive l'armée, à bas les traîtres», entouré de drapeaux tricolores ornés d'un épi de blé et d'une feuille de chêne, symboles de la Ligue.

tiques, aux Juifs, à la République, aux francs-maçons. C'est d'ailleurs en référence au Grand Orient de France qu'il a créé son Grand Occident de France, dont les membres font précéder leur signature de deux points, référence aux trois points en forme de triangle des maçons. Et il ajoute en guise de «plaisanterie» : «Deux poings sur la gueule.»

«Hâbleur et fanfaron, tartarin haineux»

Peu importe que Guérin ait commis quelques trafics, que ses affaires n'aient jamais marché, depuis 1897 au moins, il ne vit que de politique, les rapports de police de l'époque l'attestent. Et il en vit bien. Dans ses Mémoires, *La Vie intime des commissariats*, parus en 1926, le commissaire de police Ernest Raynaud voit en lui un «agitateur forcené [...]. Hâbleur et fanfaron, il offrait l'image d'un tartarin haineux». Sur-tout, Raynaud ne paraît pas le prendre au sérieux : il ajoute qu'il «passait pour une casse-

role» – autrement dit, un mouchard. Le préfet Louis Lépine, dans ses *Souvenirs*, le dépeint quant à lui sous les traits d'«un aventurier sans foi ni loi».

Le 12 août 1899, Guérin entre en «résistance». Le siège peut commencer. Il multiplie les appels : «Quoi qu'il arrive, les antijuifs enfermés au Grand Occident de France sauront faire leur devoir. Ceux qui sont prêts à mourir pour la cause de la liberté vous saluent.» La police est présente, mais les mailles du filet sont bien lâches, et les assiégés facilement ravitaillés...

«Curieux» siège, note le journaliste Raphaël Viau. Lépine estime que le blocus n'était pas sérieux, ajoutant qu'un des officiers chargés de la garde, assis sur une chaise, lisait ostensiblement *La Libre Parole*, quotidien nationaliste. Les journalistes sont nombreux, les Parisiens aussi, qui assistent au spectacle. Bientôt, l'agence Cook organise même un arrêt rue de Chabrol pour ses touristes étrangers ! On n'est pas loin de la farce.

« Curieux » blocus, note un journaliste, perméable au ravitaillement des assiégés tandis qu'un officier chargé de la garde lit ostensiblement un journal nationaliste

Le 20 septembre, Guérin se rend – la veille, Dreyfus a été gracié par le président de la République... Il rejoint à la prison de la Santé les nationalistes arrêtés le 12 août. Leur procès, commencé en novembre, se clôt en janvier 1900. Guérin est condamné à dix ans de prison. En juillet 1901, sa peine est commuée en bannissement, et il s'installe en Belgique, où il « joue au châtelain », selon un rapport de police : on s'intéresse encore à lui. Amnistié en 1905, il rentre en France, où il meurt en 1910.

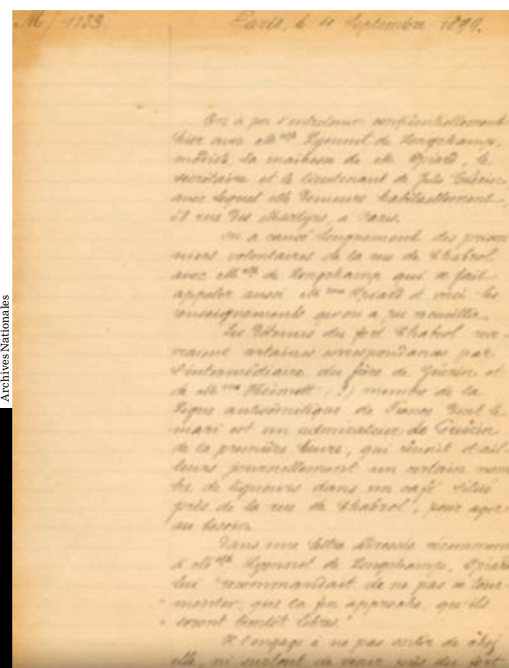
La piste du mouchard de la police

Étrange affaire que celle de la rue de Chabrol ! Bien sûr, la menace nationaliste est réelle en 1899, mais la République était-elle en danger ? Certes, le climat s'est dégradé depuis

plusieurs mois, et la montée des opposants au régime républicain est une évidence. Mais, à y regarder de plus près, leur unanimité de façade éclate dès qu'est abordée la question cruciale : que faire ? En ce qui concerne les chefs nationalistes, Raphaël Viau évoque « une lutte sourde, un débinage féroce, dans le but d'attirer le plus d'argent possible dans la caisse de leur ligue, d'amener à eux les gros sous conservateurs, royalistes et bonapartistes ». Ils vivent d'agitation, sur fond d'antisémitisme et de dénonciation des puissants. Ils complotent en permanence, mais sont incapables de se projeter dans l'avenir. Ce qui est finalement le plus à craindre pour la République, c'est ce climat d'agitation permanente.

Et que dire de Guérin et de l'affaire ? Là réside le secret d'État. Ernest Raynaud voyait

en lui « une casserole », sans apporter de preuves, bien sûr. Était-il un auxiliaire de la police ? Aurait-il mené cette opération pour détourner l'opinion publique, alors que s'ouvrait, dans un climat de haine, le procès de révision de Dreyfus ? C'est ce que nombre de nationalistes ont soutenu après coup. Les archives restent vides à ce propos. Un silence qui n'est pas une preuve. Surtout s'il s'agit d'une opération montée. ■



Rapport du 4 septembre 1899

L'épisode de fort Chabrol défraie la chronique pendant la durée du siège. La police dispose de son réseau d'informateurs, qui glanent les confidences des proches des assiégés. C'est le cas de l'auteur – anonyme – de cette note.

« Guérin doit avoir avec lui 32 ou 35 hommes déterminés à lui obéir : mais particulièrement [Charles] Spiard [argenteur de L'Antijuif] et M. Gille qui prennent volontiers la garde sur le toit de l'immeuble assiégé. » (AN, F/7)

Guérin doit avoir avec lui 32 ou 35 hommes déterminés à lui obéir ; mais particulièrement Spiard et le S^r Gille qui prennent volontiers la garde sur le toit de l'immeuble assiégé.

31 janv. 58

Loi-cadre pour l'Algérie adoptée par l'Assemblée nationale.

26 avril

Les partisans de l'Algérie française défilent à Alger pour exiger un gouvernement de salut public.

12 mai

Le FLN exécute trois prisonniers français en réaction au bombardement de Sakiet Sidi Youssef.

13 mai

À Alger, le gouvernement général est envahi. Le général Massu prend la tête d'un comité de salut public.

Le contexte

La IV^e République, minée par son instabilité parlementaire chronique, ne parvient pas à mettre un terme au conflit algérien. La crise atteint son paroxysme en 1958. En France et dans la colonie monte un climat insurrectionnel qui inquiète les nations voisines. En mars, la Grande-Bretagne dépêche son ambassadeur auprès de De Gaulle pour sonder les intentions du Général.



Rue des Archives/Talandier

« De Gaulle ne reviendra pas » : parole d'Anglais !

Les archives de Kew montrent que les Britanniques ont été bernés par le Général. Qui, face à la montée des périls à Alger, en 1958, a su revenir au pouvoir.

Par François Malye

C'est l'une des plus belles comédies livrées par De Gaulle. Dans un document des archives britanniques, l'ambassadeur de la Couronne à Paris, Gladwyn Jebb, rend compte de ses impressions à la suite de la visite rendue au Général le 20 mars 1958, cinq semaines avant la crise du 13 mai, qui va le porter au pouvoir.

Un De Gaulle maussade, vieilli, qui reçoit l'ambassadeur dans son bureau « défraîchi » de la rue de Solfé-

L'auteur



Grand reporter au *Point*, il s'apprête à publier *De Gaulle vu par les Anglais* aux éditions Calmann-Lévy.

rino. Évoquant son âge, il lui déclare qu'il sera mort avant d'être appelé au pouvoir. L'ambassadeur, qui a « pris le taureau par les cornes » en faisant état des rumeurs de son retour, en est pour ses frais. Et de Gaulle en rajoute pour l'égayer. Ode à l'Angleterre, qui reste « l'une des nations les plus remarquables du monde », hommage à Churchill, lecture de quelques pages du volume de ses *Mémoires* à paraître... L'ambassadeur repart ébloui, estimant que personne ne ressemble au Général. Mais sur-

tout, l'essentiel : « Je n'ai pas discerné chez lui le moindre désir de revenir au pouvoir. » Et de préciser : « Soit le Général est un bon acteur, soit il se soucie plus du passé et de l'avenir que du présent. »

De Gaulle est un excellent comédien. Il ne pense qu'à l'avenir et à ce moment, proche, où il va diriger à nouveau le pays. Pour cela, il lui faut maintenir l'ambiguïté, ne décourager personne ; bref, se faire désirer sans commettre l'irréparable. Le matin même de cet entretien avec l'ambassadeur →

CONFIDENTIALRECORD OF CONVERSATION WITH GENERAL
DE GAULLE - 20th MARCH, 1958.

After the usual preliminaries, during which, however, he did not ask why I had come to see him, I tried to draw the General on current events by referring to the Anglo-American good offices in the Tunisian affair. The General said that he was against good offices in principle. Perhaps they would not be so bad if they were secret, but to the French, the appointment of Good Officers who had perforce to conduct their operations with much publicity, was something

- 2 -

La valeur du document

La crise algérienne vue de l'étranger: durant les mois qui précèdent le retour de De Gaulle aux affaires, les ambassades américaine et britannique, redoutant une extension du conflit et un putsch orchestré par l'armée, multiplient les échanges de vues. Le document ci-contre révèle l'une de ces conversations secrètes qui forment la trame de fond des ambassades. Il montre également comment, pour prendre le monde de vitesse, le Général a habilement induit en erreur le diplomate anglais chargé de recueillir, au plus fort de la crise, ses confidences.

interview about the formation of any European or Western European economic or political grouping? The General said that this was certainly so. None of M. Monnet's bright ideas had ever had anything real behind them. The first of these had been the proposal, later taken up by himself and by Sir Winston Churchill, that there should be a complete union of France and the United Kingdom. The object of this, however, had been to emphasise certain realities by proposing something much larger and grander which, however, was completely unrealistic. The French phrase for such a proceeding as "noyer le poisson" and M. Monnet, in his view, was the greatest living drowner of fish. Thus, it was not at all possible so far as Western Europe was concerned, to rationalise production of e.g. motor cars, the French making the type and the Germans and Italians another. (I inter-posed that I hoped the General would agree that such rationalisation might include the United Kingdom also - but the General opined that our excellent system of Imperial Preferences would hardly permit us to take part in any such scheme). It was however useless to think that any supra-national authority could succeed, such as the "European Parliament", to the Presidency of which M. Schumann had just been appointed. The final triumph of M. Monnet had been his proposed Western

RECORD OF CONVERSATION WITH GENERAL DE GAULLE - 20TH MARCH, 1958

Mémoire en neuf points, de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en France, Gladwyn Jebb, après son entretien du 20 mars 1958 avec le général de Gaulle. (Nous avons traduit des extraits des points 7 et 8.)

7. At this point I thought it best to take the bull by the horns. There was almost universal belief in Paris, I said, that the present system was weak and did not work properly. This fact had caused some to say that the only cure was the return to power of General de Gaulle. Others, however, maintained that this event, if it occurred, would quickly be followed by the establishment of a Front Populaire. I would be most interested if the General could give me his candid view of such possibilities.

8. The General at once abandoned the attitude of careful reserve which he had maintained during the conversation. He said it was obvious that since de Gaulle (and from here on he referred to himself in the third person) had told the nation in 1946 that the Constitution of the Fourth Republic could not possibly work, and since he had subsequently been proved abundantly right, it was evident that in the event of the régime grinding to a stop de Gaulle would be likely to be called in to clear up the mess. Apart from the present powerless régime, he was, in fact, the only alternative to Communism. There was nothing personal about this, he continued, it was not the fault of the individuals who formed or led the rival groups in the Assembly. Some of these were indeed admirable people. It was simply that the machine was far too complicated and resulted in every tendency cancelling out every other tendency. His own scheme, as was known, had been very different. But he doubted whether he would ever have a chance to put it into operation. If he did not - and he was 67 years old - then he agreed that the Front Populaire, or something like it, was the only other possibility. "I tell you, Mr. Ambassador, that all the chances are that before this régime collapses de Gaulle will be dead!"

« 7. J'ai expliqué qu'à Paris tout le monde pensait que le système politique actuel est faible et fonctionne mal. Cela pousse certains à dire que la seule solution serait de voir de Gaulle revenir au pouvoir. D'autres, cependant, estiment que, si cela arrivait, un front populaire ne tarderait pas à s'établir. J'étais très intéressé d'entendre le Général parler franchement de ces perspectives.

8. Le Général a soudainement abandonné l'attitude réservée et méfiante qu'il avait adoptée tout au long de notre entretien [et déclara:] "Je vous le dis, monsieur l'ambassadeur, toutes les chances sont réunies pour que de Gaulle soit mort avant la chute de ce régime." » (THE NATIONAL ARCHIVES, KEW: PREM 11/2338)

« Dictature, non, mais pleins pouvoirs, certes. [...] la grande différence entre les dictatures [...] et ma façon de voir et d'agir, c'est que moi, je rends des comptes »

→ britannique, il a fait venir Raymond Triboulet, un fidèle, qui lui a exposé précisément comment devaient s'enchaîner les événements pour son retour aux affaires : appel solennel du président de la République, René Coty, aval des Chambres et procédure simplifiée. Mais de Gaulle sait aussi qu'il faut parfois aider le destin.

Le pestiféré retranché dans son Olympe

Deux ans plus tôt, le 28 octobre 1956, il a fait cette remarque à l'ambassadeur des États-Unis, Douglas Dillon : « Il y a eu treize régimes différents depuis la Révolution et aucun d'entre eux ne s'est volontairement réformé. Ces régimes ont pris fin en raison d'une crise. Je m'attends à ce que l'Histoire se répète et à ce que le Parlement ne joue qu'un rôle limité dans le processus qui aboutira à un changement de Constitution. » La crise est là.

Depuis février 1956, la politique de Guy Mollet a embrasé l'Algérie. Envoi du contingent, pouvoirs spéciaux, tortures, exécutions capitales des militants du FLN. Guy Mollet a cédé la place à Maurice Bourgès-Maunoury, qui ne tiendra que trois mois et auquel, après une vacance de pouvoir de cinq semaines, succède Félix Gaillard. Un pouvoir bien fragile qui tombe sur l'affaire de Sakiet Sidi Youssef. Le 8 février 1958, l'aviation française, excédée de l'aide apportée par la Tunisie au FLN, bombarde ce village situé de l'autre côté de la frontière avec l'Algérie, provo-



Ruedes Archives / RDA

L'ULTIME RECOURS

En mai 1958, les appels à l'homme du 18 Juin se multiplient, comme ici à Oran. Le 15, le Général se déclare « prêt à assumer les pouvoirs de la République ».

quant une crise internationale qui aboutira à la chute du gouvernement, le 15 avril.

Recevoir l'ambassadeur de Tunisie Mohamed Masmoudi, à Colombey, le 9 février, est le premier geste qui fait entrer à nouveau de Gaulle dans l'arène politique. Lui, le pestiféré, que la IV^e République a mis de côté, est retranché dans son Olympe, à Colombey-les-Deux-Églises, d'où il maintient le contact avec l'extérieur par l'intermédiaire d'Olivier Guichard. Autour de lui, toujours prêts à agir, une myriade d'associations et de groupes nés de la Résistance, de l'aventure gaulliste ou de

celle du RPF, certains d'entre eux militant pour un retour au pouvoir sans trop se soucier des formes légales. Mais quand le journaliste et député Louis Terrenoire, le 5 mars, évoque le mot « dictateur », de Gaulle fait une réponse ferme : « Dictature, non, mais pleins pouvoirs, certes. Voyez-vous, la grande différence entre les dictatures que nous avons connues en Europe et ma façon de voir et d'agir, c'est que moi, je rends des comptes. Les dictateurs se font plébisciter une première fois. Puis c'est fini. Ils ne rendent jamais compte de leurs actes. »



PLÉBISCITÉ

Le 4 juin, le nouveau président du Conseil se rend en Algérie. Des milliers de personnes se pressent sur le parcours de l'aéroport d'Alger au Forum, où il lance à la foule sa célèbre réplique « Je vous ai compris ! ».

En réalité, le « coup », comme disent les Britanniques, sera virtuel. Rien à voir avec le 18-Brumaire ou le 2 décembre 1851. Il s'agit de le suggérer afin que de Gaulle soit appelé. Pour beaucoup, il est le dernier recours pour sauver un régime politique qui se délite. Tandis que René Pleven tente de monter un gouvernement, les conspirateurs avancent sous différents masques.

Il y a des personnages d'extrême droite, mais aussi des aficionados du Général, comme Michel Debré, Jacques Soustelle et Jacques Foccart. À Alger, c'est un personnage de roman, Léon Delbecque, ancien résistant et activiste-né, qui prend les choses en main. Là-bas, on peut compter sur une armée lasse des attermoissements des régimes précédents et sur les braillards habituels du chaudron algérois. De Gaulle, lui, ne prend plus aucune initiative. Il vise haut. Ses seuls interlocuteurs sont le président de la République,

le Parlement, l'armée. C'est à Alger, le 13 mai, que tout commence. La manifestation qui y est prévue déborde, la foule s'empare du Gouvernement général, et un comité de salut public dirigé par le général Massu est proclamé. Pendant ce temps à Paris, le nouveau président du Conseil, Pierre Pfimlin, peine à être investi dans la nuit. On supplie de Gaulle de s'adresser au pays. Il refuse. Trop tôt.

Le général Salan franchit le Rubicon

Le 14 mai, face à la foule algéroise, forcé par Delbecque, le général Salan franchit le Rubicon et crie « Vive de Gaulle ! ». Cette fois, le Général sort de son silence par un communiqué digne des plus belles heures, qui se conclut ainsi : « Naguère, le pays, dans ses profondeurs, m'a fait confiance pour conduire tout entier jusqu'à son salut. Aujourd'hui, devant les épreuves qui

montent de nouveau vers lui, qu'il sache que je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République. »

Le 19 mai, de Gaulle tient une conférence de presse au palais d'Orsay. Il lui faut rassurer ceux qui s'inquiètent d'un coup de force. Non, à 67 ans, il ne va pas embrasser une carrière de dictateur. S'il apparaît au départ vieilli et fatigué, il charme l'auditoire. Dans le même temps, ce qui reste de l'État fond au fil des heures.

À Alger, les militaires font monter la pression et planifient l'opération *Résurrection*, prévoyant un débarquement des parachutistes en France le 28 mai. De Gaulle, informé, ne dit rien. Le lendemain, la victoire est là. Le président de la République, René Coty, dans un communiqué, fait appel au « plus illustre des Français ». Le soir même, de Gaulle est reçu par Coty à l'Élysée. L'opération *Résurrection* est démontée. Le 1^{er} juin, de Gaulle est investi président du Conseil. ■

1944

Création de la Direction générale des études et recherches (DGER), rattachée aux services secrets français.

1945

Sänder (spécialiste de la propulsion supersonique) et Schardin (expert en balistique) sont capturés par la DGER.

1946

Les États-Unis sélectionnent les meilleurs scientifiques allemands pour travailler à leurs côtés (opération *Paperclip*).

1950

Heinrich Hertel, ancien de Heinkel et Junker, retourne en Allemagne après cinq ans passés en France.

Les faits

Durant l'Occupation, la France, autrefois pionnière dans les domaines de l'aéronautique et de l'automobile, a vu fondre son avance technologique. Les services secrets recherchent donc tous les spécialistes allemands susceptibles de combler le retard hexagonal. L'apport de ces hommes va s'avérer particulièrement fructueux dans le domaine de l'aviation, en posant les bases de la coopération européenne dont Airbus sera le joyau.



Pierre-Jahan / Roger-Viollet

1945 : la course aux cerveaux allemands

Deutsche Qualität: à la Libération, l'industrie française se relève grâce à l'apport d'ingénieurs d'outre-Rhin saisis par les services secrets. Un sujet longtemps tabou.

Par Rémi Kauffer

De 1940 à 1944, l'industrie française plafonne pendant que ses homologues des pays restés dans la guerre tournent à plein régime. Du coup, la compétitivité hexagonale s'effondre, et le précieux savoir-faire tricolore disparaît en partie. Ajoutez à cela le pillage systématique des entreprises françaises par les nazis, l'effet des bombardements alliés, plus certains sabotages, assez sélectifs heureusement, opérés par la Résistance. Résultat : ça va mal !

L'auteur



Marie-Amélie Journe / Devine

Membre du comité éditorial d'*Historia*, il sort en septembre une *Histoire des services secrets de l'Antiquité à nos jours* (Perrin).

C'est sur ce sombre constat que débutent quelques grandes aventures industrielles françaises, comme celle de la populaire 4 CV des usines Renault ou celle d'Airbus, fleuron de l'aviation de transport. Il y a bien des raisons à cette course frénétique aux cerveaux et aux spécialistes des entreprises qui met aux prises Américains, Britanniques et Soviétiques.

Les agents secrets français parcourent donc l'Allemagne en ruine en quête de savants et de professionnels allemands de haut niveau. Et s'en tirent

plutôt bien. Ainsi l'ingénieur autrichien de réputation mondiale Ferdinand Porsche est-il enlevé au nez et à la barbe des Américains en décembre 1945 par l'équipe de la Direction générale des études et recherches (DGER) du lieutenant Raymond Hamel. Après une étape à la prison de Dijon, Porsche est pris en charge par la Section réparations-restitutions du ministère de la Production industrielle. Sa nouvelle affectation : les usines Renault, fraîchement nationalisées sous la houlette d'une →

Affaire PORSCHE

FP/RL - 8.3.51

- 1*) - Extrait du numéro de "L'AUTOMOBILE" de Mars 1951, page 24 :
- "1946-47 - Participation à la 4 ch RENAULT -
- "..... La fin des hostilités le trouva à Gmund en Carinthie autrichienne. Il est invité par RENAULT qui désire lancer au plus vite sa petite voiture à grande diffusion. Son séjour à Billancourt n'est pas du goût d'un autre constructeur qui fait réincarcérer le vieillard à Baden-Baden puis à Dijon.

- 2*) - Précisions sur le séjour et l'activité de M. PORSCHE en 1946-47-
- a) - 14 Mai 1946 - Lettre de M. LEFAUCHEUX à M. Marcel PAUL, Ministre de la Production Industrielle - précisant les conditions du séjour de MM. PORSCHE et PIERRE

"Monsieur le Ministre,

"En exécution de la décision
"été notifiée par MM. ANDRE
"FLEURY, Chef
"Ils sont
"dan

- b) - Lettre du Ministre de la Production Industrielle du 5 Juillet 1946 - CAB. N° 22265 J 2, AR.51.245, répondant à la lettre précédente et précisant :

"4*) - Il serait absurde de notre part de ne pas utiliser les ingénieurs allemands en cause qui, vous le savez, nous ont été si précieusement disputés par nos alliés. L'appréciation qu'ils émettront sur chaque problème, y compris sur la 4 cv Renault doit être pour nous un élément de réflexion et non un jugement. Nous devons tenir compte de toutes les expériences; il est donc indispensable qu'ils puissent visiter l'usine Renault en détail et essayer la voiture 4 cv dans les conditions que vous jugerez convenables."

- c) - Lettre de M. LAMARCA à M. LEFAUCHEUX, le 11 Septembre 1946, demandant que des problèmes soient posés à M. PORSCHE et qu'une liaison effective soit réalisée entre les Services techniques de la Régie et lui.

- d) - Premier contact entre M. PICARD et M. PORSCHE le 17 Septembre 1946.

- e) - 3 Octobre 1946 - Essai, par M. PORSCHE, des prototypes 4 cv n° 7 et 8 (Rapport du 4 Octobre 1946).

- f) - A la conférence du 21 Septembre 1946 avec MM. ANDRE et FAUVELAIS, du Cabinet du Ministre, M. PORSCHE

La valeur des documents

Arrêté en Autriche à la fin de la guerre, Ferdinand Porsche est conduit en France au printemps 1946 et remis aux... agents de sécurité de la RNUR - la toute nouvelle Régie nationale des usines Renault. Dans sa résidence surveillée de Meudon, on soumet à son expertise deux dossiers dans l'espoir « d'utiliser au maximum l'expérience acquise par cet ingénieur en matière de construction automobile et de construction d'usines » : celui de la toute nouvelle « petite voiture à grande diffusion » (la future 4 CV) et un projet de nouveau site de fabrication (l'usine de Flins, qui sera inaugurée en 1952).

HUILE

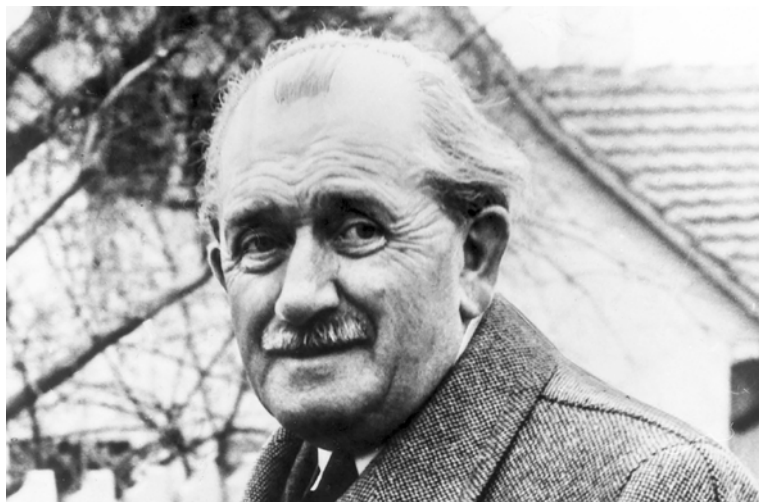
Sous le nazisme, Porsche modernise les méthodes de production de son usine de Wolfsburg. Un tel savoir-faire constitue pour Renault une « prise de guerre » appréciable.

→ figure de la Résistance, Pierre Lefauchaux. Porsche va avoir son mot à dire dans la mise au point de la 4 CV. Un rôle que la régie, honneur national oblige, ne clame pas sur tous les toits.

Honneur national à ménager à tout prix en ces temps d'exaltation patriotique : l'amour-propre français nécessite, en effet, le secret le plus total. D'où le rôle privilégié des « services » dans toute l'opération. À Vienne, Hamel, toujours lui, récupère chez Magda Schneider, mère de la future actrice de cinéma Romy Schneider, l'homme qu'elle abritait : le grand spécialiste allemand de l'aéronautique, le Dr Junke. Le retard français en ce domaine est le plus criant. Il faut le combler d'urgence.

D'ex-nazis relancent l'aéronautique

Prenez le cas de Felix Kracht. Premier pilote à franchir les Alpes en planeur en 1937, cet ingénieur de génie a dirigé l'institut allemand de recherches sur le vol à voile (*Deutsche Forschungsanstalt für Segelflug*), basé à Prien, au sud-est de Munich. Premiers à le repérer, les Américains lui envoient le légendaire Charles Lindbergh, pionnier du survol de l'Atlantique. Légendaire mais sans doute trop arrogant :



Ullstein Bild / Roger-Viollet

leur entrevue du 4 juin 1945 tourne court. Tablant sur son orgueil scientifique et non sur l'appât du gain, les hommes de la DGER et l'ingénieur de l'air Michel Decker vont obtenir mieux : Kracht vient travailler en France. Avec le polytechnicien Henri Ziegler, ancien FFI, il est à la base du projet Airbus – preuve que, réconciliés, les ennemis d'hier peuvent bâtir de grandes choses ensemble.

Grandes, mais très discrètes. Comment une opinion publique marquée par la guerre et l'Occupation pourrait-elle accepter que des ouvriers français travaillent sous les ordres d'ingénieurs allemands ? C'est pourtant le cas. Un autre exemple ? Celui du motoriste Hermann Oestrich, père du réacteur BMW 003 et signataire d'un contrat de cinq ans avec la Société des aéroplanes Voisin, filiale nationalisée de la Société nationale d'études et de construction de moteurs d'aviation (Sneema), créée le 29 mai 1945 par nationalisation des usines Gnome & Rhône. Récupéré à Munich par la DGER, Oestrich règne sur l'ancienne usine Dornier

de Lindau-Rickenbach, située dans la zone d'occupation française en Allemagne.

Là, vont travailler sous ses ordres des techniciens et des ouvriers qualifiés français du secteur aéronautique. Certains étaient encore il y a peu au service de la machine de guerre allemande, soit en tant qu'employés sous contrat à *Aktien-Gesellschaft Otto-Flugzeugwerke G.m.b.H* (AGO), soit comme requis de force au titre du STO. Ces hommes ont d'abord œuvré en France, au sein du *Frontreparaturbetrieb GL* (entreprise de réparations) de Bièvres, référence 918 dans l'organigramme de l'AGO. Fin 1942, une vingtaine d'entre eux, dont un certain Georges Marchais, futur secrétaire général du PCF, a accepté de continuer leurs activités en Allemagne moyennant finance.

Le PCF dénonce ces drôles d'expatriés

En 1945, la plupart de ces expatriés sont intégrés à l'équipe Oestrich dans la zone d'occupation française. Là se poursuit la conception du réac-

C'est tout un pan de la difficile reconstruction du pays qu'il faut préserver des curiosités. Un seul mot d'ordre : « Cachez donc ces Allemands qu'on ne saurait voir ! »



BON VOL. Les usines du III^e Reich livrent les plus avancés des appareils à réaction, et la France va s'emparer du spécialiste de la propulsion, Hermann Oestrich, pour motoriser ses premiers jets de combat.

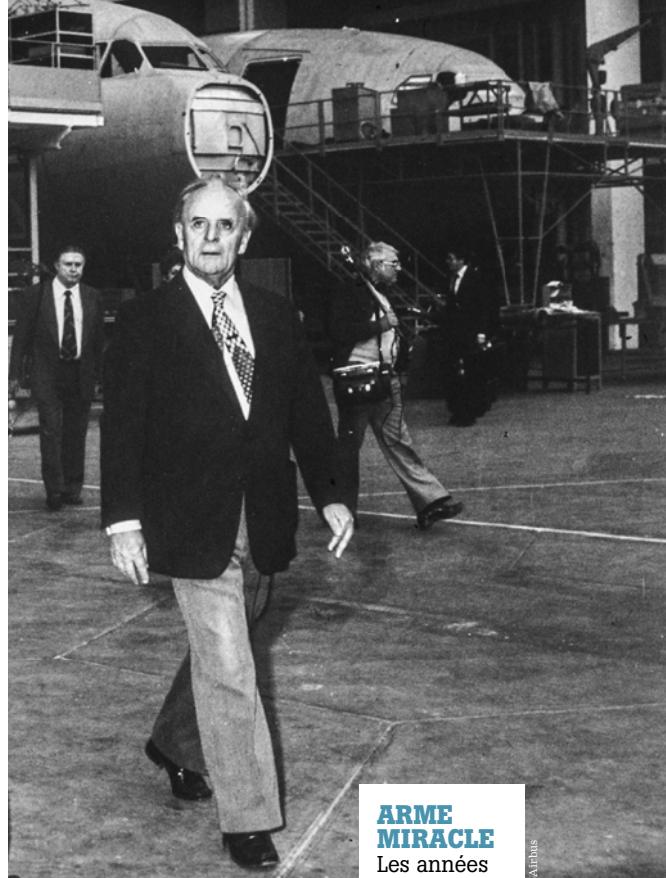
teur Atar (Ateliers techniques aéronautiques de Rickenbach), que la Snecma présentera comme 100 % français – honneur national encore.

En 1946, enfin, ces travailleurs sont rapatriés pour la majorité à Decize, dans la Nièvre, où ils doivent appliquer les directives de l'équipe d'Oestrich. Des effectifs qui se sont beaucoup étoffés, puisque 120 ingénieurs allemands sous contrat vivent désormais dans la petite ville. Bien payés, ils logent avec femmes et enfants dans des pavillons, roulent en auto – un luxe pour l'époque. Leurs épouses font les courses en ville, raflant les plus beaux fruits, les meilleurs morceaux de viande, les tissus de qualité. Provocation inadmissible

à l'heure où les ouvriers français tirent si fort la langue ! À l'été 1946, le ministre de l'Armement, Charles Tillon, visite la ville. Le PCF et la CGT du Nivernais voient là l'occasion de manifester contre ce qu'ils appellent la « deuxième occupation de Decize par les Boches » : Tillon n'est-il pas une figure de proue du parti communiste, membre du bureau politique ?

Utiliser le savoir-faire des anciens du STO

Quelle surprise quand, au vu de leurs banderoles, le camarade ministre, furieux, leur jette : « Vous n'êtes que des collabos ! » C'est qu'ils touchent du doigt un scandale qui compromettrait aussi bien Tillon et



ARME MIRACLE

Les années 1970 voient le succès d'Airbus. Son directeur technique, Felix Kracht, a auparavant travaillé sur les avions expérimentaux de la Luftwaffe – ceux-là même qui devaient changer le cours de la guerre...

son parti que la renaissance de notre aéronautique (précisons que celle-ci mobilise aussi des ingénieurs français).

Cachez donc ces Allemands que l'on ne saurait voir ! Camouflez aussi leurs auxiliaires français d'antan, malséants dans cette France d'après-guerre où la classe ouvrière est censée avoir soutenu en bloc la Résistance. À la demande du ministre de l'Air, l'appareil du PCF s'est chargé du travail. Objectif : « blanchir » les anciens ouvriers de Bièvres et de Rickenbach auxquels la CGT des Ateliers aéronautiques Voisin va généreusement distribuer des certificats de « bons Français » (*sic*) !

Couverts par le secret militaire allemand quand ils travaillaient pour l'AGO en France puis en Allemagne, voici Marchais et ses camarades protégés par un autre secret militaire, tricolore cette fois. Ainsi l'exige l'intérêt national : c'est tout un pan de la difficile reconstruction du pays qu'il faut préserver des curiosités malsaines. Des années vont ainsi s'écouler avant que les noms d'Oestrich, revendiqué par la Snecma, ou de Kracht, initiateur d'Airbus, cessent d'être tabous... ■

Betmann / CORBIS

Janv. 1952

Violents affrontements, à Ismaïlia, le long du canal, entre policiers égyptiens et soldats britanniques.

1953

Des bateaux européens et américains se rendant à Eilat, à la pointe sud d'Israël, sont arraisonnés par les Égyptiens.

Févr. 1954

Évinçant le Premier ministre Néguib, Gamal Abdel Nasser prend les rênes du pouvoir.

Juin 1956

Le nouveau rais nationalise le canal.

Les faits

En 1878, neuf ans après l'inauguration de cet axe maritime entre la mer Rouge et la Méditerranée, le partage des recettes résultant de son exploitation est ainsi défini : 75 % pour la Compagnie du canal maritime de Suez (franco-égyptienne puis franco-britannique après rachat des parts égyptiennes), 10 % pour les fondateurs, 15 % pour l'Égypte. Un accord remis en question par Nasser en 1956...



AFP

Le « protocole » secret de l'affaire de Suez

En 1956, toutes les précautions sont prises pour dissimuler la collusion clandestine entre Français, Britanniques et Israéliens contre l'Égypte. Jusqu'à ce que notre auteur se voie remettre un document explosif...

Par Denis Lefebvre

Dans ses grandes lignes, l'affaire de Suez est connue : la nationalisation du canal le 26 juillet 1956 par le président égyptien, Nasser ; la réaction des Français et des Britanniques ; la préparation d'une intervention armée ; l'attaque israélienne sur le Sinaï ; l'opération militaire franco-britannique ; les pressions américaines et soviétiques... Le 6 novembre, tout est stoppé. À la victoire des coalisés succède une déroute politique. Tout cela est établi.

On connaît les motivations principales : faire respecter le droit international, sauvegarder les intérêts de la France et de la Grande-Bretagne, liées depuis 1869 au canal, voire renverser Nasser, à la fois parce qu'il est un dictateur, que ses liens avec le bloc communiste se resserrent depuis plusieurs mois et qu'il est un fidèle soutien des indépendantistes algériens. Mais d'autres raisons doivent être mises en avant, au moins pour la France : protéger Israël. C'est là que se situe le grand secret de l'affaire de

Suez, un secret d'État préservé pendant des décennies, celui d'un traité élaboré – et signé – par les dirigeants de trois pays sans que l'opinion publique et les instances représentatives en aient été informées (*voir le document ci-contre*).

Dès la nationalisation, politiques et diplomates se mobilisent à travers toute la planète. Les militaires aussi, même si chacun est convaincu qu'une opération rapide ne peut être réalisée. Quelques jours à peine après le 26 juillet, un plan franco-britannique est mis en ➔

PROTOCOLE

Les résultats des conversations qui se sont déroulées à SEVRES du 22 au 24 Octobre 1956 entre les représentants des Gouvernements du Royaume-Uni de l'Etat d'Israël et de la France sont les suivants :

- 1° - Les Forces Israéliennes lancent le 29 octobre 1956 dans la soirée une opération d'envergure contre les Forces Egyptiennes en vue d'atteindre le lendemain la Zone du Canal.
- 2° - Les Gouvernements Britannique et Français constatant ces événements adressent respectivement et simultanément dans la journée du 30 octobre 1956 au Gouvernement Egyptien et Israélien les deux appels répondant aux lignes directrices suivantes :

A/ - Au Gouvernement Egyptien

- a) - arrêter toute action de guerre.
- b) - retirer toutes ses troupes à la distance de 10 milles du Canal.
- c) - accepter l'occupation temporaire des positions clés sur le Canal par les Forces anglo-françaises pour garantir la liberté du transit sur le Canal par les navires de toutes Nations jusqu'à un règlement définitif.

La valeur du document

Ni photo ni mémo - rien n'a filtré de l'entrevue où il a été décidé, à Sèvres, en octobre 1956, d'intervenir militairement pour libérer le canal. Trois exemplaires du « protocole » reprenant les termes de cet accord (*ci-dessus*) - paraphé par David Ben Gourion, Premier ministre d'Israël, Patrick Dean, du Foreign Office, et Christian Pineau, ministre français des Affaires étrangères - sont alors remis à chacune des parties impliquées. Craignant les fuites, les chefs des trois États impliqués s'emploient à faire disparaître cette pièce à conviction et vont jusqu'à nier son existence. En 2002, une photocopie du document est remise par la veuve de Christian Pineau à l'auteur de cet article. (Archives de l'Office universitaire de recherche socialiste/Guy Mollet)

B. B. J.
P. D.

David Ben-Gurion

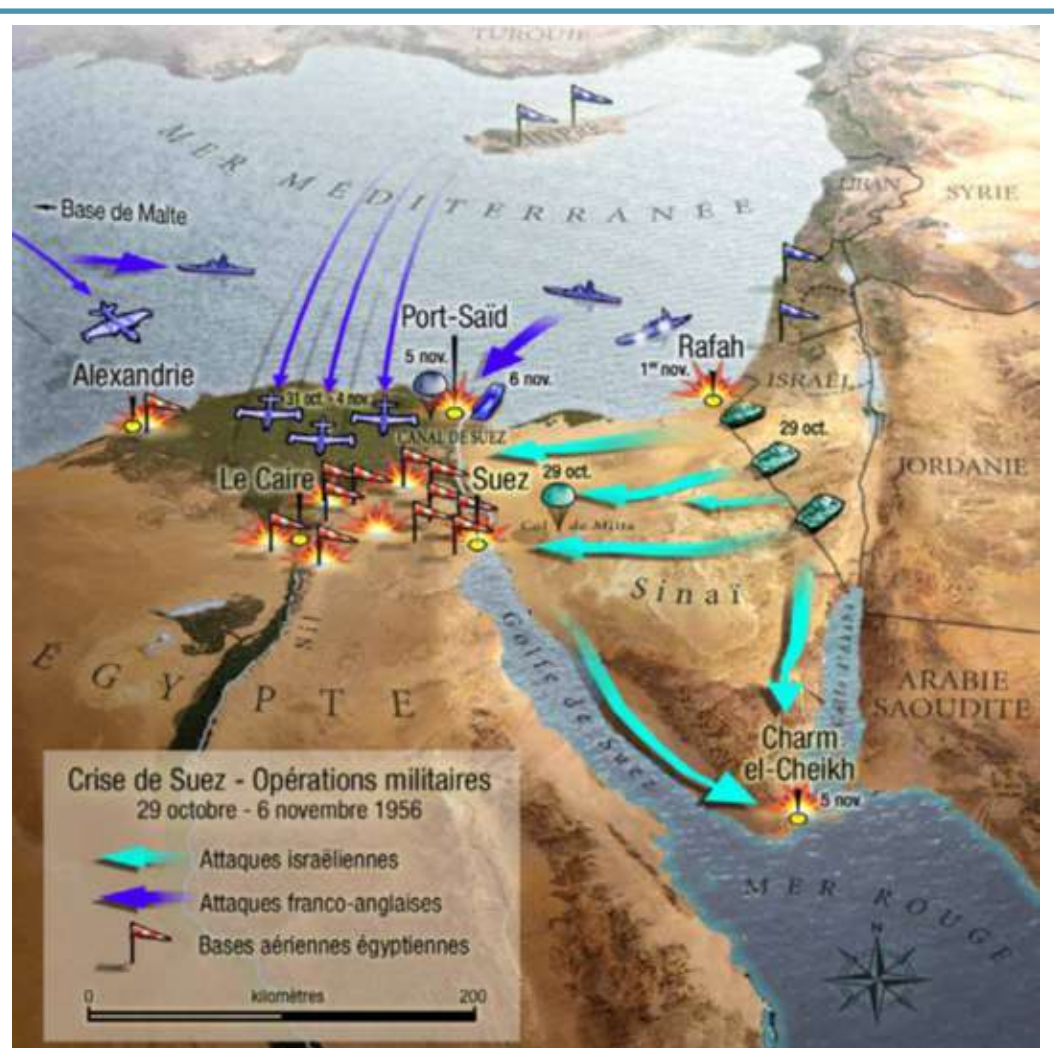
Patrick Dean

Christian Pineau

ÉCHEC AU RAIS

Le 29 octobre, l'armée israélienne envahit le Sinaï tandis que ses alliés occidentaux, à partir du 31 octobre, pilonnent les bases égyptiennes. Le soir du 5 novembre, une nuée de parachutistes sautent près de Port-Saïd : au matin du 6, commandos et chars débarquent et prennent le contrôle du canal.

Grégory Pruch



→ place, appelé *Mousquetaire* : il s'agit d'assurer le contrôle de la zone du canal avant son placement sous une autorité internationale. Les semaines passent, des variantes du plan sont adoptées.

Pour la France, seuls l'état-major et quelques politiques sont en prise avec les événements : le président du Conseil, Guy Mollet, le ministre de la Défense, Maurice Bourgès-Maunoury, le ministre des Affaires étrangères, Christian Pineau. Ce dernier ne travaille qu'avec une petite équipe très sûre, tenant à l'écart la plupart des diplomates et fonctionnaires du Quai d'Orsay, considérés comme arabophiles, et donc peu favorables à une intervention militaire contre l'Égypte. Très tôt, les

Français se tournent vers un allié potentiel, en première ligne dans cette région : Israël. L'État hébreu est menacé dans son existence par le monde arabe depuis sa naissance, en 1948, et plus encore depuis quelques mois, avec l'arrivée massive en Égypte d'armements en provenance du bloc communiste, la présence croissante de conseillers militaires soviétiques dans ce pays et l'interdiction faite à ses bateaux d'emprunter le canal de Suez.

Mollet équipe Israël en avions et en chars

Pourquoi la France veut-elle associer Israël ? Pour défendre ce pays né sur les ruines de l'Holocauste, mais surtout pour assister le seul

État démocratique du Moyen-Orient – qui peut servir de verrou afin d'empêcher la pénétration soviétique dans la région. Le socialiste Guy Mollet entend également aider une nation en marche vers le socialisme. Dès son arrivée au pouvoir, le 31 janvier 1956, il a fait parvenir de manière clandestine du matériel militaire en Israël : avions et chars...

À partir de septembre, des réunions régulières rassemblent militaires et politiques français et émissaires israéliens, à Paris, dans un premier temps. Shimon Peres, le futur président d'Israël, alors directeur général du ministère de la Défense, est l'interlocuteur privilégié des Français.

C'est à l'occasion d'une de ces réunions à Paris, le 30 sep-

ראש הממשלה
LE PREMIER MINISTRE

Jérusalem,
le 26 octobre 1956

Mon cher Président,

J'ai reçu votre lettre du 25 octobre 1956, dans laquelle vous confirmez l'accord du gouvernement français sur le résultat des conversations de Sèvres et les termes du protocole du 24 octobre 1956.

Vous m'informez d'autre part d'avoir reçu de Sir Anthony Eden une lettre par laquelle celui-ci confirme l'agrément du gouvernement britannique.

Je vous confirme, avec grand plaisir, l'accord du gouvernement israélien sur le résultat des conversations de Sèvres et les termes du protocole du 24 octobre 1956.

Croyez, mon cher Président, à l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

D. Ben-Gurion

Monsieur le Président Guy Mollet,
P a r i s.

Lettre de David Ben Gourion à Guy Mollet

Le 26 octobre, le Premier ministre israélien donne au président du Conseil son aval sur les négociations scellées entre son pays, la France et la Grande-Bretagne : « Je vous confirme, avec grand plaisir, l'accord du gouvernement israélien sur le résultat des conversations de Sèvres et les termes du protocole du 24 octobre 1956. »

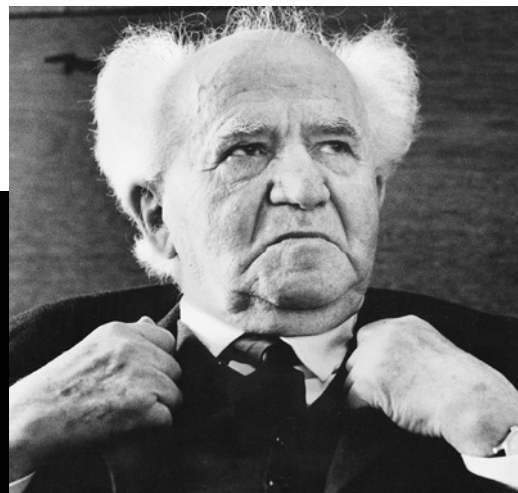
(Archives de l'Office universitaire de recherche socialiste/Guy Mollet)

tembre ou le 1^{er} octobre, dans un appartement du 7^e arrondissement, entre Guy Mollet, Christian Pineau, Maurice Bourgès-Maunoury, le général Challe (chef d'état-major général), Moshe Dayan (chef d'état-major de l'armée israélienne), Golda Meir (ministre des Affaires étrangères) et Shimon Peres qu'est examiné en détail ce qu'il est convenu d'appeler le « prétexte israélien » : Israël attaquera le premier l'Égypte, offrant ainsi aux Franco-Britanniques une excuse pour s'interposer entre les belligérants. Le 2 octobre, les généraux français Ely et Challe se rendent en Israël pour peaufiner ce plan. Le 3, à Matignon, Guy Mollet les reçoit avec Maurice Bourgès-Maunoury et son directeur de cabinet, Abel Thomas.

Les grandes lignes du plan sont arrêtées : défendre Israël, refuser la nationalisation du canal, empêcher la mainmise de l'Égypte sur cette région. Le 14, à l'occasion d'un voyage à Paris du Premier ministre britannique, Anthony Eden, le prétexte est adopté par les deux partenaires.

Londres et Tel-Aviv en chiens de faïence

Mais, jusque-là, Britanniques et Israéliens ne se sont pas encore rencontrés ! Un tel accord doit être formalisé entre les trois parties. La tâche n'est pas aisée, car les relations entre Londres et Tel-Aviv ne sont pas bonnes. Paris organise du 22 au 24 octobre une entrevue encore plus clandestine



que les précédentes. Les Israéliens arrivent en France le 22 à bord d'un avion français, le DC4 offert dans le passé à Charles de Gaulle par le président américain Truman.

L'aéroport retenu, discret, est celui de Brétigny-sur-Orge. La délégation israélienne est composée de David Ben Gourion, Moshe Dayan, Shimon Peres et quatre autres personnes. Ils sont emmenés en voiture à Sèvres, dans une maison isolée qui appartient au père de Fernand Bonnier de La Chapelle, ce jeune homme qui a tué l'amiral Darlan en 1942. Puis arrivent les Français : Mollet, Bourgès-Maunoury, Pineau, Thomas et sans doute →

MANÈGE A TROIS

Le Premier ministre israélien David Ben Gourion (en haut), son homologue britannique, Anthony Eden (ci-dessus, à g.), et le président du Conseil, Guy Mollet.

Sur l'enveloppe à en-tête du Quai d'Orsay, cette mention :
 « En cas d'accident, remettre personnellement ce dossier à
 M. Guy Mollet. **En cas d'impossibilité, le détruire.** »

→ quelques autres, mais on n'en sait pas plus, aucun mémo n'a été rédigé. Ben Gourion et Mollet se mettent d'accord sur l'opération. Puis arrivent les Britanniques : Selwyn Lloyd, le secrétaire d'État au Foreign Office, et Donald Logan, son secrétaire particulier. Le climat se refroidit soudainement, le protocole reprend ses droits. Dans son *Journal*, Moshe Dayan a évoqué le comportement de Lloyd : « Toute son attitude exprimait son dégoût, pour l'endroit, pour l'assistance et le sujet discuté. »

Malgré tout, les discussions avancent et, à la fin de cette première journée, Lloyd retourne à Londres présenter à Eden le plan en gestation. Les Français rentrent à Paris.

Le 23 octobre, Selwyn Lloyd envoie à Christian Pineau une lettre « diplomatique » qui ne préjuge pas la décision finale de son gouvernement. Les négociations reprennent à Sèvres le même jour, le plan est affiné.

Un simulacre d'appel à cesser le combat

Il s'organise ainsi : attaque israélienne sur le Sinaï le 29 octobre, débarquement franco-anglais à l'aube du 6 novembre (cette date ne sera finalement pas retenue). Entre-temps, les Français et les Britanniques enverront à Tel-Aviv et au Caire un ultimatum pour leur demander de cesser le combat... Bien sûr, Nasser refusera

de céder, les troupes des deux pays occidentaux interviendront alors sur le canal, pour séparer les belligérants : occupant cette zone, ils disposeront des meilleurs atouts pour régler la question de la nationalisation du 26 juillet.

Ce même 23 octobre, Pineau, à Londres, s'entretient avec Eden, qui juge le plan satisfaisant. Dans la matinée du 24, Ben Gourion informe ses collaborateurs qu'il se rallie au projet. Dans l'après-midi, il rencontre Guy Mollet et reçoit l'assurance de la France qu'Israël sera protégé par la marine et l'aviation françaises dès le début des hostilités. Revenu en France, Christian Pineau est accompagné d'un nouveau



TRIOMPHE Gamal Abdel Nasser, chantre du panarabisme (ici, à Alexandrie, le 30 juillet 1956) fait du canal le symbole de l'ingérence occidentale en terre arabe. En le nationalisant, il réalise un coup politique – et s'arroge surtout la totalité des droits de péage, là où l'Égypte n'en percevait qu'une infime partie.

STEF APP



VETO

L'intervention est unanimement dénoncée par les deux superpuissances, États-Unis et URSS. Son sort est réglé lors des sessions extraordinaires de l'Assemblée générale des Nations unies du 2 au 10 novembre 1956 (photo).

représentant britannique, Patrick Dean, sous-secrétaire au Foreign Office : Lloyd, hostile à l'opération, a été éliminé.

Les discussions reprennent à Sèvres. À 19 heures, un document dénommé « protocole », rédigé en français, est paraphé par les représentants des trois pays. Trois pages sur papier sans en-tête, comme il se doit. Si les deux premières pages portent en marge les initiales des trois signataires, leurs signatures complètes figurent au bas de la troisième : David Ben Gourion, Christian Pineau, Patrick Dean. Quelques mentions ont été ajoutées à la main dans le corps du texte, notamment les dates établissant le calendrier définitif des opérations.

Les différents protagonistes se séparent ensuite ; chacun rentre chez soi avec les originaux du texte, trois feuilles en trois exemplaires qui ne tardent pas à disparaître. Le texte constitue déjà un secret d'État : une guerre et son dérou-

lement ont été décidés entre trois États démocratiques, sans que leurs parlements respectifs se soient prononcés. Mais il est un autre secret, lié au devenir de ces documents. Ici, le conditionnel est de rigueur. Dès le 25 octobre, Anthony Eden aurait envoyé à Paris deux émissaires pour obtenir la destruction de l'exemplaire français et demander qu'il en soit fait de même pour celui emporté par Ben Gourion.

Nulle trace des originaux du « protocole »

Très critiqué dans son pays et au sein de son gouvernement, Eden entend faire disparaître toute preuve d'une collusion franco-britannique dans le projet israélien d'attaque de l'Égypte. A-t-il obtenu satisfaction ? Personne ne peut l'affirmer, mais les originaux n'ont jamais refait surface. Des photocopies ont été mises au jour en Israël et publiées en octobre 1996 dans

Le Nouvel Observateur. Quant à la France... Guy Mollet, dans ses archives pourtant bien riches sur l'affaire de Suez, n'a conservé que deux pages sur trois, sous forme de photocopies. Les archives de Christian Pineau, déposées aux Archives nationales, étaient désespérément vides. La totalité du document n'existait nulle part en France jusqu'en 2002, quand la veuve de l'ancien ministre nous a remis une enveloppe à en-tête du ministère des Affaires étrangères portant cette mention manuscrite de la main de Christian Pineau : « En cas d'accident, remettre personnellement ce dossier à M. Guy Mollet. En cas d'impossibilité, le détruire. » Fort heureusement, la consigne n'a pas été suivie : à l'intérieur, une photocopie lisible du protocole dûment paraphé et quelques documents. Que sont devenus les originaux ? Dorment-ils, comme le pensent certains, dans un coffre en Suisse depuis presque soixante ans ? ■

CE JOUR-LÀ

18 JUIN 1815

La bataille de **WATERLOO**



Art Archive / Victoria and Albert Museum London / Eileen Tweedy

COUPS DE LATTES Les cuirassiers français sont à deux doigts de percer. Hélas, les Écossais de Wellington tiennent le choc...

Depuis son retour en mars, tout réussit à l'Empereur. Pour assurer son succès, il lui suffit de balayer les Anglais et les Prussiens. Une simple formalité? Pas si sûr... **Par Jean Tulard**

La veille, vers 20 heures

Sous une pluie battante, Napoléon s'installe à la ferme du Caillou, près de Bruxelles. La maison est située sur un plateau qui fait face à celui de Mont-Saint-Jean, occupé par les Anglais, qu'il va falloir affronter. Napoléon effectue deux reconnaissances dans la nuit, entrecoupées d'un bref repas.

18 juin, 1 heure du matin

Ce 18 juin 1815 est un dimanche, mais l'Empereur n'entendra pas la messe et tient un conseil de guerre. Le lieu d'affrontement avec les Anglais est constitué de deux plateaux séparés de 1 200 mètres. D'un côté, le plateau du village de Mont-Saint-Jean, occupé par Wellington et les troupes anglaises, de l'autre, celui de la Belle-Alliance, où s'est établi Napoléon. Entre les deux : la route de Charleroi à Bruxelles qui est à 20 kilomètres. Le village le plus proche : Waterloo, à 2,5 kilomètres.

Au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, trois bâtiments : à droite, le château et le parc d'Hougoumont, au centre, la ferme de la Haie-Sainte, à gauche, celle de Papelotte. Elles sont fortifiées selon le rapport des éclaireurs. Wellington dispose de 67 000 hommes, Napoléon en a 74 000. L'avantage numérique est aux Français.

3 heures

L'Empereur, accompagné des généraux Bertrand et Gudin, effectue une nouvelle reconnaissance. On ne combat pas la nuit, et les deux armées, tant bien que mal, sont au repos sur un terrain détrempé par l'orage. À 3 h 30, Napoléon se couche.

À partir de 6 heures du matin

Aussitôt réveillé, il reçoit les premiers rapports des chefs de corps. À 8 heures, il déjeune avec le maréchal Soult, qui fait fonction de chef d'état-major de Drouot, lequel a le commandement de la Garde et de Maret. Le repas vite expédié, Napoléon, selon son habitude, étudie les cartes et se livre à un commentaire de la situation. La première partie du plan de la campagne de Belgique a été réalisée. Par l'effet d'une attaque surprise, Napoléon a séparé Prussiens et Anglais, qui, réunis, avaient l'avantage du nombre. Il a battu Blücher et ses Prussiens à Ligny, le 16 juin, mais sans les anéantir. Tandis que Grouchy est chargé de les poursuivre, Napoléon, avec le gros de ses forces, s'occupe maintenant de Wellington.

COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?

Échappé de l'île d'Elbe, Napoléon arrive à Paris le 20 mars, porté par l'adhésion populaire et le ralliement de l'armée. Mais à Vienne, où sont réunies en congrès les puissances européennes, l'unanimité se fait pour le mettre hors la loi. Napoléon ne peut compter que sur la surprise. Il lui faut une victoire rapide qui démoralisera l'ennemi. Or, une armée anglaise commandée par Wellington et une armée prussienne sous les ordres de Blücher viennent

d'arriver en Belgique, formant l'avant-garde de la coalition européenne. Se porter au-devant de ces deux armées et les battre pourrait impressionner les souverains de l'Europe. Certes, Napoléon n'a que 124 000 hommes contre 200 000 ennemis, mais il compte se glisser entre eux avant qu'ils aient fait leur jonction et les vaincre séparément, rejetant les Anglais à la mer et les Prussiens sur le Rhin. La campagne de Belgique est lancée. J. T.

Celui-ci ne s'est pas retiré vers la mer, comme on aurait pu le croire. Il s'est adossé au village de Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soignes. La stratégie anglaise est simple : rester sur la défensive, gagner du temps pour permettre l'arrivée des renforts russes et autrichiens. La position de Wellington est solide. L'aile droite, sous Hill, s'étend de Braine-l'Alleud à la chaussée de Nivelles ; le centre réunit les forces du prince d'Orange, les soldats du duc de Brunswick, la division Cook et le régiment de Nassau. L'aile gauche, sous le commandement de Picton, est plus faible car c'est par elle que Wellington espère réaliser sa jonction avec Blücher, poursuivi par Grouchy. La cavalerie est tenue en réserve.

En face, les Français se présentent sur trois lignes. Sur la première, à droite, le 1^{er} corps d'armée de Drouet d'Erlon, composé des divisions des généraux Durutte, Donzelot, Marcognet et des cavaliers de Jacquinet ; à gauche, le 2^e corps de Reille, qui comprend notamment les divisions de Jérôme Bonaparte, frère de l'Empereur, et de Foy. En deuxième ligne, derrière Drouet d'Erlon, les cavaliers de Milhaud et de Lefebvre-Desnouettes puis Mouton, comte de Lobau, et le 6^e corps d'armée. En troisième ligne, la réserve est formée par la Garde, sous le commandement du général Drouot.

9 heures

Après avoir observé sur la carte les diverses positions de ses troupes, Napoléon quitte la ferme du Caillou. Avant de partir, il s'entretient avec le fermier Boucqueau. Sans doute cherche-t-il à obtenir quelques renseignements topographiques. Avec un guide, Decoster, il se porte sur l'extrémité du plateau de la Belle-Alliance pendant que l'armée française se déploie. Mais dans la nuit, un violent orage a suc-

cédé à la pluie. Les canons s'enfoncent dans le sol tandis que les soldats transis par le froid semblent mal réveillés. Conscient de la situation, Napoléon retarde l'offensive. Une nouvelle fois, la météorologie lui joue un vilain tour.

Vers 11 h 30-11 h 45

L'attaque contre les positions anglaises est lancée. Reille et le 2^e corps se jettent à l'assaut d'Hougoumont. Cette opération a pour but d'obliger Wellington à dégarnir son centre. C'est là que Napoléon veut frapper pour couper le dispositif anglais en deux.

13 h 30

Tandis que Jérôme Bonaparte, qui commande la 6^e division, s'acharne sur le château d'Hougoumont sans pouvoir l'enlever, Napoléon lance sur le centre et la gauche des Anglais le 1^{er} corps de Drouet d'Erlon. Mais l'espace est étroit, entraînant un entassement des combattants, qui rend le feu anglais meurtrier. De plus, Wellington, vers 14 h 30, lance à son tour ses dragons gris d'Écosse, qui sabrent les Français. Au même moment surgit sur la droite de Napoléon le 4^e corps des Prussiens. Bülow, que devait poursuivre Grouchy, lui a échappé.

Vers 15 heures

L'Empereur envoie aussitôt Mouton à la rencontre de Bülow, qui commence son attaque sur le flanc des Français. Il est contenu près de quatre heures à Plancenoit. Conscient du péril, Napoléon entend enfoncer au plus vite le centre de Wellington. Il fait appel à Ney – pourtant désastreux à Ligny, deux jours auparavant, en raison de ses hésita-

En juin 1815...

9

Fin du congrès de Vienne, ouvert le 18 septembre 1814. Le royaume des Pays-Bas (Hollande, Belgique, Luxembourg) y est créé pour surveiller la France.

15

À Bruxelles, la duchesse de Richmond donne un bal auquel sont conviés tous les gradés de l'armée anglaise. Dans la nuit, l'alerte est donnée : les Français approchent !

18

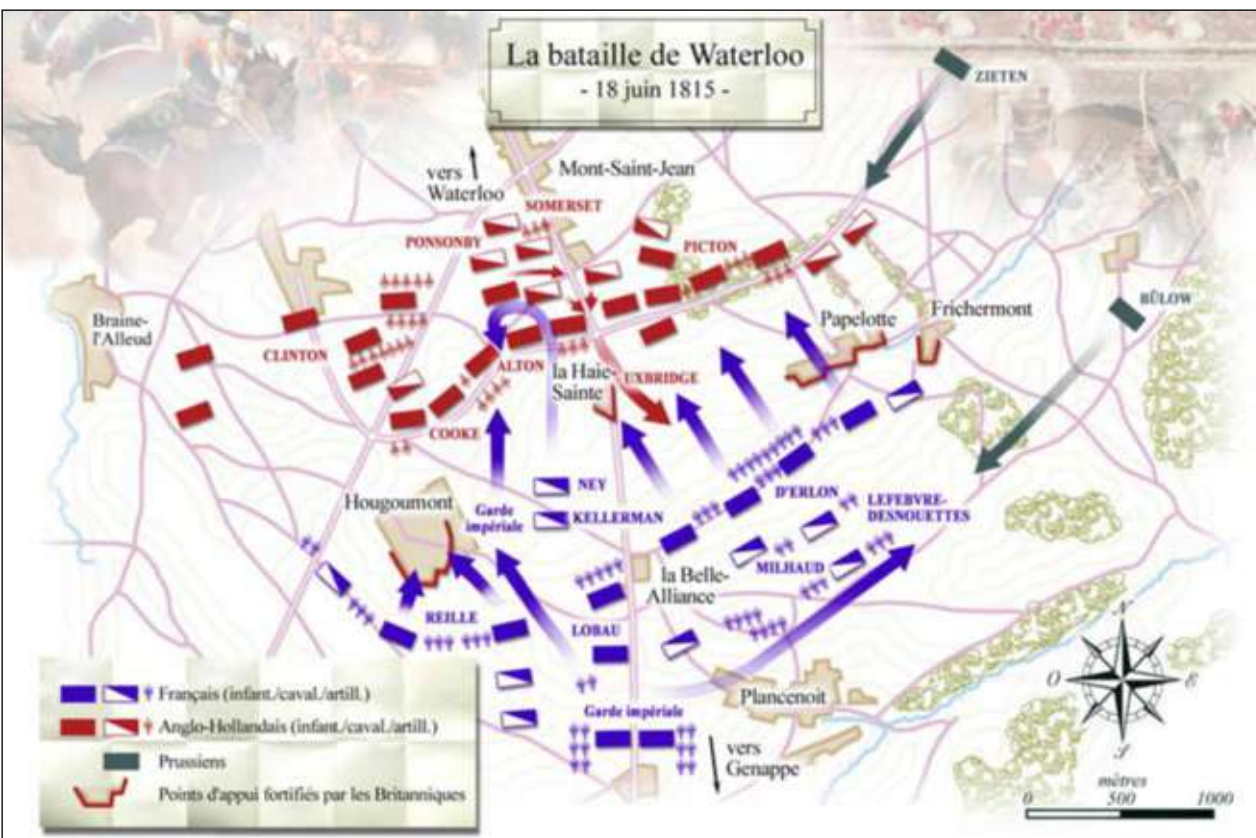
En Guadeloupe, le baron Boyer de Peyreleau, ardent bonapartiste, apprend le retour en France de l'Empereur et se rallie au nouveau régime. L'île sera reprise par les Anglais le 10 août.

19

Victoire de l'US Navy sur les États barbaresques lors de la bataille du cap Palos, au large de la ville de Carthagène.

30

Capitulation du dey d'Alger après le bombardement de la ville par les vaisseaux américains : ces derniers obtiennent la signature d'un traité commercial.



Grégory Proch

tions et d'un incontestable trouble mental. Bien que Ney ne soit pas un cavalier, il charge de 16 heures à 18 heures, avec ses cuirassiers et ses lanciers, les lignes adverses, entre la Haie-Sainte et Hougomont, mais sans préparation d'artillerie et sans l'appui de l'infanterie, ce qui est une faute. À son tour, cette masse compacte est victime, comme les fantassins de Drouet d'Erlon, du feu meurtrier des Anglais. C'est que dans cet espace étroit – rien à voir avec Austerlitz – la cavalerie devient une cible facile. Les cuirassiers tourbillonnent autour des carrés anglais sans pouvoir les enfoncer et les disperser. Ney n'a pu faire appuyer son attaque par l'infanterie, trop engagée à Hougomont et Plancenoit. Il arrive même que, maîtres un moment de l'artillerie anglaise, les Français oublient de la détruire. Sous la violence du choc, Wellington fléchit mais ne rompt pas. Le miracle d'Eylau, où la charge de Murat avait tout emporté, ne se reproduit pas. Peut-être parce que Ney n'est pas Murat, peut-être aussi parce que les conditions ne sont pas les mêmes.

19h30

Sa cavalerie décimée (Napoléon en fera porter la responsabilité sur Ney, qui aura plusieurs chevaux tués sous lui), l'Empereur engage la Garde, qui n'a que très rarement donné. N'est-il pas trop tard ? La Haie-Sainte emportée, Wellington est près de craquer. Mais le feu anglais reste meurtrier face, une nouvelle fois, à une charge d'hommes en rangs ser-

rés. La Garde doit reculer. C'est alors que paraît Blücher vers 19 h 45. Napoléon avait demandé à Grouchy de le rejoindre sur le champ de bataille. C'est le Prussien Zieten qui surgit. Grouchy, qui a perdu Blücher et croit que les Prussiens se retirent vers Louvain, continue une poursuite sans objet. Il n'ose désobéir à Napoléon. Les dépêches que lui envoie l'Empereur sont mal rédigées par Soult ou ne lui parviennent pas parce que l'estafette est tuée. Berthier, qui fait cruellement défaut comme chef d'état-major, en eût envoyé plusieurs.

L'arrivée inopinée des Prussiens sur le champ de bataille, combinée avec le recul de la Garde, provoque l'affolement dans les rangs français. Épuisés par la pluie et les fatigues de la veille, démoralisés par les charges inutiles contre Hougomont ou la Haie-Sainte, les soldats se débandent. Et voilà que Wellington lance sur eux sa cavalerie, précipitant la panique. « Rien ne pouvait calmer les hommes, la terreur s'était emparée d'eux, ils n'écoutaient personne », écrira Coignet dans ses fameux *Cahiers*. « Les cavaliers brûlaient la cervelle de leurs chevaux... Tous étaient pêle-mêle. Je me voyais pour la seconde fois dans une déroute pareille à celle de Moscou et, surtout la nuit, c'était déchirant de les entendre crier : "Nous sommes trahis !" »

Trois bataillons de la Garde, sauvant l'honneur, font face aux assauts anglais. Encerclés, ils sont invités à se rendre. Cambronne, l'un des généraux, aurait répondu héroïquement : « La Garde meurt et ne se rend pas ! », ou plus prosaïquement : « Merde ! »

Blessé, fait prisonnier et envoyé en Angleterre, où il resta jusqu'en décembre 1815, Cambronne niera être l'auteur de ces répliques. D'autres soldats de la Garde, établis des deux côtés de la route de Bruxelles, tiennent jusqu'à 9 heures du soir.

Vers 22 heures

Wellington et Blücher se retrouvent sur le plateau de la Belle-Alliance évacué par les Français. Ils se partagent les tâches : aux Prussiens la poursuite des fuyards, aux Anglais, épuisés, le soin de nettoyer les derniers îlots de résistance. Wellington regagne son quartier général à Mont-Saint-Jean et y rédige le récit des opérations à l'intention de son ministre de la Guerre. Il parle de la victoire de Waterloo. De son côté, Napoléon, après être descendu vers la Haie-Sainte, a regagné les hauteurs de la Belle-Alliance. Il y retrouve deux bataillons de la Vieille Garde. Découvrant le désastre, désespéré, il cherche à se faire tuer en se jetant dans les rangs ennemis. Son entourage le retient. Se ressaisissant, accompagné de Soult, Bertrand et Drouot, il regagne la ferme du Caillou puis se dirige vers les Quatre-Bras, abandonnant le plateau de la Belle-Alliance à l'ennemi. À 21 h 30, il est à Genappe, où il est pris dans la cohue des voitures, des caissons et des canons, cherchant en vain à rallier les fuyards. Il a perdu sa berline, prise par les Prussiens, avec toutes ses décorations et son trésor de guerre. Il doit se déplacer à cheval malgré ses douleurs physiques.

19 juin, 1 heure du matin

Napoléon est aperçu par un officier, dans une clairière, en train de pleurer devant un feu de camp. Passant par Gosselies, il atteint Charleroi à 5 heures, escorté par les survivants d'un escadron de chasseurs à cheval. Il a perdu ce qu'il appelle, lui, la bataille de Mont-Saint-Jean. Une bataille meurtrière : entre 10 000 et 12 000 soldats tués. Les Anglais, de leur côté, auraient perdu 1 500 hommes, les Prussiens 1 226. Côté français : 7 000. N'oublions pas les contingents hollandais servant sous Wellington : environ 300 morts. Il faut aussi compter les blessés qui succomberont un peu plus tard. Aux 10 000 morts au combat, ajoutons les disparus : 20 000 Français environ dont on perd la trace, malades, déserteurs ou fusillés par les Prussiens, ce qui faillit être le cas du chirurgien Larrey en raison de sa ressemblance avec Napoléon. Moins sanglante que la Moskowa ou Leipzig, la bataille de Waterloo reste pourtant l'un des plus grands désastres de l'histoire militaire française du XIX^e siècle. ■



VU DE L'ÉTRANGER

Anglais et Prussiens se disputent la victoire

C'est Wellington qui donne à la bataille le nom du village de Waterloo. Nom qui fut d'autant plus facilement retenu outre-Manche qu'il « sonnait anglais ». Blücher aurait préféré celui de Belle-Alliance. Waterloo fut finalement retenu, y compris par Napoléon. Du coup, l'Angleterre considéra cette victoire comme l'une des plus grandes de son histoire. Les Allemands, eux, estiment que, sans l'intervention prussienne, les Anglais auraient succombé sous les attaques des Français. Le vrai vainqueur serait donc Blücher. Et Wellington avouera, le 19 juin : « Je dois rendre justice au maréchal Blücher et à l'armée prussienne, en attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée aux secours qu'ils m'ont donnés à propos. » Quel est le vrai vainqueur de Waterloo ? Le cinéma s'en est mêlé. En 1928, l'Alle-

mand Karl Grune tourne *Waterloo*. Ein Zeitbild. Blücher – qui symbolise le militarisme prussien trahi par le traité de Versailles – s'oppose aux intrigues du diplomate Metternich, décadent et pourri. Les magnifiques manœuvres du feld-maréchal, sur lesquelles insiste Grune, y font oublier Wellington. Réplique anglaise avec *The Iron Duke*, de Victor Saville (1931). Cette fois, c'est Wellington qui est au centre de la bataille. Blücher se limite à un modeste appui. Synthèse russo-américano-italienne avec le *Waterloo* de Sergueï Bondartchouk (1970). Deux géants s'affrontent : Napoléon et Wellington. Blücher est relégué au rang de « second couteau ». Au-delà de cette polémique, hommes politiques et historiens de l'Europe ont vu dans Waterloo la fin des tentatives hégémoniques de la France sur le continent. J. T.



NICE

5 AU 7 JUIN 2015

FESTIVAL
DU LIVRE

20^e
ÉDITION

LEÇONS DE VIE

BOULEVARD JEAN-JAURÈS
PLACE DU PALAIS DE JUSTICE
ET PLACE GAUTIER (cours Saleya)

10H / 19H - ENTRÉE LIBRE



VILLE DE NICE

Découvrez les albums, les jeux, les collectors... à offrir ou à vous offrir.

L'Almanach Historia

Citations, énigmes, mots croisés, recettes, superstitions... L'Histoire en s'amusant !

Réf. HA02 14,50€

- 5% soit **13,78€**



LE COFFRET

Tintin dans l'Histoire

Parcourez l'Histoire aux côtés du célèbre reporter !

Réf. HA01 27,90€

- 5% soit **26,51€**



Tintin et la mer

Prenez le large avec Tintin et le capitaine Haddock !

Réf. HA05 8,90€

- 5% soit **8,46€**



De quand ça date ?

Testez vos connaissances en Histoire grâce à 150 questions réparties en 6 thématiques : A table, Vêtements, Maison, Jeux, Fêtes, Sciences et techniques.

Vous ne direz plus « c'est daté » sans le savoir !

Réf. HAJ03 10,50€



Personnages célèbres du métro parisien

Débutants ou passionnés d'Histoire, évaluez votre niveau, devinez quel personnage célèbre se cache derrière les indices... et découvrez des histoires et des anecdotes inattendues.

Un jeu simple, facile et irrésistible !

Réf. HAJ01 11,90€



Les grands comiques

Une plongée dans l'humour et la société française des années 1970, de Coluche à Thierry Le Luron, en passant par Pierre Desproges, Jacques Martin, Jean Yanne, Guy Bedos, la bande du Splendid ou encore Jacqueline Maillan.

Avec des reproductions en fac-similé d'affiches, tickets de spectacles, dédicaces...

Réf. HA21 27,90€ - 5% soit **26,51€**



La Révolution française

Découvrez les événements de 1789 illustrés par les créateurs d'Assassins Creed.

Réf. HA04 13,90€

- 5% soit **13,21€**



Les personnages de Lucky Luke

La conquête de l'Ouest décryptée à travers la plus célèbre BD du Far West.

Réf. HA10 8,90€

- 5% soit **8,46€**



Les personnages de Blake et Mortimer

L'Histoire avec un grand F fait partie intégrante de cette série d'aventures inoubliables.

Réf. HA09 8,90€

- 5% soit **8,46€**

@chetez 7 jours/7 sur sophiaboutique.fr

Entrez la référence du produit (inscrite à côté de chaque article)
dans le moteur de recherche et achetez en quelques clics.



Livraison à domicile rapide

NOUVEAU ! livraison en Point Relais



Paiement sécurisé



Satisfait ou remboursé



100% des articles en stock

Votre commande
atteint 49€ ?
FRAIS DE PORT
OFFERTS

Historia vous ouvre ses archives

Complétez votre collection. Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL 5,70€ le numéro

Année 2012

- ☐ N° 781 Les fêtes
- ☐ N° 782 Le Titanic
- ☐ N° 783 Nos ancêtres... les Romains
- ☐ N° 784 Francs-Maçons
- ☐ N° 785 La Politesse
- ☐ N° 786 Néfertiti : les mystères d'une grande reine d'Égypte
- ☐ N° 787 Le Moyen Âge en fêtes
- ☐ N° 788 À table ! Comment la France mitonne sa cuisine depuis les Gaulois
- ☐ N° 789 Lutèce : de la cité gauloise aux splendeurs de la ville romaine
- ☐ N° 790 Les collabos
- ☐ N° 791 États-Unis : une Amérique inattendue
- ☐ N° 792 Les fins du monde

Année 2013

- ☐ N° 793 Le 36, quai des Orfèvres
- ☐ N° 794 La mode : l'élégance sous toutes ses coutures depuis le Moyen Âge
- ☐ N° 795 Terroir : Chroniques millénaires de nos campagnes
- ☐ N° 796 Attila prétendument barbare
- ☐ N° 797 La presse : une aventure millénaire à la Une
- ☐ N° 798 Vive les mariés ! Les différentes façons de s'unir depuis la Rome antique
- ☐ N° 799 Le premier tour de France
- ☐ N° 800 L'étonnante histoire des bains de mer
- ☐ N° 801 Colbert

- ☐ N° 802 Le crépuscule de Rome
- ☐ N° 803 III^e Reich : comment on embrigade un peuple
- ☐ N° 804 L'autre histoire du harem

Année 2014

- ☐ N° 805 Les contes de fées
- ☐ N° 806 Les archives du Vatican
- ☐ N° 807 La Grande Guerre
- ☐ N° 808 Vercingétorix : le Gaulois qui a trahi César
- ☐ N° 809 Au cœur de l'Histoire : les prouesses des images 3D
- ☐ N° 810 Ils débarquent... Ces heures qui ont changé la face du monde
- ☐ N° 811 Ceux qui font trembler les rois
- ☐ N° 812 La grande aventure des Celtes
- ☐ N° 813 Louis XIV : sa passion pour la Chine
- ☐ N° 814 Sacré Saint Louis !
- ☐ N° 815 François 1^{er}, un grand roi ?
- ☐ N° 816 Résistants. La France qu'ils nous ont léguée

Historia SPÉCIAL 5,95€ le numéro

Année 2012

- ☐ SP 03 La justice aux ordres
- ☐ SP 04 Les années folles
- ☐ SP 05 Spartacus : l'esclave qui fait trembler Rome
- ☐ SP 06 À l'origine des superstitions
- ☐ SP 07 Le Moyen Âge a tout inventé !
- ☐ SP 08 Les grands espions du XX^e siècle

Année 2013

- ☐ SP 09 Les citations célèbres
- ☐ SP 10 Les grands personnages de l'Histoire de France
- ☐ SP 11 Ceux qui ont changé le monde
- ☐ SP 12 La légende dorée des grandes fortunes
- ☐ SP 13 Les nouveaux mystères de l'Égypte
- ☐ SP 14 De quand ça date ?

Année 2014

- ☐ SP 15 Napoléon : la gloire et la honte
- ☐ SP 16 Les Français contre les Français
- ☐ SP 17 Le Moyen Âge libère la femme
- ☐ SP 18 Les Super-Héros : sentinelles de l'histoire du XX^e siècle



Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret : il est frappé à chaud en lettres d'or sur le dos et fabriqué en France.

➔ le coffret 12 numéros
13€ seulement
(hors frais de port)

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à : Historia - Sophia Publications
BP 65 - 24 Chemin latéral - 45390 Puiseux - Tél : 00 33 2 38 33 42 89 - nchevallier.s@orange.fr

J'indique mes coordonnées : Nom : _____ Prénom : _____ VPC 822

Adresse : _____ Code postal : _____

Ville : _____ Pays : _____

Calculez le montant de votre commande

Tél. : _____

Articles	Qté commandée	Prix unitaire	TOTAL
HISTORIA			
Exemplaire(s)	X	5,70 €	= €
HISTORIA SPÉCIAL			
Exemplaire(s)	X	5,95 €	= €
LE COFFRET			
Coffret(s)	X	13,00 €	= €
FRAIS DE PORT :			
1,50€ le numéro / + 0,50€ le numéro supplémentaire			
6,85€ l'écran / 8,35€ de 2 à 3 / 9,10€ de 4 à 5			
Au-delà de 5 écrans, nous contacter.			
Total de ma commande (Frais de port inclus)			

Je choisis de régler par : ☐ chèque à l'ordre de Sophia Publications ☐ carte bancaire

N° _____ Expire fin _____

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire _____

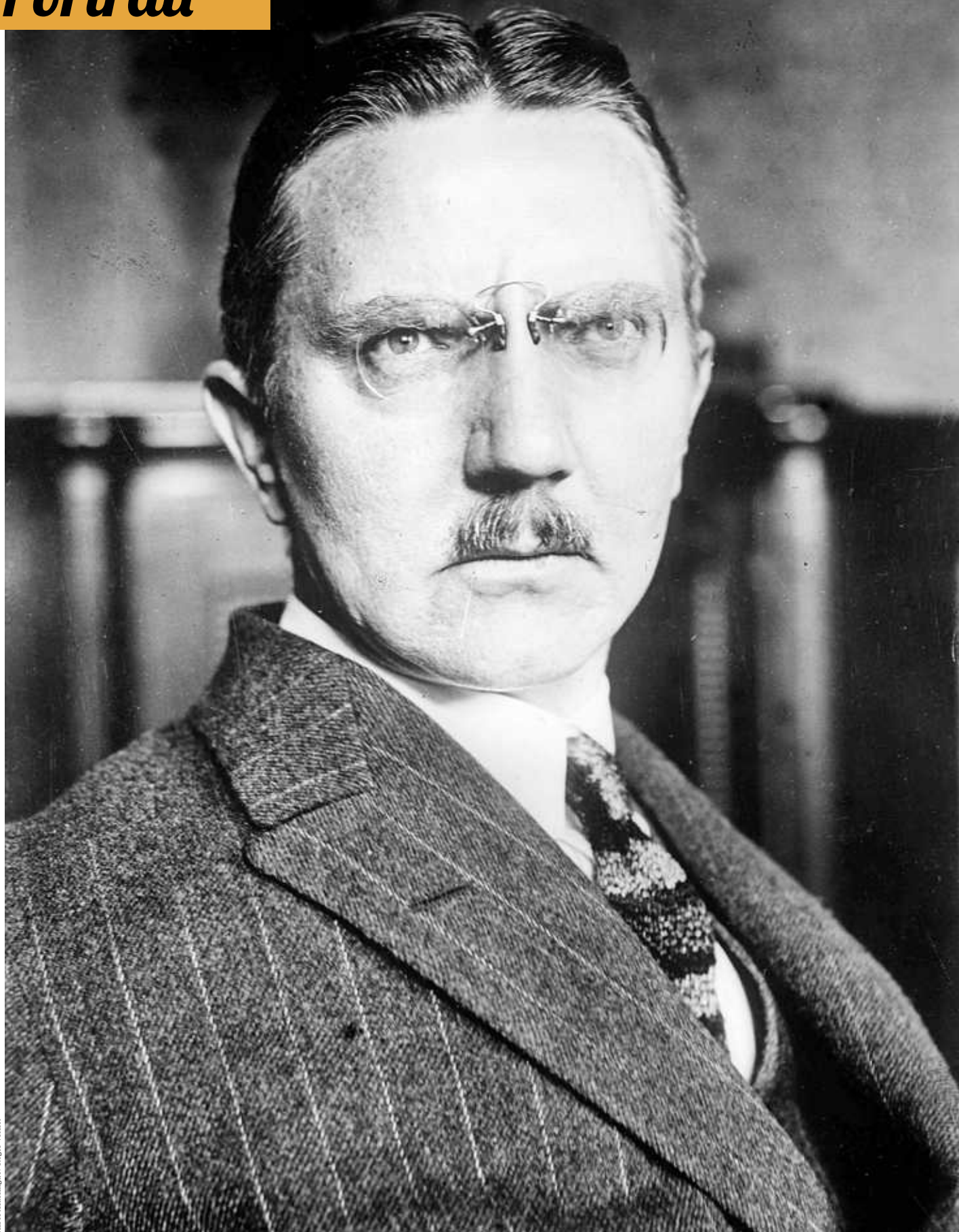
Signature obligatoire : _____

Si vous souhaitez recevoir des offres de notre part, via Internet, merci de nous indiquer votre adresse email : _____

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 06.01.1978 (art. 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant.

Portrait



Albert Harlingue / Roger-Viollet

Hjalmar Schacht

Le banquier de Hitler

CE PRODIGE
DE LA FINANCE
SERT LE KAISER
GUILLAUME, SAUVE
LA RÉPUBLIQUE DE
WEIMAR, FIXE LA
POLITIQUE FINANCIÈRE
DU III^E REICH, AVANT
DE FINIR SUR LE
BANC DES ACCUSÉS
À NUREMBERG... D'OÙ
IL SORTIRA BLANCHI !

PAR JEAN-FRANÇOIS BOUCHARD

« **A** cquitté! » À l'énoncé du verdict, un indescriptible brouhaha envahit la grande salle du tribunal de Nuremberg. Les autres accusés, Goering, Keitel, Speer et les hiérarques nazis, se regardent, incrédules; le procureur américain Robert Jackson apostrophe le procureur adjoint français, qui avait requis la peine capitale; les journalistes, stupéfaits, commentent cette décision que personne n'attendait.

Hjalmar Schacht, l'homme qui a financé l'hystérie hitlérienne et rendu possible la guerre mondiale et ses millions de victimes, est épargné! Parmi les juges qui président ce premier procès pour crimes contre l'humanité, le magistrat soviétique, le général Nikitchenko, est furieux: il exigeait la mort. Les autres

magistrats, l'Anglais Geoffrey Lawrence, l'Américain Biddle et le Français Donnedieu de Vabres, se sont prononcés pour l'acquittement, malgré la farouche opposition de leur collègue soviétique. En fait, un seul homme dans la salle n'est guère surpris: Schacht lui-même. Encore une fois, envers et contre tout, le «banquier du diable» emporte la partie.

Cet homme est, à bien des égards, une énigme. Rien n'est simple chez lui: il a porté Hitler au pouvoir mais n'a jamais été membre du parti nazi. Doté d'une intelligence prodigieuse, sportif et poète, il est insupportable: arrogant, méprisant, persuadé d'avoir toujours raison, boursoufflé d'orgueil... Les premières années de sa vie lui donnent en effet de nombreuses raisons d'être fier de lui. Il connaît une réussite fulgurante dans sa carrière de banquier et devient directeur de la Dresdner Bank en 1903, alors qu'il n'a que 32 ans. Puis l'État allemand lui confie, à partir d'octobre 1914, les finances de la Belgique occupée pendant la Première Guerre mondiale; il redresse seul une situation catastrophique grâce à des idées originales. Après-guerre, l'Allemagne de la république de Weimar subit une crise économique sans précédent, avec une hyperinflation dramatique qui

Bio express

- Naît le 22 janvier 1877.
- Préside la Reichbank de 1923 à 1930 et négocie les paiements des dommages de guerre dus par l'Allemagne aux Alliés.
- Ministre de l'Économie du Führer de 1934 à 1937, il contribue au réarmement du III^e Reich.
- Après-guerre, il devient un conseiller économique écouté et meurt en juin 1970.

L'ENTOURAGE DE HJALMAR SCHACHT

**Chefs d'État et industriels
voient tous en lui l'économiste
le plus génial du XX^e siècle !**

ruine toute une nation et que personne ne parvient à arrêter. Hjalmar Schacht a son idée...

Devenu un riche banquier d'affaires, il accepte, dans l'intérêt de l'Allemagne, de remplir une fonction fantôme de commissaire à la monnaie, le 13 novembre 1923. Ses moyens ? Il n'en aura aucun. Sa logistique ? Nulle ! Le puissant financier s'installe au ministère des Finances, mais dans la cour du bâtiment, dans un débarras utilisé par les femmes de ménage. De là, avec la seule aide de sa secrétaire – qu'il rémunère sur ses propres deniers –, il renverse la situation et met fin à la crise monétaire. Plus tard, devenu pré-

sident à vie de la Reichsbank, il remet, en quelques années, l'économie allemande sur pied. Jamais un économiste n'aura aussi bien réussi à inverser le cours des événements.

Le détestable *Doktor* Schacht est un génie : rien ni personne ne lui résiste. Il entoure les Alliés lors de la négociation des dommages de guerre : grâce à lui, l'Allemagne ne paiera jamais sa formidable dette extérieure. Il relance l'économie et réduit le chômage. Mais cet homme rigide jusqu'à la caricature, toujours habillé de la même

manière, costume sombre, chemise blanche à col dur et lunettes cerclées d'acier, aucunement préoccupé de cette ostentation imbécile dont les riches sont si friands, ne peut supporter la médiocrité.

En 1930, il démissionne de la présidence de la Reichsbank, lorsqu'il estime que le pouvoir politique ne soutient plus son action. Il laisse les rênes de l'économie allemande à Heinrich Brüning, un piètre politicien qui joue à « l'homme normal ». En trois ans, sa politique calamiteuse anéantit l'œuvre de redressement de Schacht : le pays compte sept millions de chômeurs, les finances sont exsangues, la crise sociale règne partout. À la faveur de



L'empereur Guillaume II lui confie la mission d'administrer la Belgique occupée. Une tâche qu'il accomplit de 1914 à 1918.

Interfoto / LA COLLECTION



Wilhelm Keppler, conseiller économique de Hitler, convainc Schacht de lever des fonds en faveur de ce dernier.

Age-images / Interfoto / Heinrich Hoffmann

**Revenu de ses illusions,
il complotte, dès 1938, pour renverser
l'homme qu'il a tant aidé**



Hitler profite des talents du financier pour moderniser l'Allemagne après la crise des années 1920.

Hindenburg / LA COLLECTION



En 1932, il signe avec l'industriel Thyssen une pétition adressée à Hindenburg exigeant la nomination de Hitler comme chancelier.

Aleg-Images



Après-guerre, Schacht distille ses conseils dans les pays en voie de développement, notamment dans l'Égypte de Nasser.

Aleg-Images / Tony Freeman

ce chaos, les nazis arrivent aux portes du pouvoir. Hjalmar Schacht va se charger de les leur ouvrir.

Le 5 janvier 1931, il dîne avec Goebbels chez Goering. Adolf Hitler arrive; il n'est alors que le chef d'un petit parti extrémiste, le NSDAP, mais qui compte 107 députés au Reichstag et dont la force électorale progresse inexorablement. Hitler prend la parole. Avec une force de conviction implacable, il expose quel serait son programme pour relever l'Allemagne. En matière de politique économique, il n'a pas de vrai projet. Pas totalement convaincu, le grand financier sent que, correctement guidé, Hitler pourrait constituer le levier qu'il attend pour mettre fin à la misère dans laquelle l'Allemagne s'enfonce. C'est décidé, il va l'aider! Les mois suivants, Hjalmar Schacht se dévoue à la cause hitlérienne. Il fédère les grands patrons autour du projet nazi, collecte des fonds,

plaide en faveur de Hitler auprès du chef de l'État, le maréchal Hindenburg. L'aura de Schacht en Allemagne est immense. Hindenburg cède et nomme Hitler chancelier. Nous sommes le 30 janvier 1933: le nazi, grâce à Schacht, a atteint son but.

En mars de la même année, de nouvelles élections législatives, les troisièmes en moins d'un an, donnent au NSDAP 43,9 % des suffrages: les nazis n'auront donc jamais obtenu en Allemagne la majorité absolue lors des scrutins populaires. Mais peu importe, car, deux jours après son intronisation, le nouveau Parlement vote les pleins pouvoirs à Hitler. La dictature peut s'instal-

ler. Mais Hitler est rusé: il sait qu'il doit d'abord consolider son pouvoir. Il nomme donc Hjalmar Schacht à la tête de l'économie du Reich. Avec un seul objectif: remettre les millions de chômeurs au travail. Schacht s'y attelle avec génie, comme à son habitude. Cinq ans plus tard, le III^e Reich ne compte plus un seul chômeur. Entre-temps, Schacht, qui n'est ni un anti-sémite enragé ni un belliste, a renié deux fois ses convictions: il a présidé aux lois de Nuremberg – votées le 15 septembre 1935 –, qui excluent les Juifs de la société allemande, et a fait en sorte de réarmer la Wehrmacht pour en faire l'armée la plus puissante du monde. Hitler, grâce à lui, peut partir à la conquête du *Lebensraum*, «l'espace vital»...

En 1938, Schacht veut arrêter la machine infernale: il comploté avec des officiers pour renverser Hitler. Mais celui-ci, profitant de la naïveté des Anglais et de la duplicité des Français, dépêche la Tchécoslovaquie sans tirer un coup de fusil: un coup de bluff entériné par les accords de Munich, qui font de Hitler un héros en Allemagne. Impossible pour les conjurés de réussir un coup d'État dans ces conditions. Il faut renoncer.

Peu à peu, Schacht est écarté du pouvoir. Il cède le portefeuille de ministre de l'Économie à Hermann Goering en 1938. Hitler lui octroie en guise de compensation le titre de ministre sans portefeuille: en effet, Schacht a déjà sauvé trois fois l'économie allemande... Mieux vaut le garder

sous la main au cas où. Le banquier se retire sur ses terres et ne s'associe plus aux conjurations. Pourtant, après l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944, il est arrêté : les nazis veulent en finir avec toute forme d'opposition. Hitler ordonne même qu'il soit mis à mort avant la chute du Reich. L'ordre ne sera pas exécuté, sans que l'on sache pourquoi.

Libéré puis emprisonné par les Américains, Schacht est jugé à Nuremberg en compagnie d'autres criminels de guerre. En mars 1946, son cas est examiné. Appelé à la barre, un survivant du complot antinazi de 1938 témoigne en sa faveur, à la colère des Soviétiques. Le procureur adjoint français, lui, déclare que « sa culpabilité, sa responsabilité sont entières ». Mais les Anglo-Saxons plaident pour sa libération. Après

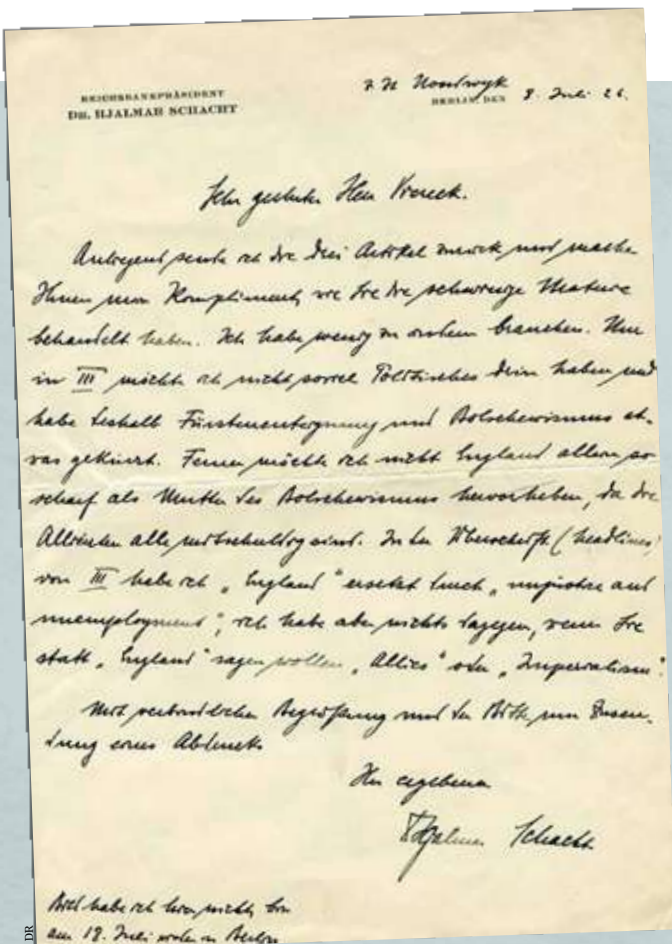
son acquittement, il est encore traduit devant plusieurs tribunaux de dénazification. Enfin, en 1951, il est définitivement lavé de toutes les accusations. À 74 ans, une nouvelle vie commence pour lui.

Sa réputation d'économiste génial est intacte. Les grands leaders des pays non alignés l'appellent pour les conseiller. Avec Nasser l'Égyptien, Sukarno l'Indonésien, Nehru l'Indien, en Syrie, en Iran, aux Philippines, en Algérie et au Pérou, il travaille inlassablement, sans dévier de sa ligne : le développement pour tous, gage selon lui de stabilité et de paix. Il trouve même le temps de fonder une banque en Allemagne : bien sûr, ce sera un succès.

Parcourir le monde lui révèle parfois des surprises : en 1954, il voyage entre Calcutta et Rome ;

son avion fait alors halte en Israël, alors qu'il croyait que l'escorte serait au Caire. L'État hébreu sort d'une guerre avec l'Égypte, que Schacht conseille très régulièrement. En outre, la communauté juive, qui n'a toujours pas admis l'acquittement de Nuremberg, lui est encore très hostile. Atterrir en Israël... il est perdu ! Les Israéliens ne vont pas perdre une si belle occasion de s'emparer d'un haut dignitaire du III^e Reich et de le juger. Encore la prison, encore un procès... Mais l'information de la présence de Schacht arrive trop tard au cabinet de David Ben Gourion. L'avion s'envole finalement, au soulagement du financier.

Et le « banquier du diable », qui avait permis l'épouvantable aventure hitlérienne, remet paisiblement son âme à Dieu en 1970, à l'âge de 93 ans. ■



Esquisse graphologique

Trait intense dans un graphisme tendu, régulier voire systématique. Des formes anguleuses, liées avec des combinaisons et inclinées sur des lignes légèrement descendantes. Signature identique au texte. Hjalmar Schacht, président de la Reichbank, est âgé de 49 ans lorsqu'il rédige ce document. Se profile un homme tenace et inébranlable dans ses convictions.

Discipline de fer, sérieux, volonté chevillée au corps sont les caractéristiques majeures de cette personnalité. Dogmatique, fort de ses certitudes, non dénuées d'a priori, il défend ses points de vue avec une combativité qui n'exclut pas une certaine habileté. Son argumentation est le fruit d'une analyse pointue et approfondie, dûment étayée et justifiée.

Sûr de lui et de ses compétences, d'un orgueil quelque peu suffisant, il rejette le doute et accepte difficilement la critique. Animé par le sens du devoir, il est intègre et droit dans son domaine. Il a une vision claire de ce qu'il se doit de faire et se montre d'une grande efficacité dans son travail, où les difficultés ne le rebutent pas. En dépit de la profondeur de ses sentiments, il exprime rarement ce qu'il ressent, quitte à passer, à tort, pour quelqu'un de froid et de sévère. Réservé, secret, attaché aux convenances, il est formel dans ses contacts. Des exigences, de l'intransigeance et de l'intolérance chez un homme sans doute plus estimé pour la rigueur de ses interventions qu'aimé. ■

Myriam Surville et Monique Riley, graphologues-conseils

DOCUMENTAIRE

LA VÉRITÉ

SORT DE LA
BOUCHE DES
SOLDATS

WATERLOO L'ULTIME BATAILLE

Un documentaire d'Hugues Lanneau

SAMEDI 13 JUIN À 20H50
sur arte et arte+7



Dans le sud-ouest de l'Allemagne, la découverte d'une statuette bouscule nos connaissances sur la naissance de l'art préhistorique.

La « Vénus de Hohle Fels »

TRAGIQUE FAIT DIVERS EN SOUABE

La jeune femme ouvre les yeux. Elle se souvient d'avoir perdu connaissance dans la neige, alors qu'elle tentait de suivre son clan : des représentants des premiers hommes modernes. Ils marchaient loin devant. Une tempête de neige violente s'est levée, et rapidement, elle a été distancée au point de ne plus les voir. Ses cris se sont alors perdus dans l'immensité de la steppe, tandis qu'elle ne sentait plus ses pieds ni ses mains gelés. Son ventre était lourd et lui faisait mal...

Là voilà désormais allongée sur des peaux de rennes. Elle ressent la chaleur du feu. À qui doit-elle sa survie ? Une vieille femme se penche au-dessus de sa tête et pose ses mains sur son front lisse. Son visage est ridé, avec, au-dessus des sourcils, un large bourrelet osseux. Une néandertalienne ! L'ancienne pose ses mains sur le ventre désormais vide de la jeune femme. Entre ses jambes, elle ressent encore une douleur intense. Ses seins n'ont jamais été aussi enflés. Où est l'enfant qu'elle portait ? Tout est bien trop silencieux autour d'elle.

La vieille femme s'absente un court instant et revient peu après avec un bébé, étranglé par son cordon ombilical, enveloppé dans une peau d'ours. Des larmes coulent sur les joues de la mère endeuillée. La néandertalienne lui caresse doucement la main. La jeune *sapiens* reconnaît l'endroit à ses hautes voûtes, dentelées de roches claires : dans cette grande salle creusée dans la montagne, elle est venue, avec son clan, danser au son de flûtes taillées dans des os de cygne et de vautour fauve, tailler des pointes et des lames, faire des parures en dents d'ours et des perles en ivoire, ainsi que des sculptures pour appeler les esprits de la chasse. Elle se lève et se dirige vers le tas d'os d'animaux qui sert à nourrir le feu. Elle y trouve un morceau de défense de mammoth. Elle s'applique, des heures durant, à en faire une statuette : son ventre, ses seins, sa douleur, elle sculpte tout. En haut, elle creuse un œilleton, y passe une lanière de cuir et l'attache autour de son cou. Alors, elle prend son enfant mort et part à la recherche des siens. Elle s'est promis de revenir ici rendre l'objet à la terre quand elle ne pleurera plus...



H. Jensen / Université de Tübingen

PREMIÈRE ŒUVRE. La représentation détaillée des organes génitaux de cette Un anneau permettait de la porter en pendentif. Datée entre - 40 000 et

LA MÈRE DES ARTS ET DE LA MUSIQUE

La femme sculptée, trapue, arbore des seins et un abdomen particulièrement proéminents. Sa taille est marquée d'un pli, preuve qu'elle n'est pas enceinte. Des lignes horizontales, cisailées à l'aide d'un instrument très fin, couvrent son abdomen, évoquant un vêtement porté sur son ventre. Ses jambes courtes et pointues sont dépourvues de pieds. Entrouvertes, elles donnent à voir une fente profonde qui sépare ses fesses charnues et se prolonge jusqu'au triangle pubien, à la vulve hypertrophiée. Les mains,

délicatement ciselées, reposent sur la partie supérieure de son estomac, juste sous sa poitrine. Cette statuette féminine, de près de 6 cm de hauteur et 3 cm de largeur, a été reconstituée par l'équipe de Nicholas Conard de l'université de Tübingen (Allemagne) à partir de six fragments découverts non loin les uns des autres, entre le 5 et le 15 septembre 2008, dans la grotte de Hohle Fels, dans le Jura souabe, à proximité de la ville de Schöcklingen. Cette grotte, fouillée dès 1870 par l'archéologue Otto Fraas, a accueilli, comme de nombreuses cavernes alentour, les pre-



figurine en ivoire de mammouth suggère qu'elle symbolisait la fertilité.
– 35 000 ans, elle est la plus ancienne œuvre anthropomorphe de l'humanité.

miers hommes modernes. Les fouilles, menées sous la direction de l'université de Tübingen depuis 1977 (jusqu'en 1997 par Joachim Hahn, et, depuis, par Nicholas Conard), ont mis au jour de nombreux vestiges du Gravettien (– 25 000 à – 20 000 ans environ) avant d'atteindre une couche intacte recelant 35 000 objets lithiques caractéristiques de l'aurignacien (– 40 000 à – 25 000 ans) : les lames à retouche en écailles, grattoirs carénés et pointes de sagaies, en ivoire ou en bois de renne, témoignent d'une intense activité de taille sur le site. Des figurines en ivoire (un oiseau

aquatique, une tête de cheval, un étonnant petit homme lion) y ont été également découvertes. En 2012, grâce à la datation au radiocarbone, l'âge des nombreux ossements d'animaux (mammouths, chevaux sauvages, rennes, ours des cavernes, renards et arêtes de poissons) présents à proximité de la vénus a pu être évalué à environ – 43 000 ans. Cette vénus est donc la plus ancienne représentation figurative humaine. Elle repousse la naissance de l'art figuratif aux premiers temps de l'aurignacien, et non à ses phases plus tardives, vers 35 000 ans. La vénus était par ailleurs

située à quelques dizaines de centimètres d'une flûte de 22 cm de longueur, taillée dans un os de vautour fauve, également découverte à l'été 2008 et qui est considérée comme le plus vieil instrument du monde. Pour l'instant, aucun reste humain n'a été retrouvé sur le site.

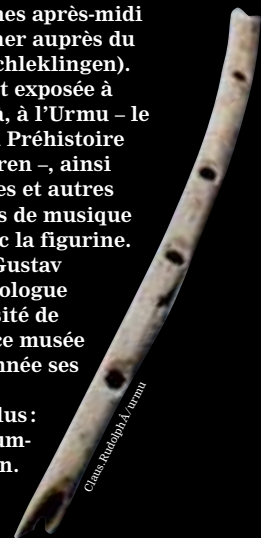
UN SENS DIFFICILE À INTERPRÉTER

Paru dans la revue *Nature*, l'article relatant la découverte de la « Vénus de Hohle Fels » fait l'objet dans le même numéro d'un commentaire de Paul Mellars, archéologue de l'université d'Oxford : selon lui, l'exagération des attributs sexuels, que renforce l'absence de tête et de pieds, reflète une sorte de pin-up préhistorique. Gillian Morris-Kay, professeur d'anatomie de la même université, émet une tout autre hypothèse, s'appuyant sur des différences anatomiques marquées par rapport aux autres vénus du paléolithique, bien plus récentes (comme la « Vénus de Willendorf », qui n'est âgée « que » de – 22 000 ans), notamment au niveau des seins. « Les lignes circonférentielles suggèrent une sensation de tiraillement non soulagé par l'allaitement, remarque-t-elle, et les mamelons sont mal définis. » La « Vénus de Hohle Fels » pourrait être, selon elle, l'autoportrait somatosensoriel d'une jeune mère ayant accouché d'un enfant mort-né. Nicholas Conard quant à lui, ne se risque à aucune hypothèse (rappelant qu'il n'était pas là il y a – 40 000 ans) et laisse prudemment la part du rêve aux conteurs du passé. ■

Clara Delpas

À VOIR

Il est possible de visiter la grotte de Hohle Fels, du 1^{er} mai au 31 octobre, tous les dimanches après-midi (se renseigner auprès du musée de Schleklingen). La vénus est exposée à 6,6 km de là, à l'Urmu – le musée de la Préhistoire de Blaubeuren –, ainsi que les flûtes et autres instruments de musique trouvés avec la figurine. Fondé par Gustav Riek, archéologue de l'université de Tübingen, ce musée fête cette année ses 50 ans. En savoir plus : www.museum-schleklingen.de-urmu.de



À LIRE

Les Aurignaciens, sous la direction de Marcel Otte (éditions Errance, 2010). Professeur de préhistoire à l'université de Liège, il a dirigé la publication de ce recueil de textes consacrés aux Aurignaciens. Chapitre après chapitre, le livre présente les outils et les armes, les habitations, les parures, les croyances et l'art de cette « civilisation » – la première à réaliser des vénus – qui s'étendit progressivement, d'est en ouest, en Europe.

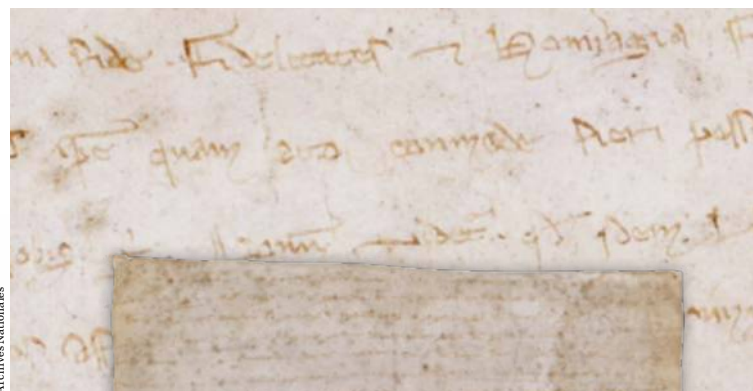


À FAIRE

Les sites aurignaciens du Jura Souabe sont bien plus anciens que les sites français. Ils établissent que les premiers hommes modernes sont arrivés par le couloir du Danube avant l'épisode glaciaire survenu en Europe voici 40 000 ans. La grotte de Hohle Fels permet de découvrir les paysages du Jura souabe, inscrits au patrimoine mondial de l'humanité. Pour en savoir plus : www.germany.travel/fr/loisirs-et-detente/routes-touristiques/route-du-jura-souabe.html

Historia propose, chaque mois, un document jamais publié dans la presse grand public, commenté par son conservateur.

La promesse d'un sacre



TYPE DE DOCUMENT

Lettre circulaire pour le couronnement du roi Louis IX.

FORMAT

12,5 x 23 cm.

DATE ET LIEU

Novembre 1226.

LIEU DE CONSERVATION

Paris.

COTE ARCHIVES NATIONALES

J363/5 [AE/II//227].

Le 8 novembre 1226, Louis VIII décède prématurément. Il laisse un héritier de 12 ans, Louis, et confie la régence à son épouse, Blanche de Castille. Situation inédite depuis 1060, qui inquiète le roi mourant. La jeunesse de son fils, qui ne peut diriger, offre aux princes l'occasion de mettre en question le bien-fondé du gouvernement, d'autant qu'il est aux mains d'une femme venue d'Espagne, et de privilégier leurs intérêts. Quelle solution s'offre au roi ? Asseoir au plus vite la légitimité de son successeur en le faisant reconnaître, aussi largement que possible, par les élites laïques et ecclésiastiques. C'est cette tentative qu'illustre cette lettre adressée, sans doute peu après la mort du souverain, à l'archevêque de Rouen et ses suffragants par cinq ecclésiastiques et sept laïques : l'influent Gauthier Cornut, archevêque

de Sens, des évêques de Bourges, Beauvais, Noyon et Chartres, de Philippe Hurepel, comte de Boulogne et demi-frère de Louis VIII, et, enfin, d'autres barons importants – Gauthier d'Avesnes, comte de Blois, Amaury de Montfort, Enguerrand, sire de Coucy, Archambaud de Bourbon, Jean de Nigelles et Étienne de Sancerre. Cela explique les multiples sceaux au bas du document, dont six subsistent. Les auteurs rapportent les propos que leur a tenus le roi le 3 novembre. Il leur fait prêter serment sur les Écritures d'être fidèle à son fils aîné « le plus rapidement qu'ils puissent » et de veiller à ce qu'il soit couronné tout « aussi promptement ». Les douze fidèles annoncent donc à l'archevêque de Rouen que le sacre aura lieu le 29 novembre et le prient assez fermement de se rendre à Reims. Plusieurs exemplaires de cette lettre ont été adressés à d'autres

évêques et comtes, en particulier ceux issus des provinces récemment conquises. Les termes même de la convocation expriment la fébrilité du gouvernement : le sacre n'aura lieu que trois semaines après la mort du roi, ce qui laisse peu de temps à l'élite du royaume pour cheminer jusqu'à Reims. Dans la hâte, Louis est armé chevalier à Soissons afin d'être prêt au couronnement. La représentation ecclésiastique comme laïque fut assez médiocre. Les absences les plus remarquées sont celles de Pierre de Dreux, duc de Bretagne, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et Thibaud de Champagne. Des dissensions, déjà claires sous Louis VIII, qui s'exacerbent avec le sacre du jeune Louis IX et laissent augurer une ouverture de régence bien difficile. ■

Jean-François Moufflet, Département Moyen Âge et Ancien Régime

Sortie non pas de la cuisse de Zeus mais du sein de son épouse, cette traînée blanchâtre sème des étoiles... et la zizanie chez les Anciens.

“La Voie lactée”

À L'OLYMPE

La Voie lactée trouve son origine dans les récits des amours mouvementées de Zeus. Lequel, bien qu'il soit marié à la déesse – du Mariage... – Héra, demeure un grand séducteur, aux aventures innombrables et célèbres. Son don de métamorphose va notamment lui permettre de duper la séduisante princesse Alcmène, qu'il approche en prenant les traits de son époux, Amphytrion. Désarmée par cette ruse, Alcmène tombe dans le piège divin et s'unit par méprise à Zeus – qui aura la délicatesse de la sauver après que le mari courroucé l'aura condamnée au bûcher. De cette aventure naît le héros Héraclès. Pour que son fils acquière l'immortalité, le roi de l'Olympe doit le faire allaiter par une déesse. Il décide alors de demander au messager des dieux, Hermès, de déposer ce nouveau-né adultérin sur le sein d'Héra au moment où elle est endormie. Mais la déesse se réveille et, en voyant cet enfant illégitime téter son lait si précieux, elle entre dans une colère noire et arrache violemment Héraclès de sa divine poitrine. Le lait qui coule du sein d'Héra forme comme une traînée floue dans la sphère céleste : c'est la naissance de la Voie lactée, selon les Grecs. Quant à Héraclès, il accomplira son fabuleux destin en menant à bien ses douze travaux héroïques.

CHEZ LES HOMMES

Dans l'Antiquité, Aristote identifie la Voie lactée à un météore, tandis que les philosophes Démocrite et Anaxagore émettent l'hypothèse selon laquelle cette présence lumineuse serait stellaire et produite par une agrégation d'étoiles invisibles à l'œil nu. C'est Galilée qui, en 1610, grâce à sa lunette astronomique, atteste que la Voie lactée est une nébuleuse d'étoiles. Mais il faut attendre le début du XX^e siècle et l'astronome R. J. Trumpler pour identifier la forme spirale de cette mystérieuse galaxie qui abrite notre Système solaire. La Voie lactée, par sa puissance évocatrice, stimule l'imaginaire des artistes. Le mythe antique trouve un écho dans le tableau du peintre vénitien le Tintoret *L'Origine de la Voie lactée* (1575). Et cette galaxie inspire le vertigineux poème *Abîme* à Victor Hugo, qui résonne comme un dialogue entre l'homme et l'Univers : « Millions, millions, et millions d'étoiles ! / Je suis, dans l'ombre affreuse et sous les sacrés voiles, / La splendide forêt des constellations. / C'est moi qui suis l'amas des yeux et des rayons, / L'épaisseur inouïe et morne des lumières. / Encor tout débordant des effluves premières, / Mon éclatant abîme est votre source à tous. » ■

Sonia Darthou, maître de conférences à l'université d'Évry, a écrit *Les Dieux de l'Olympe : les mythes dans la cité* (Perrin, 2012).

Nuit blanche

Chantre du déterminisme, Pierre Simon de Laplace (1749-1827) pense que l'Univers fonctionne comme un mécanisme d'horlogerie, régi par des lois mathématiques. Les théories actuelles sur la formation du Système solaire s'inspirent encore de son hypothèse cosmogonique (1796), selon laquelle ledit système serait issu d'une nébuleuse en rotation autour d'un noyau. Il est aussi l'un des premiers à parler des trous noirs, qu'il appelait « astres occlus ».

In the Mood

L'Amérique en guerre n'est pas d'humeur à chanter. Pourtant, un homme va faire swinger les GI!

CACHETONNEUR

Peu de mélodies évoquent, avec autant de nostalgie, la victorieuse armée américaine de la Seconde Guerre mondiale.

In the Mood est aussi l'air que l'on associe le plus immédiatement à Glenn Miller. Pourtant, il date d'avant le conflit et, surtout, il n'est pas de lui. Mais le génie de ce musicien, et la clé de son succès, réside justement dans sa faculté d'appropriation et l'intemporalité de ses créations. Miller, né en 1904 dans l'Iowa, s'oriente très tôt vers la musique. Tromboniste courant les cachets au début des années 1920, il se taille une solide réputation d'arrangeur et peaufine son oreille au sein de divers groupes. En 1935, il fonde un orchestre à son nom. C'est un échec. Deux ans plus tard, il récidive, cette fois-ci avec succès.

GRAND SEIGNEUR

En 1939, il décroche un contrat avec la radio CBS pour jouer dans le retentissant *Chesterfield Show*. Il y étrenne ses premiers tubes. Dont une pépite du swing de La Nouvelle-Orléans, oubliée et libre de droits : *Tar Paper Stomp*, du trompettiste Wingy Manone, dans la version réécrite, l'année précédente, par le clarinetiste et compositeur Joe Garland. Miller reprend le phrasé du thème principal, double les saxophones,

dope la rythmique et ajoute cette touche singulière qui sera la recette de ses hits : une mélodie soutenue, une octave plus bas, par un sax ténor et trois altos. *Tar Paper Stomp*, remouliné, devient *In the Mood*. Et, sur les ondes américaines, Miller casse la baraque. Pendant trois ans, il va enchaîner les tubes... En octobre 1942, pourtant, presque un an après l'entrée en guerre des États-Unis, le musicien renonce à la gloire pour s'engager dans l'armée. Le voilà capitaine, avec pour mission de monter un orchestre de GI. Il participe à l'effort de guerre avec le programme *I Sustain the Wings*, sur NBC, de juillet 1943 à juin 1944, puis grave en février 1944 un V-Disc – ces vinyles incassables destinés aux soldats du front –

Felix Man/Getty Images

Le saviez-vous ?
Réalisé par Anthony Mann et sorti sur les écrans en 1954, *Romance inachevée* retrace la vie de Glenn Miller. Avec, dans le rôle principal, James Stewart, ce long-métrage a décroché deux oscars en 1955.



Glenn Miller en 1944.

contenant *In the Mood*. En juin de la même année, sur ordre d'Eisenhower, commandant en chef des armées alliées, le Miller's Band est envoyé en Angleterre pour conquérir les ondes européennes. À Bedford, où ont été rapatriés les studios de la BBC, Miller est accueilli en héros.

CHAMP D'HONNEUR

Le général Doolittle déclare que, avec une lettre du pays, son orchestre est la meilleure arme pour soutenir le moral des troupes. Les 50 musiciens de l'American Band of the Supreme Allied Command (dont 16 cuivres et 20 cordes) se produisent jusqu'à trois fois par jour, en concert et à la radio. Le 30 octobre, le désormais major Miller enregistre la première des sept émis-

sions de propagande intitulées *Music for the Wehrmacht*, une manière de combattre la censure nazie qui bannissait le jazz, cette musique «nègre». Il s'y exprime en allemand, et son orchestre reprend ce soir-là une énième fois *In the Mood*. Entre-temps, une brèche s'est ouverte en France, Paris a été libéré, et les Allemands repoussés jusqu'en Belgique. Glenn Miller est appelé à se rapprocher de ses boys. Le 13 décembre, l'avion qui le transporte vers Paris, lui et neuf de ses musiciens, disparaît au-dessus de la Manche. On ne retrouvera jamais l'appareil. Mais l'orchestre de Glenn Miller, ce big band au son unique, mélange de swing et de symphonie, a, lui, survécu à son créateur. ■

Xavier Donzelli

Historia

&

QUELLE HISTOIRE
EDITIONS

PRÉSENTENT

NAPOLÉON

◆ L'OMBRE ET LA LUMIÈRE ◆



UNE APPLICATION IPAD INÉDITE Première « *Graphic Novel* » consacrée à l'empereur, cette reconstitution historique nous plonge dans un univers à la fois sombre et incandescent à travers un style graphique et littéraire audacieux. L'authenticité se conjugue à la modernité pour nous montrer un nouveau visage de Napoléon, un visage contrasté : entre ombre et lumière. Éclats jubilatoires, désillusions acerbes, honneur et amertume, Napoléon fait face à son destin, celui d'un homme hors du commun qui a dominé l'Europe par le sabre et l'esprit.

26 TABLEAUX ANIMÉS • DES DOCUMENTS INÉDITS • AVEC LA VOIX DE FRANCIS HUSTER

www.quellehistoire.com

AVEC L'AIMABLE SOUTIEN DE



Disponible sur
App Store



Rien n'est trop grand pour l'empereur d'Occident. Tel en a décidé le calife Harun al-Rachid, qui renvoie l'ambassade franque les bras chargés de présents. Dont un très rare pachyderme albinos d'Asie.

About Abas, l'éléphant de Charlemagne

Trop gros ? Trop difficile à envelopper et à acheminer ? Au IX^e siècle, le calife de Bagdad Harun

al-Rachid ne s'embarrasse pas de toutes ces questions.

Il est déterminé à faire plaisir à Charlemagne, l'empereur d'Occident, en lui offrant un cadeau pour le moins encombrant...

Les deux hommes semblent se partager le monde. Entre eux se trouve une femme, Irène, qui règne de Constantinople sur l'empire d'Orient. C'est sans doute cette souveraine qui est visée par le rapprochement souhaité par Charlemagne et Harun al-Rachid.

Ce dernier est arrivé au pouvoir en l'an 786, à l'âge de 20 ans. Il possède un empire très vaste, depuis le Tien-Chan, en Orient, jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Sa capitale, Bagdad, a été créée de toutes pièces à la fin du VIII^e siècle, sur la rive occidentale du Tigre. Elle est protégée par une double fortification et de profonds fossés. Les murailles sont percées de quatre portes d'or menant aux quatre coins de l'empire. Au cœur de la cité, le palais du calife, riche de 22 000 tapis de pied et de 38 000 tapisseries accrochées aux murs.



BLANC MAT. Le jeu d'échecs dit « de Charlemagne » (XI^e s.) comprend quatre de ces mastodontes, qui ont donné leur nom – *al-fil*, en arabe – à la pièce – *alfil* ou *aufin*, en vieux français, devenu *fol* puis *fou*.

Dans ce cadre magnifique, Harun al-Rachid accueille tout ce que l'Occident et l'Orient comptent de poètes, de médecins et d'artistes. Les historiens parlent de cette cour de Bagdad comme l'une des plus brillantes de toute l'humanité.

En évoquant une telle puissance, certains se sont mis à rêver. Et si Harun

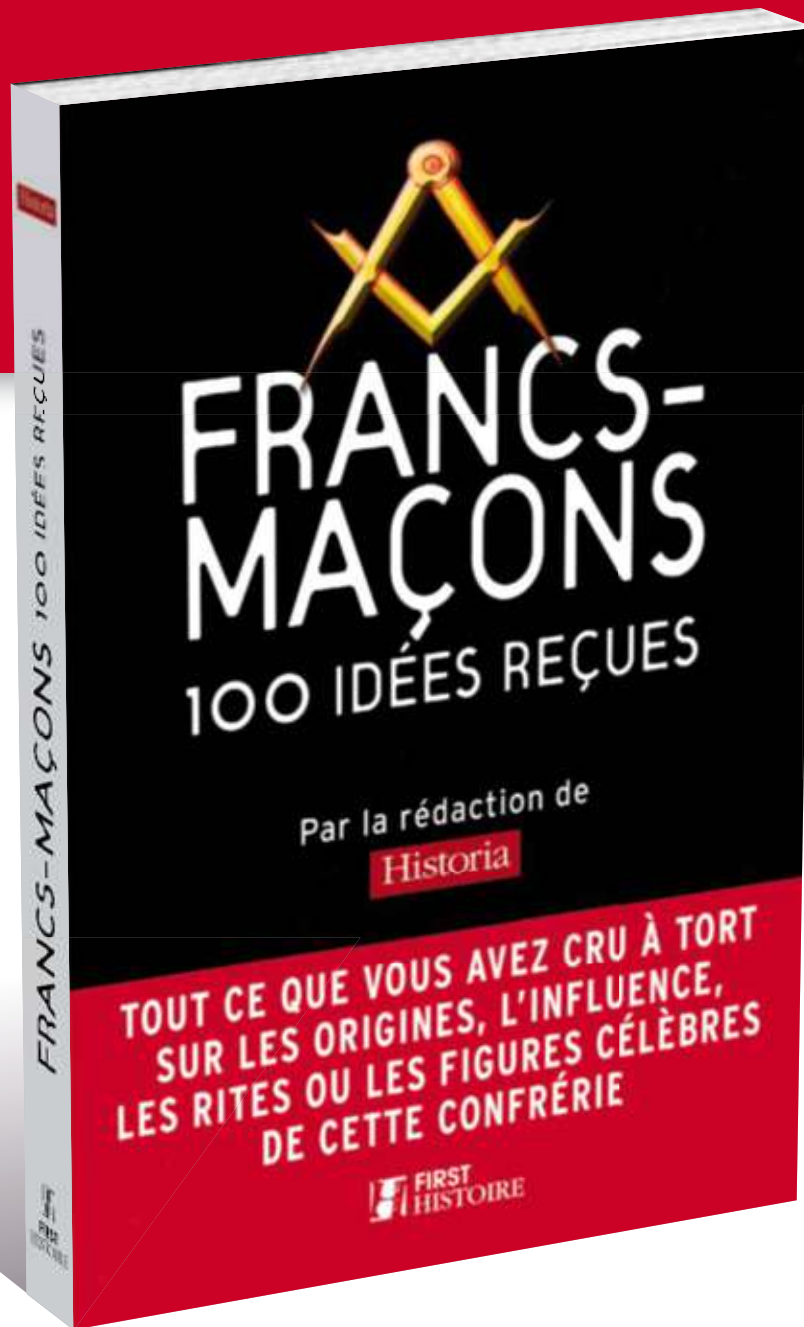
al-Rachid avait rencontré Charlemagne ? Si l'Orient et l'Occident s'étaient alliés le temps d'une entrevue entre les deux puissants souverains ? Si Bagdad et Aix-la-Chapelle, si le Sud et le Nord s'étaient retrouvés le temps d'un échange au sommet, le temps de boire une tasse de thé ou une bière... peut-être que l'avenir du monde

en aurait été changé. Las ! les contacts entre Harun al-Rachid et Charlemagne se sont cantonnés à des ambassades.

À la fin de l'année 797, Charlemagne envoie à Bagdad trois hommes chargés de le représenter, Landfried, Sigismond et Isaac. Trois ans plus tard, seul Isaac est de retour.

Il rapporte d'incroyables cadeaux : tissus somptueux, pierres précieuses, objets d'ivoire, épices, parfums des Indes, mais aussi une clepsydre, des tapis magnifiques, des oiseaux, des singes, des léopards et deux éléphants. L'un meurt durant la traversée ; le second arrive à Aix-la-Chapelle, il se nomme About Abas. Débarqué à Pise en 801, About Abas va remonter les vallées du Rhône et de la Saône, traverser la Lorraine et arriver à Aix-la-Chapelle en 802 ou en 803. Des foules immenses se pressent sur son passage, car voilà quatre cents ans que l'on n'a pas vu d'éléphant, depuis la chute de l'Empire romain. À Aix-la-Chapelle, About Abas devient la mascotte de la ménagerie impériale. Il meurt en 810. Dans l'une de ses défenses a été sculpté un olifant, un instrument de musique à vent de la famille des cornes. ■

« RIEN À CACHER ! »



DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE
14,95€

Les meilleurs spécialistes du sujet mettent en lumière l'histoire de la franc-maçonnerie et lèvent un pan du secret.



@editionsfirst





LA SOCCA NICOISE



Cette spécialité née en Sicile se diffuse dans toute l'Italie puis se déguste en France après 1860. Son secret ? Sa simplicité !

LE POIS CHICHE

Le pois chiche est une légumineuse qui aime les sols chauds et secs du pourtour méditerranéen. Le mot « chiche » vient du latin *cicer*. Vocabulaire qui a donné son patronyme à Cicéron, lequel aurait été surnommé ainsi en raison d'une verrue sur le nez. Mais l'orateur lui-même a déclaré que son père et son grand-père portaient déjà ce nom, ce qui fit écrire à Pliny que la famille de Cicéron possédait une exploitation de pois chiches !

C'est une galette frite à base de farine de pois chiche cuite dans un four à pizza. Originnaire du Moyen-Orient, cette spécialité a été apportée par les Sarrasins en Sicile sous la forme de *panelle* puis s'est diffusée dans toute l'Italie suivant les côtes méditerranéennes. À Gênes, elle se nomme *farinata*, à Toulon *cade* (du mot *caldo*, « chaud »), en Amérique du Sud, apportée par les Génois, elle est appelée *faina*. La socca est arrivée avec les émigrés italiens venus travailler au début du XIX^e siècle, avant que le rattachement du comté de Nice à la France en 1860 n'accélère plus encore les transferts de population. En échange du soutien à Victor-Emmanuel de Piémont-Sardaigne dans son édification d'un royaume italien, Napoléon III obtient la Savoie et le comté de Nice. Les Niçois acceptent par référendum leur rattachement à la France. Mais Garibaldi – député de Nice et l'âme de l'unification italienne – démissionne en signe de protestation et quitte la région. Le département des Alpes-Maritimes est alors créé par l'addition du comté de Nice à l'arrondissement de Grasse, déjà français.

La population de la ville ne cesse d'augmenter pour atteindre 94 000 habitants à la Belle Époque, dont 23 000 étrangers, qui se fondent dans la ville au point qu'ils adoptent le patois local, le nissart, que les lois scolaires peinent à éradiquer avant la Seconde Guerre mondiale. L'établissement du chemin de fer et le développe-

ment du port nécessitent une abondante main-d'œuvre qui fait le succès de la socca, consommée sur le pouce pour un prix modique par les ouvriers et les pêcheurs. En 1920, on croise dans le Vieux-Nice des Turinois, aux Baumettes, quartier rural jusqu'en 1878, des manœuvres en bâtiment et des bonnes originaires de Pérouse. C'est autour du port de Lympia que se pressent les vendeurs de socca, souvent des marchands ambulants qui cuisent la galette sur place et la servent dans du papier. Les pêcheurs l'avalent rapidement le matin avant d'embarquer. Au milieu du XVIII^e siècle, le roi Charles-Emmanuel III décide la création d'un grand port au pied de la vieille citadelle et du vallon marécageux de la petite rivière Lympia. L'aménagement est confié au Turinois Devinenti, qui fait creuser un premier bassin, achevé en 1770. La construction du port et des quais autour d'un second bassin, ainsi que celle du quartier adjacent, dure un siècle. L'église néo-classique Notre-Dame-du-Port est élevée au centre de la place qui donne sur la mer. Les façades des immeubles alentour, de couleur ocre rouge, présentent d'élégantes arcades. Aux pêcheurs et aux ouvriers du bâtiment s'ajoutent plus de 800 employés, essentiellement des femmes, travaillant dans la manufacture de tabac voisine, qui fonctionne jusqu'en 1979. Cette main-d'œuvre nombreuse et populaire est friande de cette socca qui séduit aujourd'hui les touristes venus chercher le soleil de la Côte d'Azur. ■

QUEL ROI FUT LE 1^{er} À INTRODUIRE LES ASSIETTES INDIVIDUELLES EN FRANCE ?*



10,50€
TTC

En partenariat avec

Historia

150 questions sur l'histoire étonnante des objets du quotidien !

6 catégories
de questions



Fêtes



Équipement
de la maison



À table



Sciences et
techniques



Jeux



Habillement
et toilette



MARABOUT, éditeur spécialiste du divertissement en librairie !

Retrouvez-nous sur www.marabout.com

et sur Facebook : facebook.com/editionsmarabout

* FRANÇOIS 1^{er}

Hippocrate

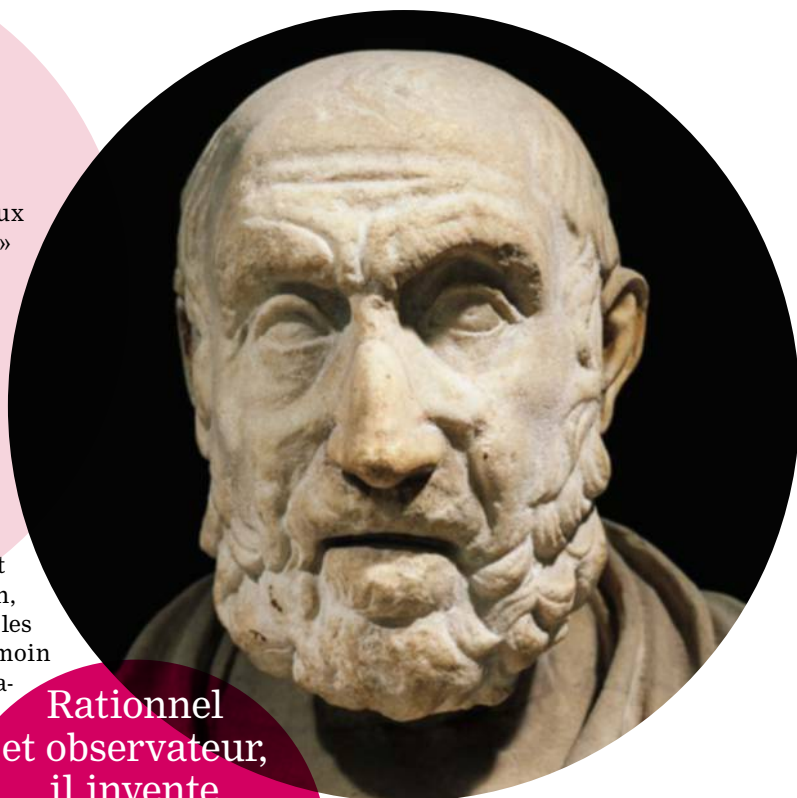
« **J**e promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. » Ainsi commence le fameux serment que les jeunes médecins prêtent avant d'exercer. Contrairement aux idées reçues, il ne s'agit pas de l'authentique serment d'Hippocrate – sans valeur juridique – mais du code de déontologie médicale, édicté par l'Ordre national des médecins, lui-même soumis au gouvernement et au Conseil d'État, en dernière instance. Il n'est qu'en partie inspiré du serment original, dont Émilie Littré a traduit l'incipit en ces termes : « Je jure par Apollon, médecin, par Asclépios, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants. » S'ensuit une série de règles éthiques et morales, que l'on retrouve grosso modo dans le code actuel, expurgé en 1966 de l'interdiction de pratiquer l'avortement.

Considéré comme le père de la médecine, Hippocrate est né en 459 av. J.-C. sur l'île de Cos. Le peu que nous savons de sa vie est sujet à caution, car les sources sont en grande partie légendaires et apocryphes. Le contexte historique est propice aux légendes : les grands esprits se rencontrent à l'ombre du Parthénon, la Grèce connaît son âge d'or (500-323 av. J.-C.).

Vivant au siècle de Périclès, Hippocrate ne pouvait que donner ses lettres de noblesse à la médecine ! Porté par l'extraordinaire élan de rationalité, ce dernier rompt avec les superstitions et les croyances qui attribuaient une origine divine à certaines maladies et s'appuie sur l'observation rigoureuse pour développer des remèdes appropriés. Ses nombreux voyages lui permettent en outre de croiser les différentes connaissances en pathologie et en thérapeutique. Il visite la Thrace, la Thessalie, la Macédoine et une partie de l'Asie Mineure avant de revenir à Cos, où sa réputation le précède. Il fonde son école vers 420 av. J.-C et enseigne les bases du futur corpus hippocratique, un recueil disparate d'une soixantaine de livres écrits en ionien par ses disciples.

Malgré la datation et la paternité douteuses des textes, ce document, dans lequel figure le fameux serment, nous permet de connaître les grands principes de sa médecine. Quels sont-ils ? Selon lui, l'organisme fonctionne grâce à quatre liquides fondamentaux, appelés humeurs : le sang, le « phlegme », la bile jaune

Rationnel et observateur, il invente le diagnostic et pose les bases éthiques de notre médecine moderne.



et la bile noire. La maladie apparaît quand un déséquilibre s'installe au profit de l'une d'elles. Cette théorie des fluides s'appuie sur une vieille conception grecque selon laquelle toute matière est constituée d'un mélange de quatre éléments primordiaux, l'eau, la terre,

l'air et le feu, le corps humain étant un abrégé de l'Univers. À l'image des dieux, garants de l'équilibre cosmique, le médecin doit assurer l'équilibre des humeurs afin de préserver la santé du patient. Mais Hippocrate ne fait pas appel à la magie pour vaincre les maladies : il est un précurseur de l'observation clinique par la création des *diagnosis* (« discernements »), ancêtres de nos diagnostics. Hippocrate a également ouvert la voie à la diététique en préconisant la consommation de fruits et légumes selon les besoins des quatre humeurs et les saisons. Ces concepts antiques ont marqué la médecine occidentale au point que les termes « lymphatique », « flegmatique », « mélancolique », « colérique » sont toujours employés pour désigner des caractères !

Ajoutés à sa démarche rationnelle novatrice, les principes éthiques de son serment comme son approche palliative – qui privilégie le soulagement du malade, avant même la victoire sur la maladie – en font le paragon du médecin philanthrope, exact opposé des Knock et Diafoirus, infatués de leurs doctes diagnostics et corrompus par le profit, qui transforment impunément le serment d'Hippocrate en serment d'hypocrites. ■

Vincent Mottez

De Agostini / Leemage



Le magazine d'histoire
au cœur de l'actualité

**NOUVELLE
FORMULE**

ABONNEZ-VOUS

1 AN - 12 numéros d'**Historia**

20%
d'économie

+ EN CADEAU
2 numéros d'Historia Spécial
au choix



Ainsi soient-ils...
Difficile de démêler le vrai du faux dans la légende noire des Borgia. Historia Spécial tente d'y voir plus clair et retrace l'ascension de ce clan tout-puissant dans l'Italie désunie de la fin du XV^e siècle.



De César à Mitterrand, ce qu'ils ont vraiment dit
Les citations célèbres sont gravées dans la mémoire collective, mais sait-on qui les a prononcées, quand et où ? "À cœur vaillant rien d'impossible", Historia vous fait découvrir l'origine de ces pensées impérissables.



La civilisation égyptienne, revisitée
à la lumière des dernières recherches, révèle bien des surprises. Religions, mœurs, culture, vie quotidienne : des égyptologues font le point sur les découvertes marquantes. Des sujets étonnants, très rarement abordés dans la presse grand public.



Des artisans d'exception
Entre 1140 et 1280, en Europe, les bâtisseurs de cathédrales taillent et empilent plus de pierres que les Égyptiens en mille ans ! Une immersion dans un monde de génie où la prouesse technique le dispute à l'élan et à la ferveur spirituels des anonymes.

Bulletin d'abonnement

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : Historia - Service abonnements
4 rue de Mouchy - 60438 NOAILLES Cedex

☒ **OUI**, je profite de cette Offre Spéciale pour m'abonner à Historia et réaliser une économie de 20 %

Je choisis mes 2 cadeaux : ☐ Les Borgia ☐ Les citations célèbres
☐ Les nouveaux mystères de l'Égypte ☐ Les bâtisseurs de cathédrales

Je choisis la formule suivante :

☐ **FORMULE CLASSIQUE**, 12 numéros d'Historia au prix de 54€ seulement au lieu de 68,40€ (prix de vente au numéro).

☐ **FORMULE PASSION** 12 numéros d'Historia + 6 numéros d'Historia Spécial au prix de 82€ seulement au lieu de 104,10€ (prix de vente au numéro).

Je préfère profiter du paiement « en 4 fois sans frais ».

☐ Je choisis la **FORMULE CLASSIQUE** et je règle dès maintenant 13,50€ par chèque ou carte bancaire, ce qui correspond au quart du montant de l'abonnement.

☐ Je choisis la **FORMULE PASSION** et je règle dès maintenant 20,50€ par chèque ou carte bancaire, ce qui correspond au quart du montant de l'abonnement

Puis je recevrai par courrier l'autorisation de prélèvement qui me permettra de régler les trois autres versements par prélèvement automatique trimestriel.

Offre exclusivement réservée aux nouveaux abonnés résidant en France métropolitaine et valable jusqu'au 31/07/15. Vos cadeaux vous parviendront, sous réserve des stocks disponibles, 4 semaines après l'enregistrement de votre abonnement ou à la réception en retour de votre autorisation de prélèvement pour le "4 fois sans frais". Renseignements et tarifs pour la France : 01 44 84 80 85, pour l'étranger : 00 33 1 44 84 80 85. E-mail : historia@dipinfo.fr

J'indique mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

P HAM 822

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Téléphone : _____

Je règle ☐ l'intégralité de mon abonnement ☐ le quart de mon abonnement

Je paye par ☐ chèque à l'ordre d'Historia ☐ carte bancaire

N° _____

Expire fin : _____

Signature obligatoire

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire

Si vous souhaitez recevoir des offres de notre part, via Internet, merci de nous indiquer votre adresse email :

.....@.....
Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 06/01/78 (art 27) vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les faire rectifier.



MYTHOLOGIE par Sonia Darthou

La belle Hélène

Reine de Sparte puis de Troie, elle fait partie des femmes fatales de notre imaginaire. Aussi désirable que funeste, elle va faire basculer le destin de la Grèce en déclenchant une guerre longue de dix ans.

Hélène est de naissance divine, c'est une des filles adultérines de Zeus. Le souverain de l'Olympe, bien que marié officiellement à la déesse Héra, est un grand séducteur. Attiré par la beauté irrésistible de Lédä, l'épouse du roi de Sparte Tyndare, il ne peut retenir son désir et décide d'approcher cette belle mariée par la ruse, en se métamorphosant en un cygne immaculé. Lédä, trompée par cette apparence innocente, prend le vol-

tile dans ses bras, et Zeus en profite pour s'unir à elle et la féconder. C'est ainsi que naît Hélène, qui hérite de la beauté des dieux. La jeune fille attire nombre de prétendants, et son père redoute que cela crée des rivalités entre les rois grecs, tombés sous son charme. Il décide alors de leur faire jurer un serment de fidélité et d'assistance appelé le serment de Tyndare : quel que soit l'élue, tous les rois s'engagent à porter secours à l'époux d'Hélène si, d'aventure, on essayait

de lui ravir son épouse. Hélène choisit Ménélas, qui monte sur le trône de Sparte. Mais son mariage va bientôt être mis en danger...

Le mythe de la belle Hélène se noue en Olympe. Éris, la déesse de la discorde, furieuse de ne pas avoir été invitée à un mariage divin, décide alors de lancer une pomme d'or sur laquelle il est inscrit « À la plus belle ! » au milieu des plus puissantes déesses présentes à la noce ; Athéna, la fille préférée de Zeus, la divinité de la Guerre et de la



CROQUEUSE

Hélène, Ève, Dalila, Mélusine et tant d'autres envoûtent les hommes par leur beauté avant de les conduire à leur perte. Souvent victimes mais toujours séductrices, elles sont communes à bien des cultures et des religions. Les historiens ont aussi traqué ces « femmes fatales » qui savent si bien aveugler les « grands hommes », à l'image de Cléopâtre. Leur pouvoir inspire Rudyard Kipling, qui écrit en 1897 un poème intitulé *The Vampire*. Repris dans le titre d'un film hollywoodien tourné en 1915, il donnera naissance au personnage clé des polars des années 1950, la vamp.

stratégie ; Héra, l'épouse souveraine de Zeus, et Aphrodite, la puissante déesse de l'Amour. À qui cette pomme doit-elle revenir ? Qui a la légitimité pour s'en saisir ? Personne, évidemment, ne veut prendre le risque d'arbitrer ce concours inextricable et périlleux. Zeus – qui a pourtant le pouvoir de trancher les querelles – se défile et décide de confier la décision à un mortel, Pâris, le fils du roi de Troie, Priam. Les trois déesses affichent alors devant lui leur puissance. Athéna commence : elle promet à Pâris de lui accorder la victoire à la guerre s'il la choisit. Puis vient le tour d'Héra, qui s'engage à lui donner la souveraineté. Aphrodite parle la dernière et lui assure le cœur de la plus belle femme du monde. C'est bien sûr Aphrodite qui, avec les armes de l'amour, fait basculer le concours, emporte la voix de Pâris et se voit remettre la pomme d'or sous les

regards courroucés de ses comparses olympiennes. Mais cette fameuse femme est déjà mariée à Ménélas : il s'agit bien sûr d'Hélène. Et cet épisode du jugement de Pâris va semer la discorde dans le monde grec.

Pâris, profitant de l'absence du roi de Sparte, se présente au palais. Auréolé d'érotisme par la déesse Aphrodite, il réussit à séduire Hélène – qui incarne pourtant une figure d'épouse sage et fidèle – et l'enlève avec les trésors royaux. Devant ce rapt outrageant, les Grecs, solidaires en souvenir de leur ancien serment, se liguent autour de Ménélas pour défendre leur honneur. Comme les Troyens refusent de rendre la belle Hélène, la guerre est déclarée et l'armée grecque met le cap sur Troie. Après dix ans de siège et de combats, les Grecs ont l'idée de lancer une dernière offensive en utilisant la ruse. Ils construisent un immense

cheval de bois au sein duquel ils enferment leurs meilleurs guerriers. Puis ils font mine de battre en retraite en abandonnant leur stratagème de bois sur le rivage...

Devant ce cheval, les Troyens hésitent. Est-ce un signe de victoire à consacrer en offrande aux dieux ou un cadeau empoisonné ? Ils finissent par le faire entrer dans la cité et s'apprêtent à célébrer la fin de la guerre. Mais, à la nuit tombée, les Grecs sortent de leur cachette et pillent la ville. Troie capitule, Ménélas retrouve son épouse, lui pardonne et la ramène à Sparte.

Idéal de beauté fatale, érotique et dangereuse, versatile et incontrôlable, séductrice et créatrice de querelle, Hélène symbolise pleinement le paradoxe des femmes pour les anciens Grecs. Telle une sœur de la première femme, Pandora, elle incarne le désir qui peut perdre les hommes. ■

BELLE-ÎLE-EN-MER

LE FORTIN DE SARAH BERNHARDT

*Dans un lieu sauvage, « la Divine » achète
et réhabilite un bâtiment
militaire, devenu havre
de paix.*

THÉÂTRAL. La retraite de la célèbre actrice se dresse à l'extrémité nord-ouest de l'îlot, dans le Morbihan.



Belle-Île. Pointe des Poulains. Il est midi et le soleil rayonne. À mes pieds, les vagues furieuses se brisent à grand fracas sur les parois de schiste. Devant moi, l'horizon s'offre sans partage. Je comprends tout à coup ce que la Divine est venue chercher dans ce bout du monde. En 1894, Sarah Bernhardt

a 50 ans ; elle revient tout juste d'une tournée de deux ans aux États-Unis. Son ami, le portraitiste mondain Georges Clairin, propriétaire d'une maison près de Pont-Aven, lui propose une excursion. Ils prennent le bateau à vapeur de la presqu'île de Quiberon et débarquent à Palais, à mille lieues de la vie parisienne. Au milieu des pêcheurs et des femmes du peuple, Sarah – qui est alors la Française la plus connue du monde –, retrouve la simplicité de son enfance. Fille d'une courtisane, elle fut placée en nourrice à Quimperlé dès sa naissance, en 1844.

Vite ! Les amis dénichent une voiture avec chauffeur pour faire le tour de l'île. Et prennent la direction du nord pour voir cette fameuse « côte sauvage », tempétueuse et inhospitalière, creusée de grottes sous-marines et sculptée par le vent. À pleins poumons, j'inspire une bouffée d'air iodé, comme aimait sans doute à le faire Sarah Bernhardt, en femme qui refusait la moindre contrainte. Porter un corset lui était insupportable. Il n'en fallait pas plus pour faire d'elle une excentrique. Autour de moi, la lande rase est déserte. Pas le moindre arbre. Le vent les a découragés. Sarah aperçoit une bâtisse crénelée aux faux airs de castel médiéval. Elle s'approche : cela ressemble bel et bien à un ouvrage militaire. Une pancarte gît sur le sol : « Fort à vendre. S'adresser au gardien du phare. » Le monde entier réclame Sarah Bernhardt. D'Australie en Amérique, de Boston à Alexandrie, on l'écoute dans un silence religieux, en suivant sur un livret la traduction des textes qu'elle déclame en français. On la fête, on l'adule. Elle n'en a cure.

Le monde la réclame ?
Elle n'en a cure, et sait
que cet endroit sera
son port d'attache...



Office de tourisme de Belle-Ile-en-Mer



Hervé Boutet / Divergence

« J'aime venir dans cette île [...], goûter le charme de sa beauté sauvage et grandiose. J'y puise sous son ciel vivifiant et reposant de nouvelles forces artistiques »

SWEET HOME. La fortification, réaménagée par la diva, se transforme en une confortable villa, munie de tout le confort de la Belle Époque, de l'entrée (ci-dessus, à g.) à la cuisine (ci-dessus, à dr.), en passant par le salon (ci-dessous).



Christophe Boisvieux / Corbis

COULISSES.

Entre deux tournées triomphales, dans l'intimité de sa chambre, remplie de souvenirs, elle goûte la tranquillité à l'abri de ces larges murs.



CAP / Roger-Viollet

Déjà, elle le sait : la solitude de Belle-Île sera son port d'attache. Georges Clairin et Sarah Bernhardt se dirigent vers le phare des Poulains. Il est toujours là, derrière moi, fièrement dressé du haut de ses 34 mètres. L'affaire est rondement menée, comme toujours avec la Divine.

Le fortin de 1846, rendu obsolète par les progrès de l'artillerie, est acheté pour trois fois rien. Le propriétaire est bien heureux de se débarrasser de ce bâtiment vétuste qui l'encombre au milieu de son élevage de moutons. Deux ans de travaux sont nécessaires pour faire du fortin une résidence où Sarah pourra accueillir sa famille et ses intimes : son fils, Maurice, né d'une liaison avec le prince de Ligne alors qu'elle avait 20 ans, ses deux petites-filles, Simone et Lysiane, ses amis les plus proches, Georges Clairin, qui décore ses théâtres et son hôtel particulier, Louise Abbéma, peintre et tendre amie. Et, bien sûr, une cohorte de domestiques.

Depuis le délicat pont-levis, qui relie le fortin au jardin, on s'attend presque à la voir surgir, vêtue de blanc, tenant son ombrelle d'une main, retenant de l'autre son chapeau de paille soulevé par le vent. Tambour battant, Sarah a fait ouvrir de larges baies vitrées à la place des meurtrières

et aménager des chambres au deuxième étage pour accueillir tout son petit monde. Dès 1896, sa silhouette serpentine devient familière aux habitants de l'île, d'abord incrédules. La belle dame de Paris ne pourra jamais s'adapter à un tel environnement. C'est oublier un peu vite que sa devise est *Quand même* ! On aimerait voir la fameuse salle de bains entièrement carrelée où sa femme de chambre montait des seaux d'eau chaude pour remplir la baignoire. Luxe inouï pour ce lieu et pour l'époque ! Mais – hélas ! – la salle de bains ne se visite pas. J'en suis quitte pour m'imprégner de l'atmosphère de sa chambre, de son salon, mélange des styles Art nouveau et rococo, teinté d'un orientalisme typiquement 1900.

À droite de l'entrée, la cuisine a gardé son charme rustique : bouquets d'herbes sauvages et casseroles rutilantes pendent au plafond. J'imagine mal comment la cuisinière préparait les repas pour les invités de passage. Le roi d'Angleterre Édouard VII, ancienne conquête de Sarah, est venu, dit-on, lui rendre visite en yacht. Par la fenêtre, j'aperçois la terrasse abritée du vent où la Divine faisait la sieste sur une chaise longue. En toute modestie, elle l'avait appelée le « Sarahtorium » ! Ce qui frappe le



MAXIME. Amputée d'une jambe en 1915, l'actrice continue pourtant de jouer jusqu'à sa mort, justifiant sa crâne devise (*ci-contre*).

plus à l'intérieur : l'accumulation insensée de coussins, de bibelots, de fleurs séchées, de colifichets. Pourtant, aucun de ces objets ne lui a appartenu. L'ameublement a été reconstitué sur la base de photographies d'époque. Maurice Bernhardt a vendu tous les biens aux enchères en 1923, à la mort de Sarah, pour payer leurs dettes. Le train de vie princier de l'actrice et le goût du jeu de Maurice leur ont fait engloutir des sommes colossales. Lorsque c'était nécessaire, Sarah faisait une tournée ou un gala pour acheter une villa ou venir en aide aux Bellilois fragilisés par une mauvaise campagne de pêche.

asse de cette agitation, elle a fait élever un mur pour ceindre les 46 hectares de terre, achetés petit à petit. Son royaume s'est agrandi. Pour être encore plus à son aise, elle a même fait bâtir en 1897 la villa « Lysiane » et

la villa des « cinq parties du monde », où chaque chambre est décorée de babioles rapportées de ses tournées internationales. Quand les badauds se font trop pressants par-delà le mur d'enceinte, elle demande à sa dame de compagnie de coiffer son grand chapeau à voiles blancs et de faire un signe par la fenêtre. La foule repart alors satisfaite.

En 1900, alors qu'elle arrive comme à son habitude en juillet pour passer l'été, Sarah est saisie d'une grande colère : face à son ermitage, le baron Meunier du Houssoye a eu l'audace de faire édifier un manoir ! Lui aussi a désiré une résidence secondaire, et Belle-Île est de plus en plus à la mode, fréquentée par des artistes comme Claude Monet ou Octave Mirbeau. L'actrice est furieuse de ce voisinage forcé. En 1909, le baron meurt, et les autorités locales envisagent de transformer la bâtisse en hôtel de voyageurs. Horreur ! Sarah emprunte la somme nécessaire à ses voisins... et rachète le manoir, où elle passera désormais ses vacances dans le confort : eau courante, électricité, chauffage central. La somme ne sera jamais

ÎLE AUX ENFANTS. Recueillie par Sarah Bernhardt au décès de sa mère, en juin 1910, sa petite-fille Lysiane (1896-1977) redécouvre joie et repos dans une maison hors du commun...



Christophe Boisvieux/Corbis



Christophe Boisvieux/Corbis

Il fallait l'imagination d'une tragédienne pour faire de ce « corps de garde crénelé modèle 1846 n° 3 », édifié pour vingt hommes et quatre canons, une résidence estivale accueillant le Tout-Paris

remboursée. Du manoir de Penhoët, il ne reste aujourd'hui que le souvenir : le bâtiment qui servait de repère pour les pilotes anglais en 1944 a été détruit par les Allemands. Sarah n'aura jamais su que ses imprécations furent suivies d'effet !

Quand je quitte la pointe des Poulains, le soleil s'est adouci. Quelques nuages ont fait leur apparition dans le ciel breton. Les feuilles des cinéraires et les plumeaux des tamaris rappellent que Sarah a modelé le parc selon son goût, acclimatant des plantes venues du continent qui ont prospéré sur toute l'île. Pourquoi vend-elle son petit paradis en 1922, l'année qui précède sa mort ? Elle a

78 ans, a été amputée de la jambe droite en raison d'une tuberculose osseuse et se déplace désormais dans une chaise à porteurs, peu commode sur ces rivages escarpés. Belle-Île lui rappelle cruellement que la pêche à la crevette, le tennis et les longues promenades sont autant de plaisirs qu'il lui faut oublier. Elle décide d'abandonner la vie sauvage et douce qu'elle affectionne. Sarah rompt les amarres et rentre définitivement à Paris. Son souvenir demeure pourtant vivace sur l'île. À Sauzon, à Palais, nombreux sont les habitants qui me demandent : « Alors, le fort de Sarah ? C'est quelque chose, n'est-ce pas ? » Et je me demande s'ils sont heureux d'avoir accueilli la diva chez eux ou s'ils sont fiers d'avoir su l'apprivoiser. ■



RETOUR. Dispersés en 1923, le mobilier et la décoration ont été peu à peu reconstitués dans ce qui est désormais un musée labellisé « Maison des Illustres » en 2011.



Belle-Île-en-Mer, « la bien nommée »

La poétesse Éva Jouan (1856-1910) lui donna ce surnom à une époque où Belle-Île n'était connue que des seuls initiés, parmi lesquels Monet et Sarah Bernhardt...

Votre séjour

PARTIR Office de tourisme, quai Bonnelle, Le Palais. Ouvert tous les jours en haute saison, fermé le dimanche en basse saison. Tél. : 02 97 31 81 93 et www.belle-ile.com

FERRY La Compagnie océane dessert Belle-Île au départ de Quiberon plusieurs fois par jour, toute l'année. Tél. : 08 20 05 61 56 www.compagnie-oceane.fr



CIRCUIT De Palais, dirigez-vous vers Locmaria et son église. Repartez vers Bangor et l'anse spectaculaire de Goulphar et les routes côtières. En direction de Sauzon, découvrez les aiguilles de Port-Coton, la grotte de l'Apothicaire en contrebas de la falaise, le fortin de Sarah Bernhardt et le port de Sauzon. Empruntez les sentiers, la nature y est sauvage et généreuse.



Se loger

CASTEL CLARA €€€

Face à l'océan, dominant l'anse de Goulphar, ce Relais et châteaux invite au repos de l'âme et du corps. Dans ses chambres décorées avec élégance, dans son spa ou au restaurant gastronomique, tout n'est que volupté. Et pour les gourmands, ne ratez pas le buffet de fruits de mer à volonté du Café Clara à 42 euros. Chambre à partir de 145 euros. Castel Clara, port Goulphar, Bangor. Tél. : 02 97 31 47 68 www.castel-clara.com

GÎTE DE KERGALLIC €€

Vous pouvez poser vos valises pour une semaine dans une ferme belliloise rénovée par Christine Bichelot, dans un hameau, près des plages d'Herlin. Jardin, terrasse, sauna, connexion internet. Tranquillité garantie à partir de 550 euros par semaine. Tél. : 02 97 31 45 55 www.location-belle-ile-en-mer.fr

À savourer

CHEZ RENÉE €

Croustillantes sur le bord, moelleuses au milieu, les crêpes sont incontournables en Bretagne. Steeve a repris le flambeau après le départ de Renée. Les chaussettes des randonneurs ne sèchent plus devant la cheminée, mais la terrasse du jardin vous tend les bras pour une galette complète ou une crêpe au caramel au beurre salé. Tél. : 02 97 31 52 87 www.creperie-chez-renee.fr

LA PARENTHÈSE €€

Dans l'esprit « bistronomique », La Parenthèse vous propose une cuisine de marché et un verre de vin déniché directement par le patron chez l'exploitant. Gratin de penne saumon et épinard, andouille de Guémené grillée, frites maison, mousse au chocolat du chef Cédric... une carte simple mais toujours efficace. Tél. : 02 97 29 30 24



Curiosité



Office de tourisme de Belle-Île-en-Mer/ Philippe Ulliac

LA CITADELLE VAUBAN, édifée sous Nicolas Fouquet quand il était propriétaire de l'île puis par Louis XIV après l'arrestation du surintendant, possède un musée très complet sur l'histoire de Belle-Île. Ne manquez pas l'étonnante poudrière circulaire surmontée d'une coupole de pierre. En saison, vous pouvez même dormir entre les murs de la citadelle et manger à La Table du gouverneur !
Tél. : 02 97 31 82 57
www.leshotelsparticuliers.com

Dans la valise



LES ACADIENS, DU CANADA À BELLE-ÎLE-EN-MER, de J.-M. Fonteneau. Pour tout savoir de l'histoire des Acadiens réfugiés sur l'île sous Louis XV. En vente À la Providence, 7, avenue Carnot, Le Palais.



BELLE-ÎLE-EN-MER, paroles d'Alain Souchon, musique de Laurent Voulzy. Depuis 1985, ce tube célèbre la bretonne Belle-Île et Marie-Galante, aux Antilles. À écouter sur la plage des Grands Sables !

Aux alentours

1. LES AIGUILLES DE PORT COTON. Ces falaises culminent à 71 mètres d'altitude. La roche, déchiquetée par l'océan, a donné naissance à de vertigineuses aiguilles de pierre. En 1886, Monet écrit : « Je suis dans un pays superbe de sauvagerie, un amoncellement de rochers terrible et une mer invraisemblable de couleurs. »

2. LE GRAND PHARE. Édifié en 1836 sur les plans d'Augustin

Fresnel, il mesure 52 mètres de hauteur et abrite un musée des Phares et Balises. Ouvert tous les jours en juillet et en août.

3. VOYAGE AU CENTRE DE LA RUCHE. Au Rucher de l'abeille noire, Quentin Le Guillou vous explique la fabrication du miel et pourquoi il est interdit d'introduire d'autres espèces que l'abeille noire sur Belle-Île. Rés. au 06 25 46 21 63. www.lerucherdelabeillenore.com

4. LE JARDIN ÉDEN DU VOYAGEUR. Depuis trente ans, Michel Damblant fait de son jardin à la sortie du village de Bordery un Éden planétaire en y cultivant toutes les plantes susceptibles de s'acclimater à l'air salin de la Bretagne. En été, il vous invite à découvrir les plantes rapportées par Bougainville ou Willaumez, des mahonias de Californie aux aloès jaunes d'Afrique du Sud. www.edenduvoyageur.siteweb.fr



Office de tourisme de Belle-Île-en-Mer

D.R.



D.R.

D.R.

À CHACUN SON VOYAGE

EN SOLO	S'offrir une thalassothérapie au Castel Clara.
EN DUO	À bicyclette, découvrir les menhirs de Jean et Jeanne, amants pétrifiés par les dieux.
EN FAMILLE	De crique en crique, parcourir quelques-unes des 58 plages, des Grands Sables (la plus grande) à Donnant (la plus houleuse) en passant par Herlin, située dans une ria profonde et calme.
SAC À DOS	L'auberge de jeunesse de Belle-Île est idéalement placée en surplomb de la citadelle. Elle est accessible à pied depuis le port (attention, ça monte !). Ouvert à tous, sans limite d'âge. À vous les plaisirs de la mer et de l'Histoire. Tél. : 02 97 31 81 33.

Historia.fr



▲ **DÉCOUVREZ** nos meilleurs reportages

▲ **REGARDEZ** nos vidéos

▲ **RETROUVEZ** l'histoire de votre ville

▲ **ABONNEZ-VOUS**



Historia

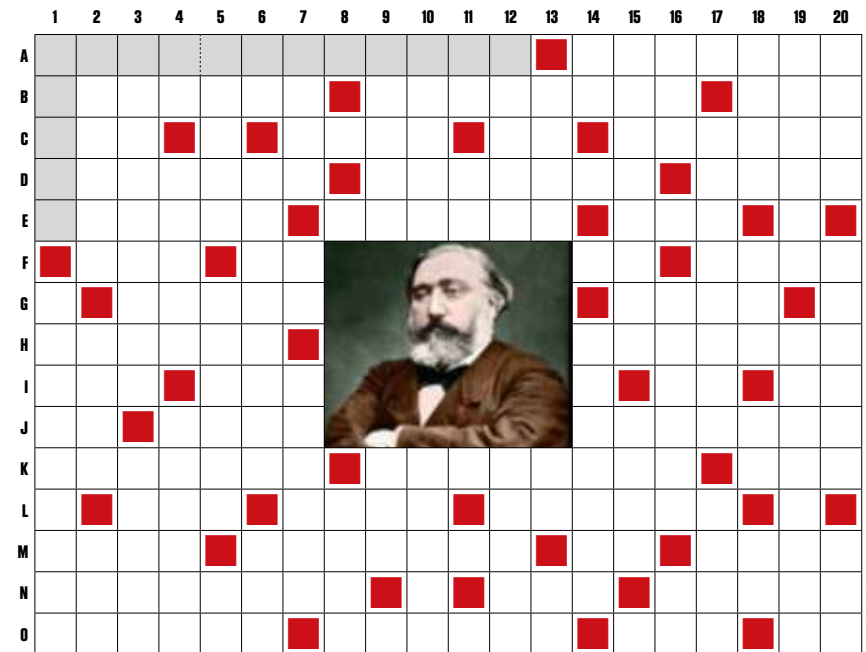
RETROUVEZ-NOUS SUR WWW.HISTORIA.FR



MOTS CROISÉS

Par Pascal Wion

Horizontalement : **A.** Personnage en illustration. Reine de France originaire de Bavière. **-B.** État américain où l'on peut trouver Lafayette et Washington. Ville où La Fayette et Washington ont vaincu lord Cornwallis en 1781. Parti politique créé en 1976 sous l'impulsion de Jacques Chirac. **-C.** Épouse de Jacob. Un des principaux peintres du Siècle d'or néerlandais (1581-1666). Devoir de jeannette. Général romain vainqueur d'Attila. **-D.** Ancienne base navale des Carthaginois en Sicile. Ancêtre des Achéens. Ils passaient sous le nez des femmes de la cour. **-E.** Fondateur de la General Electric en 1892. Celui de Turin est considéré comme une relique par les catholiques. Lettre grecque. **-F.** L'Alsace et la Lorraine. Syndicat ouvrier. Homme de guerre américain. Port sur la mer Rouge. **-G.** Émirat du Moyen-Orient. Ancien chancelier d'Allemagne. **-H.** Urbain Grandier y fut brûlé vif en place publique en 1634. Nom porté par plusieurs rois de Pologne. **-I.** Repère de géologues. Temps libre. Un matin à Londres ou à la sortie d'Amsterdam. Note. **-J.** Auteur anonyme souvent cité. Roi légendaire de Sparte. Grand succès de Cameron. **-K.** Auteur latin à qui l'on attribue le Satyricon. Animal mythologique qui allaita Zeus. Interjection. **-L.** Nom actuel de la cité fondée par Jules César qui devint la capitale des Vulgientes. Château dont s'est inspiré Charles Perrault dans La Belle au bois dormant. Ville natale de Hans Christian Andersen, au Danemark. **-M.** Conclut un marché. Pharaon d'Égypte qui fonda la XVIII^e dynastie. Dieu égyptien. Il succéda à Albert Sarraut à la présidence du Conseil en 1936. **-N.** Région de l'ouest de l'Allemagne. Bien roulée. Genre musical dont provient le jazz. **-O.** Formule. Titanide ou satellite de Saturne. Nom d'un pape ! Patron d'un jour.



VERTICALEMENT : **1.** Ville où, dans un discours, le personnage en illustration prononça cette célèbre phrase : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, Messieurs, il faudra se soumettre ou se démettre ». Un premier rôle féminin qui avait mérité son César ? **-2.** Épopée de Virgile. Aire de L'Aigle. Un Allemand qui a travaillé pour la résistance. **-3.** Grande dans un célèbre tableau d'Ingres. Tripotée ou frappée. **-4.** Nicolas en tête. Ville portuaire de Suède. Ancienne mesure agraire. **-5.** La Divine du cinéma. Il fut le contrôleur général des finances de Louis XVI. En attente à la sortie du pensionnat. **-6.** De grâce, autrefois. Père des saint-simoniens (1796-1864). Héros de Bosco bien culotté. **-7.** Ancien comptoir français en Inde. Est gardé en réserve à Fort Knox. Dernière impératrice de Chine. **-8.** Patronyme de Johnny. **-9.** Victoire de Napoléon sur les Russes le 8 février 1807. Menace au-dessus du Japon. **-10.** Opéra de Puccini. Prix de Paris attribué à Henri IV. **-11.** Chef de tribu. Toujours le mot pour rire. **-12.** Empereur moghol des Indes. Le père de Monsieur Klein. **-13.** S'arrange sur l'oreiller. Abrégé de travaux

dirigés. Héritage collectif. **-14.** Zeus l'envoya paître. Île d'Aphrodite. **-15.** Croix qui, pour les hindous, symbolise le dieu Ganesh. Victoire napoléonienne de 1806. **-16.** Sujet d'un paradoxe pour Buridan. Eûtes de l'audace. Ancien grand du vélo. **-17.** Victoire navale japonaise sur la flotte russe en 1905. Général pour qui la retraite fut la Berezina. **-18.** Grand lac. Siège d'Empire. Remarque. Déchiffré des lettres. **-19.** Écrivain latin, auteur des *Métamorphoses* (ou *L'Âne d'or*). Relatifs au culte d'Isis. **-20.** Union du passé. Ville de Suisse où Masséna battit les Autrichiens, puis les Russes, en 1799. Mal d'amour.

SOLUTION DU MOIS PRÉCÉDENT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	B	R	A	H	A	M	L	I	N	C	O	L	N	E	K	A	O		
V	A	U	B	A	N		U	N	I	O	N		E	B	U	R	O	N	S
O	Z		B	G		B	L	O	C	H		A	T	A	L	A	N	T	E
C	A	D	O	U	D	A	L		E	E	T	I	O	N		S	I	R	E
A	I	S	N	E		M	Y	C	E	N	E	S		N	E	M	E	E	
T	N	T		N	I	A								M	E	U	V	U	
E		T	A	N	K									E	R	O	S		A
H			B	R	U	N	O							L	E	U		O	U
E	L	O	I		O									A	T	L	A	N	T
R	E	G	E	N	C	E								N		I	S	E	U
U		O	R	I	E	L		E	L	S	A			E	S	P	A	G	N
L	A	M	E	N	N	A	I	S		E	M	U	S		O				S
E		I		I	T		O	N	T	A	R	I	O		L	I	S		
	O	L	A	V			E	S	P	O	I	R		E	S	T	O	N	I
G	U	E	M	E	N	E	P	E	N	F	A	O		T	H	I	E	R	S

L'ESSAI DU MOIS

*Histoire des médecins.**Artisans et artistes de la santé de l'Antiquité à nos jours.*

«Étrangement, prévient l'auteur, une profession aussi célèbre et prestigieuse que celle de médecin

n'a que rarement fait l'objet d'une synthèse historique allant de l'Antiquité à nos jours.» Stanis Perez est, en France, l'un des rares historiens à s'intéresser exclusivement à l'histoire de la médecine, tandis que Georges Vigarello, directeur d'études à l'EHESS, ou Alain Corbin, le grand historien de la sensibilité, l'abordent dans leurs recherches sur l'hygiène, le corps, la sexualité, ou qu'Anne Carol, professeur à l'université d'Aix-en-Provence, s'intéresse à la médecine légale, à la vieillesse et à la mort.

Il est difficile de mettre en perspective deux mille ans de pratiques diverses, sans aucune cohérence ni ligne directrice. Celui qui soigne est parfois un magicien, parfois un sage, parfois un charlatan, parfois un astrologue, parfois un biologiste, parfois un clinicien... Le livre passe d'ailleurs à côté de la vraie question : comment le médecin est-il devenu l'autorité morale sur laquelle, de nos jours, se reposent les hommes politiques de préférence aux autorités religieuses ?

De nombreuses figures défilent au long des pages classées par ordre chronologique en cinq gros chapitres. Le « médecin dans l'Antiquité » semble être un « artisan des rituels de santé », mais avec un idéal que le fameux serment d'Hippocrate résume parfaitement :

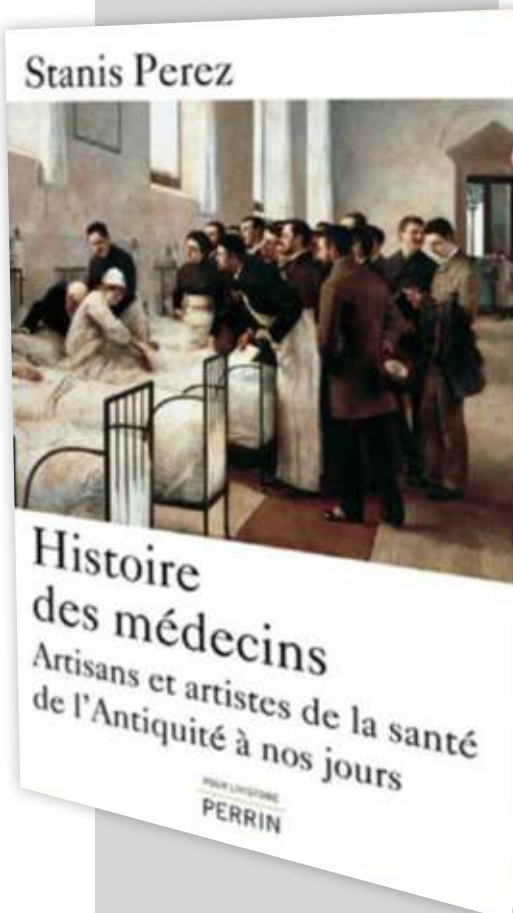
« Je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine », serment rendu obligatoire en France dès la fin du Moyen Âge lors des soutenances de thèses. Stanis Perez montre que le christianisme a considérablement changé l'acte du praticien et ses finalités. Le second chapitre, qui aborde le « médecin médiéval : érudit, astrologue... ou charlatan », évoque plus



Histoire des médecins. Artisans et artistes de la santé de l'Antiquité à nos jours, de Stanis Perez (Perrin, 469 p., 24,50 €)

une rupture avec la période antique qu'une continuité. Certes, le médecin conseille toujours les Grands, mais son savoir, bien qu'il entre à l'université, paraît se scléroser. Le « médecin classique » fait évoluer les pratiques de celles d'un alchimiste à celles d'un clinicien, avec bien des ratés : Fagon (1638-1718) est incapable de diagnostiquer la gangrène sénile qui emporte Louis XIV à l'aube du 1^{er} septembre 1715 mais prône les bienfaits du vin rouge sur la longévité ; Tronchin (1709-1781), partisan de l'inoculation de la variole, refuse le prestigieux

poste de premier médecin du stadthouder de Hollande, le prince d'Orange, lui préférant le duc d'Orléans, ou Mesmer, aventurier suisse, dont le fameux « baquet » n'a jamais guéri personne mais qui a eu le mérite de révéler l'existence d'un véritable « espace public de santé ». Ces pages ainsi que celles consacrées au « médecin de l'âge industriel » sont les plus convaincantes, tant les noms de Bichat, Laennec ou Claude Bernard sont entrés dans la mémoire collective sans que leur œuvre soit précisément connue. L'ultime chapitre, le « médecin contemporain : combats, victoires, défaites », clôt l'ouvrage sur une note pessimiste, car nombreuses sont les difficultés actuelles en raison de la multiplication des procédures juridiques. Désormais, nous regarderons notre médecin d'un autre œil s'il venait à suggérer, comme Knock, que « tout bien portant est un malade qui s'ignore »... ■ **Éric Mension-Rigau**



5

Tous les mois, retrouvez nos bonheurs de lecture : document, BD, roman, policier, livre jeunesse.

COUPS DE CŒUR



Essai

Mille fois à Compostelle

d'Adeline Ricquoi
(Realia/Les Belles Lettres, 450 p., 25,50 €).

Cet ouvrage fort érudit étudie les traces laissées par le pèlerinage de Saint-Jacques, qui s'impose dès le X^e siècle, avec son cortège de guérisons miraculeuses et d'indulgences plénières. Onze siècles plus tard, la ferveur est toujours là, sur les chemins qui conduisent au « chemin d'étoiles ». ■

Édouard Brasey

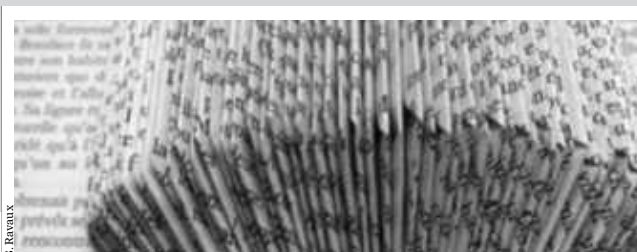


Roman

La Première Femme nue

de Christophe Bouquerel
(Actes Sud, 1 200 p., 28 €).

Un roman impressionnant, pas seulement par son poids ! Phryné, exerçant ses charmes à Athènes au IV^e siècle, était le modèle préféré de Praxitèle. Grâce au récit de sa vie, dont elle ne nous cache aucun des secrets, c'est toute l'histoire de la Grèce qui nous est contée dans une somme fascinante de culture et de lyrisme. ■ Joëlle Chevé



S. RAVIUX

Après la bataille, des pages sanglantes continuent de s'écrire dans les hôpitaux



Charles Bell, chirurgien à Waterloo

de Martine Devillers-Argouac'h
(Michalon, 296 p., 20 €).

18 juin 1815. Bataille de Waterloo. La débâcle de l'armée napoléonienne face aux forces de la coalition européenne signe l'une des plus âpres défaites mili-

itaires de l'histoire de France. Si les alliés sont parvenus à la victoire, celle-ci est d'un triste éclat, tant le bilan humain est lourd : des dizaines de milliers de morts et de blessés jonchent la plaine. Bruxelles, distante d'une vingtaine de kilomètres du champ de bataille, devient alors « l'hôpital de l'Europe ». Charles Bell (1774-1842), chirurgien écossais et spécialiste du système nerveux, s'embarque pour la cité. Venu approfondir ses connaissances sur les blessures par balle, le scientifique se heurte rapidement à l'urgence de la situation... Du côté des Français surtout, évacués les derniers. C'est sur eux qu'il choisit de concentrer son énergie, les considérant en hommes plutôt qu'en ennemis. Les amputations et les opérations de la dernière chance se succèdent des jours durant. Pour recomposer autour de ce personnage l'intensité des semaines qui suivirent le carnage, Martine Devillers-Argouac'h s'est plongé dans les archives de Charles Bell et de ses contemporains. Si le récit, entre roman et journal intime, aurait sans doute gagné en évitant certaines envolées lyriques et en se cantonnant à un seul mode de narration, il livre l'état des pratiques chirurgicales en ce début de XIX^e siècle et révèle de saisissants portraits, comme ceux de ces grognards estropiés, acquis jusqu'au dernier souffle à leur Empereur. Illustrations et minutieux dessins réalisés d'après nature par le chirurgien anatomiste complètent le texte. Attention, passionnés de la bataille de Waterloo et de stratégie militaire, ici, la star du récit, c'est Charles Bell ! ■ Mathilde Sambre



Policier

Black-out

de John Lawton (10/18, 473 p., 8,40 €).

Londres, 1944. Le meurtre d'un scientifique allemand mène le lieutenant Troy sur la piste des services secrets américains. Commence alors une périlleuse partie de cache-cache dans une ville dévastée. Ce polar aux airs de roman d'espionnage, dans la tradition d'un John Le Carré, parvient à rendre presque tangible l'atmosphère particulière du black-out. ■

Isabelle Mity



BD

Werner (Dent d'ours, t. 3)

de Yann et Henriët,
(Dupuis, 48 p., 14,50 €).

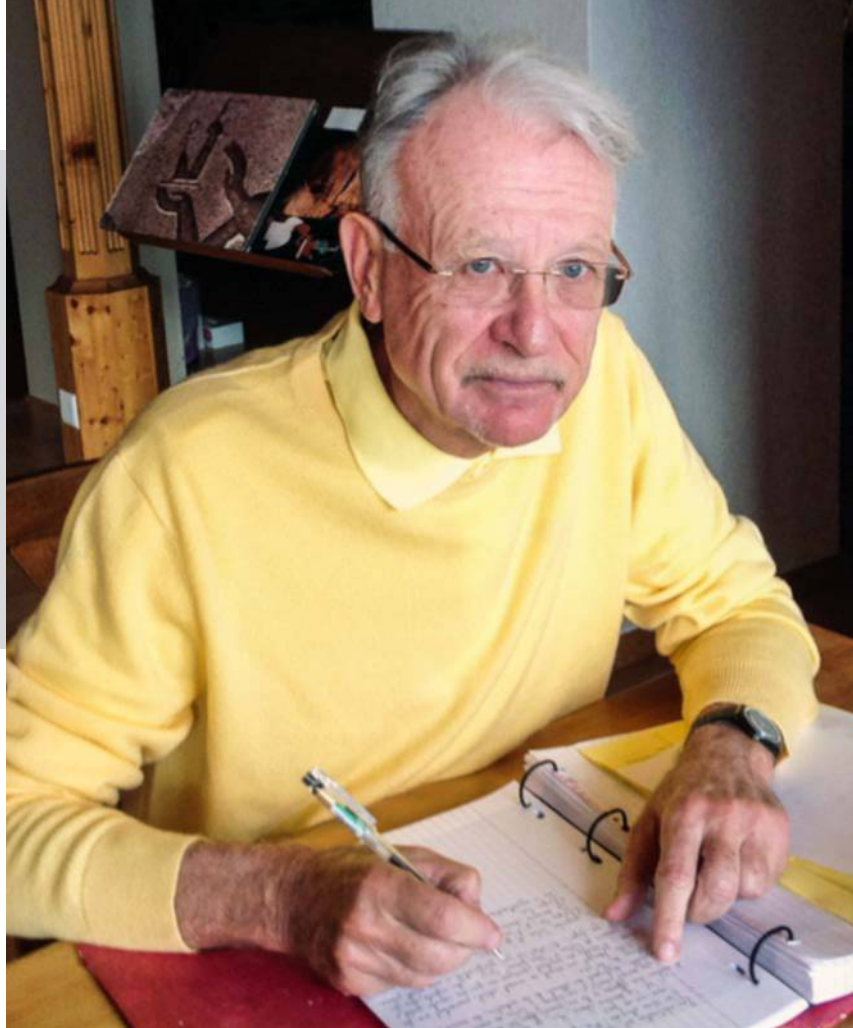
Hanna Reitsch est la dernière pilote allemande, en avril 1945, à quitter Berlin en ruine. Elle est chargée d'une mission secrète qui pourrait changer le cours de la guerre. Mêlant données réelles (Hanna Reitsch a existé) et romancées (l'arme absolue des nazis), cet album, qui clôt une trilogie, est particulièrement soigné. ■ Laurent Vissière

COMMENT CHRISTIAN JACQ TRAVAILLE

Trois couleurs cernent l'auteur. Le noir pour la rédaction, le rouge pour les corrections et le vert pour les questions. Dans le train, l'avion ou son bureau helvétique, le rituel est immuable, les notes sont manuscrites et joliment calligraphiées pour qu'elles puissent ensuite être retranscrites une fois le livre achevé.

Christian Jacq ne se sert jamais de l'ordinateur. Il affectionne le contact sensuel et affectif avec le papier. Quand il sort, c'est avec un carnet de notes vissé au corps pour croquer la gestuelle d'un passant qui l'aura intrigué. Quand il voyage, c'est avec un livre à lire ou des feuilles à remplir. Perdre son temps, prendre des vacances, il sait à peine ce que cela veut dire. Sa vie se partage entre l'Égypte – qu'il a traversé du nord au sud, à une époque où on y parlait beaucoup français –, les rayonnages «égyptologie» des bibliothèques, qui n'ont plus de secret pour lui, et son bureau envahi de centaines de boîtes en cuir ou à chaussures, remplies de milliers de fiches. Certaines contiennent des références bibliographiques, d'autres des observations prises lors d'expéditions, ou encore des textes recopiés.

Un demi-siècle de documentation de papier, plus précieuse et plus pratique à ses yeux que n'importe quel engin électronique. Avec deux classements : l'un en français, par ordre alphabétique, l'autre en hiéroglyphes. Même discipline, même rigueur pour ses nom-



breux bureaux : le premier abrite des milliers d'ouvrages fondamentaux, des revues scientifiques, des dictionnaires en tout genre rangés par thèmes – les dieux, les temples, les sites, Louxor, Karnak, etc. Le deuxième contient des volumes plus techniques dont il se sert de temps à autre. Quant au troisième, surnommé la «salle des archives» et situé à un autre étage, il rassemble les documents anciens et les récits de voyageurs qu'affectionne Christian Jacq. L'impulsion d'un livre ne vient jamais d'une commande. Les fiches sont montées en dossiers pour devenir des ouvrages potentiels, qu'un coup de cœur va déclencher. Le plan devient une étape stratégique. «Je sais d'où je pars et où je vais. La dernière phrase est presque

écrite en même temps que la première!» Comme pour un scénario, il étale alors toutes les séquences à ses côtés. La rédaction est lente, monacale, mais lui procure un bonheur infini. À raison de douze à quatorze heures par jour, sept jours sur sept. Durant des mois, parfois des années, Christian Jacq vit avec ses personnages. Ils sont présents au déjeuner, au dîner, et en promenade avec son épouse, dont l'avis compte plus que tout. Son maître à penser n'est pas un écrivain, mais un musicien : «Je travaille tous les jours avec Mozart, c'est un formidable dramaturge ! Il rythme mon écriture, chaque morceau correspond à un état d'âme.» Qu'il rédige des essais ou des romans policiers, sous son vrai nom ou sous les pseudonymes de Christopher Carter ou J. B. Livingstone, il faut que la rigueur historique soit infaillible, la technique précise et le souci du détail poussé à son paroxysme. Le jour le plus triste est celui où il pose la dernière ligne. Le livre est ensuite tapé par son assistante, il ne lui appartient plus. Il le lit pour traquer les dernières erreurs, mais comme si l'auteur était un parfait inconnu ! ■ Nina Sorel



Les Enquêtes de Setna.
Le duel des mages, par Christian Jacq (XO éditions, 288 p., 16,90 €). Dans ce quatrième et dernier volume de la série, Setna et Sékhmet poursuivent leur combat contre le mal. Les événements se succèdent, pour un final explosif. Captivant !



À l'occasion de la publication de *Vie de Jude, frère de Jésus* (Albin Michel, 336 p., 20 €), la romancière, ancien conseiller d'État et membre de l'Académie Goncourt depuis 1995, nous révèle sa première rencontre avec le texte saint...

LE LIVRE DE CHEVET DE

Françoise Chandernagor

La Bible

Lycée Marie-Curie, Sceaux, 1955. La petite Françoise est en sixième. Du haut de ses 10 ans, elle est en admiration devant le père Vinson. L'aumônier de l'établissement, âgé d'une cinquantaine d'années, est un enseignant peu ordinaire. Très grand, émacié, il porte des soutanes élimées trop courtes pour lui – à moins qu'elles n'aient rétréci au lavage ! – et des godillots pas croyables. Modèle évangélique de pauvreté, il vit dans l'indigence la plus totale et habite dans un wagon de chemin de fer laissé à l'abandon après la guerre. C'est un homme original, déconcertant parfois, mais ô combien cultivé et passionné. Brûlé de foi, pourrait-on dire. Il émane de lui une force, une intensité et un charisme lumineux qui ne laissent pas la petite

fillette indifférente... Cette année-là, le prêtre, chargé d'assurer les cours de catéchisme, demande aux élèves de se procurer la Bible – le Nouveau Testament traduit par Émile Osty, un enseignant de l'Institut catholique de Paris – et de la lire chez elles. Toutes, sans exception, doivent écrire sur la page de garde du livre saint cette promesse : « Je m'engage à étudier la Bonne Nouvelle de Jésus contenue dans cet évangile. Je veux y conformer ma vie. » Françoise s'y soumet bien volontiers et dévore l'ouvrage tous les soirs au lit, avant de s'endormir – lorsqu'elle ne joue pas avec sa sœur Dominique. La Bible devient immédiatement son livre de chevet. Et le restera. « J'ai tout de suite aimé l'ensemble des grands

réécits bibliques – à l'exception, peut-être, de l'Apocalypse de Jean, qui, trop délirante ou trop codée, me fatigue vite. Ce n'est pas tant leur teneur philosophique que la beauté littéraire de certains passages et la toile historique en arrière-plan (Nabuchodonosor, l'ère des pharaons, l'époque romaine, etc.) qui m'ont séduite », explique Françoise Chandernagor, presque soixante ans plus tard. La romancière à succès a, entre-temps, fait quelques infidélités à sa première Bible. Notamment avec celle traduite par le pasteur suisse Louis Segond (une version revue en 1975) ou des exemplaires au format poche, plus pratiques et maniables... Qu'elle peut glisser dans son sac si l'envie lui en prend !

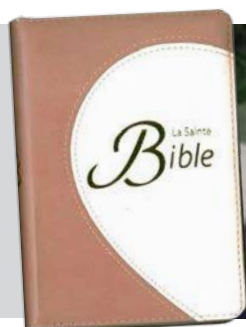
■ Victor Battagion

SORTI DES CARTONS



Marcelle Tinayre (1870-1948), écrivain populaire et cofondatrice du prix Femina, a vécu les journées qui précédèrent l'entrée en guerre et ressentit le « frisson » qui a parcouru les cœurs en ce 1^{er} août, jour de l'ordre de mobilisation générale. Elle commence sur-le-champ l'écriture d'un roman se déroulant du 31 juillet, jour de l'assassinat de Jaurès, au 2 août 1914, l'heure des premiers départs. Dans cet ouvrage paru en 1915, l'auteur témoigne de la prise de conscience du conflit, collective et individuelle, à travers l'histoire d'un jeune couple, symbole de millions de destins pris dans la tourmente. Elle y dépeint, sur la trame de fond d'une angoisse croissante, l'atmosphère des petites rues et des grandes artères du Paris de la Belle Époque finissante. Une immersion d'une grande sensibilité dans les tréfonds de l'« âme nationale ». ■ Mathilde Sambre

↕ *La Veillée des armes - Le départ : août 1914*, de Marcelle Tinayre (éditions Des femmes-Antoinette Fouque, 256 p., 15 €).



Chaque traducteur a abordé ce texte de manière différente. Émile Osty et Joseph Trinquet ont réalisé une traduction unanimement reconnue pour son respect scrupuleux des textes originaux et la pureté de sa langue...

LES DÉBUTS DE... LILIANE CRÉTÉ

DR



Il n'est jamais trop tard...

Les Tudors ont marqué le destin de l'Angleterre, qu'ils « firent entrer dans l'époque moderne ». Mais quelle est la part de vérité dans la légende de cette dynastie ? Avec clarté, Liliane Crété, connue pour ses travaux sur l'histoire du protestantisme, nous initie au monde fascinant des Tudors dans ce joli livre illustré.



 **Les Tudors**
de Liliane Crété
(éditions du Chêne,
240 p., 35 €).

Rencontrer Liliane Crété, c'est abandonner toute idée reçue sur le parcours académique des chercheurs

et découvrir comment la passion de l'histoire peut transformer une vie. Son père, originaire d'une famille de La Rochelle, dont un aïeul avait été maire au XIV^e siècle, est transitaire maritime. Il a passé la guerre de 1914 en Angleterre, dans un collège. Il conserve de cet intermède anglo-saxon l'habitude de porter des blazers et celle d'imposer, à la maison, l'usage de l'anglais lors d'un repas hebdomadaire. Sa mère, absorbée par sa vie mondaine, joue des heures entières au piano. L'un et l'autre viennent d'une classe sociale aisée et fière de sa supériorité, même si l'argent ne coule pas à flots.

Liliane partage la chambre de sa sœur, aînée de trois ans, qui tolère difficilement sa présence. D'autant plus quand l'une est malade et que leur mère oblige les deux filles à dormir ensemble. C'est au cours Hattemer, et le plus souvent avec un professeur à domicile, qu'elle fait ses classes jusqu'à la guerre. À 13 ans, elle assiste avec effroi au port de l'étoile jaune que les nombreux amis de ses parents, pour la plupart musiciens, sont obligés de coudre sur leurs vêtements. Aujourd'hui encore elle s'interroge : « Comment ont-ils pu être si confiants ? » bercée par la radio anglaise, les lamentations d'un père qui n'a pas réussi à rejoindre l'Angle-

terre et dont les affaires s'effondrent, elle traverse la guerre avec douleur. Enfant docile mais trop spontanée, capable de se bloquer le genou dans une chaise qu'il a fallu scier, Liliane développe très tôt un solide appétit pour la langue de Shakespeare. Mais, faute d'argent, elle renonce aux études et accepte après le bac un emploi chez un avocat international. Son seul objectif : voyager. Puis elle se marie. La naissance de sa fille bouleverse sa vie. Prenant le contre-pied de l'éducation qu'elle a reçue, Liliane met son enfant « sous cloche », et organise sa vie en fonction de ses retours d'école : elle suit des cours d'histoire et d'anglais en auditeur libre, traduit à domicile des encyclopédies et écrit plusieurs livres, dont trois sont primés par l'Académie française ! Veuve à 70 ans, Liliane Crété s'inscrit en faculté pour la première fois de sa vie. Les autres étudiants ont 20 ans et la tutoient ! Elle, qui a toujours vouvoyé sa famille, y compris sa fille. Neuf ans plus tard, après de longues recherches en Louisiane, elle décroche un doctorat en exégèse biblique, sous la direction de Bernard Cottret. Depuis, elle n'a cessé de travailler. Son diplôme en théologie lui permet même de remplacer au pied levé le pasteur de Boulogne et d'Auteuil. Et de conclure avec malice, à l'aube de ses 90 ans : « Dans la vie, il y a des portes qui se ferment mais regardez sur les côtés, il en reste toujours une ouverte. » ■ **Nina Sorel**



Le Combat des prédateurs.
Dans la peau d'un dinosaure
 de Madeleine Deny, illustr. d'Alban Marilleau, jeux de Cécile Jugla (Nathan, coll. «Tu es le héros», 6,95 €).
 Jeune lecteur de 8 ans et plus, te voici dans la peau d'un jeune tyrannosaure. Un parcours pour la survie, jalonné de questions faisant gagner ou perdre des points. ■



Légendes de la mythologie
 de Thérèse de Cherisey et Vanessa Henriette (Larousse, coll. «Mon premier Larousse», 192 p., 15,95 €).
 Jason, les travaux d'Hercule, les aventures d'Ulysse et d'autres épisodes de la mythologie gréco-romaine sont racontés aux enfants (à partir de 8 ans) dans cet album illustré. Un classique à offrir... ■

plus dix planches illustrées mettant en scène dix périodes qui vont de la préhistoire à la Libération. Mais, attention, il faut chercher les erreurs, car chacun de ces tableaux en comprend plusieurs... ■



L'Âme des samouraïs
 de Géraldine Maincent, illustr. de Christophe Merlin (Actes Sud Junior, 80 p., 16 €).
 Ceinture noire d'aïkido, journaliste et auteur jeunesse, Géraldine Maincent est bien placée pour parler de tous les aspects de la vie des samouraïs – «serviteurs de la guerre» –, de leur origine à nos jours, en les replaçant dans leur contexte géographique, historique et sociologique. Pour lecteurs de 9 ans et plus. ■



Déjoue les pièges de l'Histoire
 de Pascale Hédelin, illustr. de Julien Tixier (Gulf Stream éditeur, 48 p., 15 €).
 Ce livre jeu propose aux enfants de 8 ans et



La Grande Saga de la mode et du costume
 de Jana Sedláčková, (Casterman, 79 p., 14,95 €).
 De la préhistoire à nos jours, voici l'histoire du costume et des *fashion victims* de toutes les époques. Pour les lecteurs de 10 ans et plus. ■



Chasseurs de temps. La folle invention du professeur Plac
 d'Alain Plas (Le Pommier, 144 p., 12 €).
 Jules et Lou tentent une expérience spatio-temporelle et sont transportés au temps des dinosaures et des premiers hommes. Une aventure risquée! À partir de 10 ans. ■

Faites un formidable voyage dans l'Histoire



9782200600075
 22 €



9782200601317
 19,90 €



9782200600600
 19,90 €



**Le Printemps
 de l'Histoire**

Retrouvez
 toute la sélection
 en librairie



ARMAND COLIN

TOUT LE CATALOGUE SUR ARMAND-COLIN.COM

Le chaud et froid de Pétain !

À Verdun, les Allemands attaquent. Pendant ce temps, le général monte à l'assaut d'une belle. Au risque d'y laisser sa santé...



Hiver 1915-1916. Après une dure année de bataille, et dans l'attente d'une nouvelle affectation, les officiers de la 2^e armée goûtent un repos mérité à Noailles, petite ville du département de l'Oise. « Une vie exquise », écrit Bernard Serrigny, officier d'état-major de Philippe Pétain, commandant en chef de la 2^e armée. Promenades à cheval, randonnées en automobile, virées dans la capitale... La soirée du jeudi 24 février 1916 s'étire calmement. Mais, à 22 heures, un télégramme provenant du grand quartier général rompt brutalement cette torpeur. Joffre, commandant en chef des armées françaises, ordonne au général Pétain et à son état-major de le rejoindre à Chantilly le lendemain matin, à 8 heures précises. Sauf que le principal intéressé, Pétain, n'est pas à Noailles mais à Paris et qu'il n'a confié à personne où il comp-

tait passer la nuit. Tout juste sait-on qu'il reviendra pour le déjeuner. Or, les nouvelles du front sont catastrophiques ! Pilonnée par l'artillerie allemande, l'armée française cède et recule : Verdun est menacée, le désastre imminent.

Le général de Castelnau suggère alors à Joffre de confier à Pétain la direction des opérations. Serrigny reçoit l'ordre de le débusquer coûte que coûte. Mais comment retrouver son chef, caché dans Paris comme une aiguille dans une botte de foin ? Hasard ou providence, écrit-il – en fait, les deux hommes, compagnons d'armes mais aussi de goguette, avaient tout simplement les mêmes

habitudes ! –, il décide de commencer par l'hôtel Terminus, près de la gare du Nord. La patronne nie farouchement la présence du général dans son établissement et n'avoue que lorsque Serrigny, faisant appel à sa fibre patriotique, lui affirme qu'il en va du salut de la France ! La suite, si l'heure n'était si grave, tient du vaudeville le plus désopilant. Devant la porte de la chambre de Pétain trônent ses lourdes bottines à côté d'une paire de mignons souliers incontestablement féminins. Il est 3 heures du matin lorsque le général ouvre la porte en tenue plus que légère. Mais pas question d'entrer dans la chambre ! C'est donc dans un couloir obscur de l'hôtel Terminus, en chemise, et qui sait, peut-être en charentaises, que le futur vainqueur de la bataille de Verdun reçoit les ordres de Joffre.

À 7 heures, il prend la route pour Chantilly. Au cours du trajet, en dépit de la lourde mission qui les attend, il conte à Serrigny – avec force détails – ses exploits de vieux noceur impénitent. La belle lui aurait fait vivre une nuit d'amour, de celles dont on se souvient jusque sous la mitraille. Joffre l'accueille à Chantilly par ces mots : « Eh bien, Pétain, vous savez que cela ne va pas mal du tout ! »

Est-ce la langueur dans laquelle se trouve encore le commandant de la 2^e armée, appelé en catastrophe pour sauver la France, ou l'optimisme inattendu de Joffre qui le laisse sans voix ? La réponse intervient deux jours plus tard : rien moins qu'une pneumonie qui le contraint à se remettre au lit ! Mais où diable Pétain avait-il donc pris froid ? ■

À l'hôtel Terminus, devant la porte de la chambre occupée par le militaire, une paire de lourdes bottines côtoie de ravissants souliers féminins.

Historia

SPÉCIAL

NUMÉRO 23 - MAI-JUIN 2015

VIKINGS

La saga scandinave

- Navigateurs exceptionnels
- Commerçants de génie
- Conquêteurs éblouissants



DÉCOUVERTE : L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE

M 08183 - 23 - F : 5,95 € - RD



ALL 7.45 € / BEL 6.95 € / ESP 6.95 € / ITA 6.95 € / GR 6.95 € / PORT CONT 6.90 € / LUX 6.95 € / CH 11.80 FS / MAR 65 DH / TUN 6.90 TND / CAN 9.95 \$ CAD / DOM/S 6.85 € / MAY 8.20 € / TOM/A 1650 XPF / TOM/S 900 XPF / MAY 8.25 € / CH 11.80 FS

En vente chez votre marchand de journaux

1939 - 1945

Dans l'ombre de l'Histoire

Des héros méconnus



L'ÎLE DES JUSTES

Stéphane Piatzszek et Espé

La Corse durant la Seconde Guerre mondiale, un peuple d'insoumis qui fit beaucoup pour protéger les Juifs en exil...

RÉCIT COMPLET



OPERATION OVERLORD

Bruno Falba, Davide Fabbri et Domenico Neziti

L'histoire du seul commando français du débarquement.

TOME 4 À PARAÎTRE
LE 17 JUIN 2015



RÉSISTANTS OUBLIÉS

Olivier Jouvray, Kamel Mouellef et Baptiste Payen

Un hommage à ces « indigènes de la résistance » souvent oubliés par l'histoire officielle.

RÉCIT COMPLET

DISPONIBLES AU RAYON BD

Glénat, éditeur de talents

Toutes nos nouveautés BD sont sur www.glenatbd.com